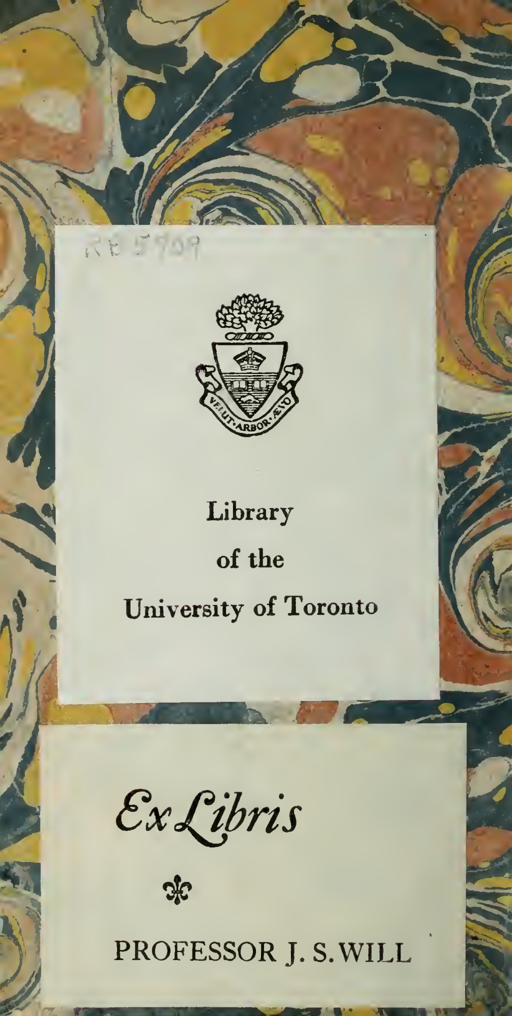



RB 5909
VELUT·ARBOR·ÆVO
Library
of the
University of Toronto
Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES
DE
M. REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES

Contenues dans le Tome ſecond.

LA SERENADE. pag. 3

LE BAL. 49

LE JOUEUR. 89

LE DISTRAIT. 205

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME. 307

LA SÉRÉNADE,

COMÉDIE

En Prose, & en un Acte; avec un Divertissement.

Representée, pour la premiere fois, le Samedi 3 Juillet 1694.

ACTEURS.

M. GRIFON, pere de Valere.

VALERE, Amant de Léonor.

Mad. ARGANTE, Mere de Léonor.

LEONOR.

M. MATHIEU.

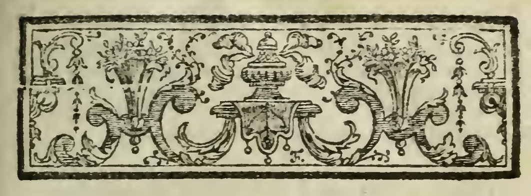
SCAPIN, Valet de Valere.

MARINE, Servante de Mad. Argante.

CHAMPAGNE, Valet de M. Mathieu.

MUSICIENS & DANSEURS.

La Scene est à Paris.



LA SÉRÉNADE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. MATHIEU, MARINE.

MARINE.

JE vous dis encore une fois que Madame n'eſt pas au logis, & qu'il faut que vous reveniez, ſi vous voulez lui parler.

M. MATHIEU.

A la bonne heure, je reviendrai. Cependant, Marine, dis-lui que j'ai vendu un collier à la perſonne qui doit épouſer Mademoiſelle ſa fille.

MARINE.

Je voudrois, Monſieur Mathieu, que vous fuſſiez étranglé par votre gorge, avec votre diantre de collier.

C'eſt donc vous qui vous êtes mêlé de cette affaire ! Ne devriez-vous pas ſonger que les mariages légitimes ne ſont point de votre compétence ? Un courtier d'uſure, comme vous, ne doit s'intriguer que d'affaires de contrebande, & laiſſer les honnêtes filles en repos.

M. MATHIEU.

A Dieu ne plaiſe, ma pauvre Marine, qu'on voie jamais aucun vrai mariage de ma façon. Je ne fais point faire de marché à vie, c'eſt un métier trop périlleux. Une fille eſt une marchandiſe qu'on ne ſauroit garantir, & l'on n'en a pas plutôt fait l'emplette, qu'on voudroit en être défait à moitié de perte.

MARINE.

Oui, mais ceux qui font des mariages ne s'embarraſſent guere du ſuccès ; & quand ils ont reçu leur pot de vin, & que le poiſſon eſt dans la naſſe, ſauve qui peut. Vous connoiſſez du moins l'homme qu'on lui deſtine, puiſque vous lui avez vendu un collier.

M. MATHIEU.

Je vais le lui livrer, & en recevoir de l'argent.

MARINE.

Ce n'eſt pas-là ce que je demande ; quel homme eſt-ce ?

M. MATHIEU.

C'eſt un fort honnête homme, fort riche, fort vieux, & fort gouteux.

MARINE.

Que la peſte te creve.

M. MATHIEU.

Sa figure n'eſt peut-être pas des plus ragoutantes ; mais, comme vous ſavez, entre l'utile & l'agréable, il n'y a pas à balancer.

MARINE.

Oui, pour des ladres, comme vous, qui ne connoiſſent d'autre bonheur que celui d'amaſſer du bien, & de faire travailler leur argent à gros & très gros intérêt : mais pour une jeune perſonne, comme Léonor, qui cherche à paſſer ſes jours dans le plaiſir, vous trouverez bon, s'il vous plaît, vous & Madame ſa mere,

qu'elle préfere l'agréable à l'utile, & que moi, de mon côté, je fasse tout mon possible pour rompre un mariage aussi biscornu que celui-là.

M. MATHIEU.

Hélas! Ma pauvre enfant, romps, casse, brise le mariage en mille pieces, je m'en soucie comme de cela. Je t'aiderai même, en cas de besoin, pourvu que tu me fasses payer de mes peines un peu grassement.

MARINE.

Un peu grassement! Eh, mort de ma vie, n'êtes-vous pas déja assez gras? Allez, vous devriez mourir de honte d'avoir une face qui a pour le moins deux aunes de tour.

M. MATHIEU.

Marine est toujours railleuse; mais je ne songe pas que mon homme m'attend. Il veut donner tantôt une Sérénade à sa maîtresse; musiciens & filles de chambre ont volontiers commerce ensemble. N'y en a-t-il pas quelqu'un de tes amis à qui tu voulus faire gagner cet argent-là?

MARINE.

Qu'il aille au diable, avec sa Sérénade. Je vais songer à lui donner l'aubade, moi.

M. MATHIEU.

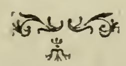
Ce mariage te met de mauvaise humeur. Je voudrois bien rester plus long-temps avec toi, je ne m'y ennuie jamais.

MARINE.

Et moi, je m'y ennuie toujours.

M. MATHIEU.

Adieu.



SCENE II.

MARINE *seule.*

Je prie le Ciel qu'il te conduise, & que tu te puisse casser le cou. Il n'y auroit pas grand mal quand tous ces maquignons de mariages-là seroient au fond de la riviere avec une bonne pierre au cou. Que je plains le pauvre Valere ! il ne sait pas son malheur. J'ai une lettre à lui rendre de la part de ma maîtresse. Voici son valet à propos.

SCENE III.

SCAPIN, MARINE.

SCAPIN.

Bon jour, ma charmante.

MARINE.

Bon jour, mon adorable.

SCAPIN.

Comment se porte ta maîtresse ?

MARINE.

Mal.

SCAPIN.

Il y a toujours quelque chose à refaire aux filles.

MARINE.

Et ton maître ?

SCAPIN.

Il se porteroit assez bien s'il avoit un peu plus d'argent.

MARINE.

Je n'ai jamais connu un gentilhomme plus gueux que celui-là.

SCAPIN.

Monſieur Grifon, ſon pere, eſt bien riche, mais il eſt bien ladre.

MARINE.

Nous nous en appercevons.

SCAPIN.

Tel que tu me vois, je ſers mon maître ſans gages & *incognitò*.

MARINE.

Comment, *incognitò ?*

SCAPIN.

Oui. Monſieur Grifon ne ſait pas que ſon fils a l'honneur d'être à moi; il ne me connoît pas même; je loge en ville, & je vis d'emprunt.

MARINE.

Tu fais ſouvent mauvaiſe chere.

SCAPIN.

Aſſez. Cela n'empêche pas que je ne nourriſſe quelquefois mon maître, quand il eſt mal avec ſon pere.

MARINE.

Voilà un beau ménage.

SCAPIN.

Hé, dis-moi un peu....

MARINE.

Je n'ai rien à te dire. Tiens, rends cette lettre-là à ton maître.

SCAPIN.

Comme tu fais, Marine! Regarde-moi un peu.

MARINE.

Hé bien, que me veux-tu?

SCAPIN.

Vous plairoit-il ſeulement, ô beauté Léoparde! me dire le contenu de cette lettre?

MARINE.

Je n'ai pas le tems.

SCAPIN.

Tu me romps ſi ſouvent la tête de ton babil, quand je te prie de ne dire mot.

MARINE.

J'aime à faire le contraire de ce qu'on ſouhaite.

SCAPIN.

Le beau naturel ! Je te prie donc de te taire, Marine ; c'eſt le moyen de te faire parler.

MARINE.

Je parlerai, s'il me plaît.

SCAPIN.

Et tant qu'il te plaira.

MARINE.

Et me tairai, ſi je veux.

SCAPIN.

Dis, ſi tu peux, mon enfant ; cela eſt difficile.

MARINE.

Mais voyez cet animal, qui veut m'empêcher de parler !

SCAPIN.

Je n'ai garde.

MARINE.

Voilà encore un plaiſant viſage, pour fermer la bouche à une femme.

SCAPIN.

Fort bien.

MARINE.

Ni toi, ni ton pere, ni ta mere, ni toute ta peſte de génération ne me feroient pas rabattre une ſyllabe.

SCAPIN.

Qu'elle eſt agréable !

MARINE.

Quand on parle bien, on ne parle jamais trop.

SCAPIN.

Tu ne devrois pas parler ſouvent.

MARINE.

Va, va, quand je ferai morte, je me tairai aſſez.

SCAPIN.

Jamais tant, que tu auras parlé.

MARINE.

Tu voudrois donc ſavoir le contenu de la lettre ?

SCAPIN.

Moi ? Point du tout, je ne veux rien savoir.

MARINE & SCAPIN *ensemble.*

MARINE.

Oh ! tu sauras pourtant, malgré que tu en aies, que ma maîtresse se marie aujourd'hui avec un homme qu'elle n'a jamais vû ; que sa mere a terminé l'affaire ; qu'elle prie Valere.... Que la peste te créve. Adieu.

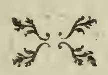
SCAPIN.

Oh ! tu auras menti, & il ne sera pas dit que tu me feras entendre malgré moi. Je ne veux rien savoir ; laisse-moi en repos ; garde tes nouvelles pour un autre. Le diable puisse t'étrangler. Adieu.

SCENE IV.

SCAPIN *seul.*

PAR ma foi, c'est une charmante chose qu'une femme ! Quelle docilité d'esprit ! Quelle complaisance ! Voilà une des plus raisonnables que je connoisse. Mais je m'amuse ici, & je dois aller promptement porter cette lettre à mon maître, car il est diablement amoureux ; qui dit amoureux, dit impatient, & qui dit impatient, suppose un homme qui a plutôt donné un coup de pié au cul, que le bon jour. Mais le voilà.



SCENE V.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

HÉ bien, Scapin, apprens-moi des nouvelles de Léonor, l'as-tu vue? Que t'a dit Marine?

SCAPIN.

Marine? Rien du tout. C'est une fille dont on ne sauroit tirer une parole.

VALERE.

Marine ne t'a rien dit? elle qui parle tant!

SCAPIN.

C'est justement ce qui fait qu'elle ne dit rien; mais tout ce que j'ai pû comprendre de la volubilité de son discours, c'est qu'il faut renoncer à Léonor; & le pis que j'y trouve, c'est que nous n'avons pas un sou pour nous en consoler.

VALERE.

Quoi? Que dis-tu? Parle, explique-toi. Renoncer à Léonor?

SCAPIN.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Et Marine ne t'a point dit la cause de son refroidissement?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

VALERE.

Quoi, tu n'as pû pénétrer?

SCAPIN.

Oh, Monsieur, Marine est une fille impénétrable.

VALERE.

Que je suis malheureux !

SCAPIN.

Elle m'a seulement donné une petite lettre qui vous expliquera peut-être mieux la chose.

VALERE.

Eh, donne donc, maraud, donne donc.

Il lit.

Si vous m'aimez autant que je vous aime, nous sommes les plus malheureuses personnes du monde. Ma mere prétend me marier à un homme que je ne connois point. Détournez le malheur qui nous menace, & soyez certain que je choisirai plutôt la mort, que d'être jamais à d'autres qu'à vous.

Scapin !

SCAPIN.

Monsieur.

VALERE.

Que dis-tu de cette lettre-là ?

SCAPIN.

Je dis, Monsieur, que ce n'est pas-là une lettre de change.

VALERE.

Et je me laisserai enlever Léonor ? Non, non, Scapin, à quelque prix que ce soit, il faut empêcher.....

SCAPIN.

Monsieur, le Ciel m'a donné des talens merveilleux pour faire des mariages ; & je puis dire, sans vanité, qu'il n'y a guere de jour qu'il ne m'en passe quelqu'un par les mains. J'en ai même ébauché plus de mille en ma vie qui n'ont jamais été achevés, mais j'aime trop la propagation de l'espece pour avoir le courage d'en rompre aucun.

VALERE.

Que tu fais mal-à-propos le mauvais plaisant ! Il faut...

SCAPIN.

Paix, voici votre pere. Le vilain usurier, qui nous vendit si cher l'argent l'année passée, est avec lui.

VALERE.

Vient-il lui demander ce que je lui dois?

SCAPIN.

Il seroit mal adressé, écoutons.

SCENE VI.

M. GRIFON, M. MATHIEU. VALERE & SCAPIN *dans le fond du Théatre.*

M. GRIFON.

Je vous donnai, il y a huit jours, un sac de mille francs à faire valoir, dont j'ai votre billet, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Cela est vrai, Monsieur Grifon.

SCAPIN *bas à Valere.*

Le bon homme négocie avec les usuriers aussi bien que nous, mais ce n'est pas de la même maniere.

M. GRIFON.

Nous sommes convenus à trois mille huit cens livres; ce sont encore deux cens Louis qu'il faut vous donner pour le collier, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Oui, Monsieur Grifon.

SCAPIN *bas à Valere.*

Cela nous accommoderoit bien.

VALERE *bas.*

Paix, tais-toi.

M. GRIFON.

Passez tantôt chez moi, ou envoyez-y quelqu'un de

votre part, avec un billet de votre main; cela suffira; c'est de l'argent comptant, Monsieur Mathieu.

M. MATHIEU.

Je n'en suis point en peine, & je vous laisse le collier, Monsieur Grifon.

SCAPIN *à part.*

Un collier de trois mille huit cens livres, le friand morceau!

SCENE VII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

AH! Vous voilà, mon fils: que faites-vous-là? Y a-t-il long-tems que vous y êtes?

VALERE.

Je ne fais que d'arriver.

M. GRIFON *montrant Scapin.*

Qui est cet homme-là?

VALERE.

C'est, mon pere.....

M. GRIFON.

Quoi? C'est.....

VALERE.

Un musicien de l'Opéra.

M. GRIFON.

Mauvaise connoissance qu'un musicien de l'Opéra! Ils menent les gens au cabaret, & il faut toujours payer pour eux.

SCAPIN *bas à Valere.*

De quoi diantre vous avisez-vous de me faire musicien? J'aimerois mieux être toute autre chose.

VALERE *bas.*

Tais-toi.

M. GRIFON.

O çà, mon fils, j'ai une nouvelle à vous apprendre, la présence du musicien ne gâtera rien, & peut-être pourra-t-il nous être utile.

SCAPIN *bas à Valere.*

Votre imagination m'a fait musicien par hazard, vous verrez qu'il faudra que je le devienne par nécessité.

M. GRIFON.

Je vais me marier.

VALERE.

Vous marier ! Vous, mon pere ?

M. GRIFON.

Moi-même, en propre personne.

SCAPIN *à part.*

Je ne m'attendois pas à celui-là.

M. GRIFON.

Que dit Monsieur le musicien ?

SCAPIN.

Je ne puis que vous louer, Monsieur, de former une entreprise si hardie. Vous avez eu le bonheur d'enterrer une premiere femme, vous hasardez d'en prendre une seconde, le péril ne vous rebute point ; cela est fier, cela est grand, cela est héroïque ; & pour ma part, je n'ai garde de manquer d'applaudir à une résolution aussi généreuse que la vôtre.

M. GRIFON.

Voilà un joli garçon.

VALERE.

Ce que j'en ai dit, mon pere, n'est que par l'intérêt que je prens à votre santé.

M. GRIFON.

Ne t'en mets point en peine ; ce sont mes affaires.

SCAPIN.

Oui, Monsieur, que Monsieur votre pere vous donne seulement une belle-mere bien faite, belle, jeune, &

laiſſez-le faire, vous ſerez ravi qu'il ſe ſoit remarié, ſur ma parole.

M. GRIFON.

Oh! Je ſuis ſûr qu'il en ſera content. C'eſt une fille à qui il ne manque rien. Ce que je voudrois de vous maintenant, Monſieur de l'Opéra, ce ſeroit que vous m'aidaſſiez à donner une petite Sérénade à ma maîtreſſe.

SCAPIN.

Une Sérénade, dites-vous? Vous ne pouvez mieux vous adreſſer qu'à moi. Muſique Italienne, Françoiſe; je ſuis un homme à deux mains.

M. GRIFON.

Tout de bon?

SCAPIN.

Demandez à Monſieur votre fils. Je ſuis le premier homme du monde pour les Sérénades; il m'en doit encore deux ou trois.

VALERE.

Oui, mon pere.

SCAPIN.

Ce n'eſt pas pour me vanter, mais en cas de Chanteurs, Symphoniſtes, Violiſtes, Théorbiſtes, Claveſſiniſtes, Opéra, Opérateurs, Opératrices, Madeloniſtes, Catiniſtes, Margotiſtes, ſi difficiles qu'elles ſoient, j'ai tout cela dans ma manche.

M. GRIFON.

Je voudrois une Sérénade à bon marché.

SCAPIN.

Je ménagerai votre bourſe, ne vous mettez pas en peine. Il ne nous faudra que trente-ſix violons, vingt hautbois, douze baſſes, ſix trompettes, vingt-quatre tambours, cinq orgues, & un flageolet.

M. GRIFON.

Et fi donc; voilà pour donner une Sérénade à tout un royaume.

SCAPIN.

Pour les voix nous prendrons ſeulement douze baſſes,

huit concordans, six basses-tailles, autant de quintes; quatre hautes-contres, huit faussets, & douze dessus, moitié entiers & moitié hongres.

M. GRIFON.

Vous nommez-là de quoi faire un régiment de musique.

SCAPIN.

Il ne faut pas moins de voix pour accompagner tous les instrumens. Laissez nous faire. Je veux qu'il y ait dans cette musique-là une espece de petit charivari, qui conviendra merveilleusement bien au sujet. Nous allons, Monsieur votre fils & moi, donner maintenant les ordres pour......

M. GRIFON.

Attendez. On doit m'amener ma maîtresse, je suis bien aise que vous la voyiez, & que vous m'en disiez votre sentiment l'un & l'autre.

SCAPIN.

Prenez-là belle & jeune, au moins, sur-tout d'humeur complaisante; tous vos amis vous conseilleront la même chose.

VALERE *bas à Scapin.*

Allons-nous-en, je me meurs d'inquiétude.



SCENE

SCENE VIII.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN, Mad. ARGANTE, LEONOR, MARINE.

M. GRIFON.

NE vous avois-je pas bien dit qu'on devoit l'amener ? Voilà la mere & la fille de chambre.

VALERE *bas à Scapin.*

Que vois-je, Scapin ? C'est Léonor.

SCAPIN *à part.*

Autre accident.

Madame ARGANTE.

Allons, ma fille, approchez, & saluez le mari que je vous ai destiné.

LEONOR.

Quoi, Madame, voilà la personne ! . . .

Madame ARGANTE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ? Est-ce que Monsieur ne vous plaît pas ?

LEONOR.

Je ne dis pas cela, Madame, & je n'aurai jamais d'autres volontés que les vôtres.

VALERE *bas à Scapin.*

Scapin, elle obéit à sa mere, je suis perdu.

MARINE *à part.*

Il y a de l'erreur de calcul.

Madame ARGANTE.

Je suis ravie, ma fille, de vous voir des sentimens raisonnables, & j'ai toujours bien jugé que vous ne voudriez pas me désobéir.

LEONOR.

Vous désobéir ! moi ? J'aimerois mieux mourir que de faire quelque chose qui vous déplût.

M. GRIFON *à Scapin.*

Voilà une fille bien née, n'est-il pas vrai ?

SCAPIN *à part.*

Il y a ici du *qui pro quo*, sur ma parole.

LEONOR.

Tout ce que j'ai à me reprocher, Madame, c'est que mon obéissance ait si peu de mérite en cette occasion, & les choses sont dans un état à me permettre d'avouer, sans honte, que votre choix & mon inclination ont un parfait rapport ensemble.

M. GRIFON.

Comme elle m'aime déja ! Cela n'est pas croyable.

LEONOR.

Mais j'ai lieu de me plaindre. Est-ce à moi de parler comme je fais, quand vous êtes si peu sensible, Valere, aux bontés que ma mere a pour nous ?

Madame ARGANTE.

Comment donc, Valere ? A qui en avez-vous ?

M. GRIFON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCAPIN *à part.*

Nous approchons du dénouement.

Madame ARGANTE *à Léonor.*

Que voulez-vous dire avec votre Valere ?

LEONOR.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, que vous aviez conclu mon mariage ?

Madame ARGANTE.

Qu'a de commun Valere avec votre mariage ? C'est à Monsieur Grifon, que voilà, que je vous marie.

M. GRIFON.

Oui, mignonne, c'est moi qui aurai l'honneur de....

LEONOR.

Vous, Monsieur ?

Madame ARGANTE.

Je voudrois bien, pour voir, que vous ne le trouvassiez pas bon.

M. GRIFON.

Monsieur mon fils, par quelle aventure est-il mention de vous dans tout ceci ?

VALERE.

Par une aventure fort naturelle, mon pere.

M. GRIFON.

Comment, une aventure fort naturelle ?

MARINE.

Oui, Monsieur. Mademoiselle est fille, Monsieur est garçon; elle est aimable, il est joli homme; ils ont fait connoissance, ils s'aiment, ils sont dans le goût de s'épouser; y a-t-il rien-là que de fort naturel ?

SCAPIN.

Il n'est point question de la nature là-dedans; c'est la raison & l'intérêt qui font aujourd'hui les mariages. Monsieur est le pere, Madame est la mere; la raison est de leur côté, la nature est une sotte, & vous aussi ma mie.

Madame ARGANTE.

Il a raison.

LEONOR.

Quoi ! à l'âge que j'ai, ma mere, vous voudriez me faire épouser un homme comme Monsieur ? Vous n'y songez pas.

VALERE.

Quoi ! à l'âge que vous avez, mon pere, vous voudriez vous marier à une fille comme Mademoiselle ? Je crois que vous rêvez.

LEONOR.

En vérité, ma mere, vous êtes trop raisonnable pour exiger de moi une chose aussi éloignée du bon sens.

VALERE.

Sérieusement parlant, mon pere, vous n'êtes point d'âge encore à radoter.

Madame ARGANTE.

Ouais ! Et où sommes-nous donc ? Allons, petite ridicule, qu'on donne tout-à-l'heure la main à Monsieur.

VALERE.

Non pas, Madame, s'il vous plaît.

M. GRIFON.

Qu'est-ce à dire ?

VALERE.

Avec votre permission, mon pere, cela ne sera pas ; je vous assure.

M. GRIFON.

Cela ne sera pas ? Que dites-vous à cela, Monsieur le Musicien ?

SCAPIN.

Vous avez-là un grand garçon bien mal morigéné, Monsieur.

M. GRIFON.

Pendard.

VALERE.

Que diroit-on dans le monde, si, en ma présence, je vous laissois faire une action aussi extravagante que celle-là ?

M. GRIFON.

Quoi donc extravagante ? Comment donc ? A ton pere, malheureux !

MARINE.

A votre pere !

SCAPIN.

A votre propre pere !

VALERE.

Quand il seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est encore, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point-là.

M. GRIFON.

Mais quelle Comédie jouons-nous donc ici ? Je vous demande pardon pour mon fils, Madame.

Madame ARGANTE.

Cela n'eſt rien. J'ai bien des excuſes à vous faire pour ma fille, Monſieur.

MARINE.

Voilà des enfans bien obſtinés; mais auſſi pourquoi vous expoſer à vous marier, ſans ſavoir ſi Monſieur votre fils le voudra bien?

M. GRIFON.

S'il le voudra bien?

SCAPIN.

Monſieur, avec trois ou quatre cens piſtoles ne pourrions-nous point le mettre à la raiſon?

M. GRIFON.

Je l'y mettrai bien ſans cela.

Madame ARGANTE.

Et moi, je vous réponds de cette petite impertinente-là; elle vous épouſera, ou je la mettrai dans un lieu d'où elle ne ſortira de long-tems.

LEONOR.

J'y demeurerai plutôt toute ma vie, que d'épouſer un homme que je n'aime point.



SCENE IX.

Mad. ARGANTE, M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

Elle s'en va, Madame.

Madame ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine, je saurai la réduire ; elle sera votre femme aujourd'hui, ou vous mourrez de mort subite.

SCENE X.

M. GRIFON, VALERE, SCAPIN.

M. GRIFON.

De mort subite. Voilà à quoi vous m'exposez, Monsieur le coquin. Laisse-moi faire, je veux l'épouser à ta barbe ; je m'en vais dépenser tout mon bien pour m'en faire aimer ; je lui donnerai des présens, des bijoux, des maisons, des contrats, des cadeaux, des festins, des Sérénades. Des Sérénades, Monsieur le Musicien ; & je lui ferai des enfans, pour te faire enrager.

SCAPIN.

Oh ! Pour celui-là, on vous en défie.

SCENE XI.

VALERE, SCAPIN.

VALERE.

NON, Scapin, il n'y a point d'extrêmité où je ne me porte pour empêcher ce mariage-là.

SCAPIN.

Doucement, Monſieur, nous abaiſſerons ſes fumées d'amour. Il ne la tient pas encore. J'ai pris le ſoin d'une Sérénade ; il vient de négocier un certain collier, laiſſez-moi faire ; mais le diable eſt que nous n'avons point d'argent.

VALERE.

Ah ! mon pauvre Scapin, cherche, imagine, invente des moyens pour en trouver, engage tout, vends tout, donne tout.

SCAPIN.

Hé, que diable engager, que vendre ? Pour tout meuble & immeuble vous n'avez que votre habit & le mien, encore le Tailleur n'eſt-il pas payé.

VALERE.

Quoi, tu ne peux trouver....

SCAPIN.

Depuis que je travaille pour vous, les reſſorts de mon eſprit emprunteur ſont diablement uſés....

VALERE.

Mais quoi.....

SCAPIN.

Laiſſez-moi un peu rêver tout ſeul. J'ai ma Sérénade en tête, ſi je pouvois avoir ſeulement de quoi payer les Muſiciens dont je me veux ſervir......

VALERE.

A quoi bon.....

SCAPIN.

J'ai besoin de me recueillir, vous dis-je; laissez-moi en repos, & allez fortifier Léonor dans le dessein de ne point épouser votre pere.

VALERE *à part.*

Il faut vouloir tout ce qu'il veut, j'ai besoin de lui.

SCENE XII.

SCAPIN *seul.*

CE n'est pas une petite affaire pour un Valet d'honneur d'avoir à soutenir les intérêts d'un Maître qui n'a point d'argent. On s'acoquine à servir ces gredins-là, je ne sais pourquoi; ils ne paient point de gages, ils querellent, ils rossent quelquefois; on a plus d'esprit qu'eux, on les fait vivre, il faut avoir la peine d'inventer mille fourberies, dont ils ne sont tout au plus que de moitié; & avec tout cela nous sommes les Valets, & ils sont les Maîtres. Cela n'est pas juste. Je prétens, à l'avenir, travailler pour mon compte; ceci fini, je veux devenir Maître à mon tour. Mais que vois-je?



SCENE XIII.

CHAMPAGNE, SCAPIN.

CHAMPAGNE.

HÉ, c'eſt toi, mon pauvre Scapin,

SCAPIN.

Le beau Champagne en ce pays-ci !

CHAMPAGNE.

Il y a ſix mois que je ſuis revenu, mais je ne me montre que depuis quinze jours.

SCAPIN.

Pourquoi donc ?

CHAMPAGNE.

Par une eſpece de ſcrupule. Une lettre de cachet du Châtelet m'avoit défendu de paroître à la ville, elle me preſcrivoit un tems pour voyager ; mes voyages ſont finis : je reparois ſur nouveaux frais.

SCAPIN.

Et que fais-tu à-préſent ? Je t'ai vû autrefois le plus adroit griſon, &, ſoit dit entre nous, le plus hardi coquin qu'il y eût en France.

CHAMPAGNE.

J'ai quitté tout cela, mon ami. La Juſtice aujourd'hui a l'eſprit ſi mal tourné, il n'y a plus rien à faire dans le commerce. Elle prend toujours les choſes du mauvais côté, j'ai renoncé aux vanités du monde, & je me ſuis jetté dans la réforme.

SCAPIN.

Toi, dans la réforme ?

CHAMPAGNE.

Oui, mon enfant. Il faut faire une fin. Je me ſuis retiré, je prête ſur gages.

SCAPIN.

La retraite eſt méritoire.

CHAMPAGNE.

Ma foi, il n'y a plus que ce métier-là pour faire quelque choſe ; il n'y a rien de tel, quand on a de l'argent, d'en aider des particuliers dans leurs néceſſités preſſantes.

SCAPIN.

Voilà un motif fort charitable.

CHAMPAGNE.

Je me ſuis aſſocié d'un fort honnête homme, qui eſt, je penſe, lui, aſſocié d'un autre fort honnête homme, chez qui il m'envoie prendre deux mille huit cens livres.

SCAPIN *à part.*

Deux mille huit cens livres ! Serions-nous aſſez heu-
haut.
reux ! .... Cela ſeroit admirable. Tu es aſſocié avec Monſieur Mathieu ?

CHAMPAGNE.

Avec Monſieur Mathieu ; mais je ſuis un peu ſubalterne, à la vérité. Nous demeurons enſemble, il me loge fort haut, me meuble modeſtement, m'habille chaudement pour l'été, fraîchement pour l'hiver, me nourrit ſobrement, ne me donne point de gages, mais ce que je prens c'eſt pour moi.

SCAPIN.

Voilà une bonne condition. Et dis-moi, es-tu toujours auſſi ivrogne qu'avant ta lettre de cachet ?

CHAMPAGNE.

Je bois beaucoup de vin, mais je ne l'aime pas.

SCAPIN.

Tu vas donc recevoir deux mille huit cens livres ?

CHAMPAGNE.

Deux mille huit cens livres.

SCAPIN.

Chez Monſieur Griſon ?

CHAMPAGNE.

C'est le nom de notre associé. Qui te l'a dit ?

SCAPIN.

Pour le surplus d'un collier que Monsieur Mathieu lui a vendu.

CHAMPAGNE.

Je l'ai oui dire ainsi.

SCAPIN.

Et tu as un billet de Monsieur Mathieu, pour marque que tu ne viens pas à faux ?

CHAMPAGNE.

Cela est comme tu le dis. Voilà le billet. Hé, d'où diantre sais-tu tout cela ?

SCAPIN.

Je suis l'associé du fils de Monsieur Grifon, moi.

CHAMPAGNE.

Quoi, tu te mêles aussi......

SCAPIN.

Nous ne sommes associés que pour emprunter nous autres. Le connois-tu Monsieur Grifon ?

CHAMPAGNE.

Non.

SCAPIN.

Te connoît-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne crois pas.

SCAPIN.

Tant mieux. Monsieur Grifon n'est pas au logis ; &, en attendant qu'il vienne, nous pouvons aller renouveller connoissance au cabaret.

CHAMPAGNE.

De tout mon cœur, je ne refuse point des parties d'honneur.

SCAPIN.

Morbleu, j'enrage. Voilà un homme à qui j'ai affaire, mais ce ne sera que pour un moment. Va-t'en m'attendre ici près aux barreaux verts, & faire tirer bouteille.

SCENE XIV.

SCAPIN *seul.*

VOILA un fripon que je friponnerai, sur ma parole, si je puis seulement attraper le billet.

SCENE XV.

M. GRIFON, MARINE, SCAPIN.

MARINE.

JE vous dis, Monsieur, que vous aurez plus de peine que vous ne pensez à réduire cet esprit-là.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je vous cherchois pour vous dire que dans peu votre Sérénade sera en état.

M. GRIFON.

Bon. Voilà ma maison, & voilà celle de ma maîtresse.

SCAPIN *à part.*

Tant mieux, cela est fort commode pour mon dessein.

SCENE XVI.

M. GRIFON, MARINE.

M. GRIFON.

TU dis donc, Marine, que tu viens de la part de Léonor ?

MARINE.

Oui, Monſieur, pour vous faire des excuſes de ce qui s'eſt paſſé à votre entrevue.

M. GRIFON.

Elle revient à elle, j'en ſuis bien aiſe.

MARINE.

Elle eſt au déſeſpoir de n'avoir pû ſe contraindre devant Madame ſa mere ; mais elle dit qu'elle vous hait trop pour ſe faire la moindre violence.

M. GRIFON.

Voilà un fort ſot compliment. Je n'ai que faire de ces excuſes-là.

MARINE.

Elle fait trop bien vivre pour manquer à la civilité ; elle m'a auſſi chargé de vous prier de ne point preſſer Madame ſa mere ſur votre mariage, & de lui donner du tems pour s'accoutumer à une figure auſſi extraordinaire que la vôtre.

M. GRIFON.

Vous êtes une impertinente, ma mie, & je ne ſais.....

MARINE.

Je vous demande pardon, Monſieur, je vous reſpecte trop pour vous rien dire de mon chef qui vous déplaiſe. Ce ſont les ſentimens de ma maîtreſſe, que je vous explique le plus clairement & le plus ſuccintement qu'il m'eſt poſſible.

M. GRIFON.

Je ne veux point savoir ses sentimens, tant qu'elle en aura d'aussi ridicules.

MARINE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne change; & quelque aversion qu'elle ait pour vous, elle ne laissera pas de vous épouser si elle m'en veut croire. Vous n'avez que votre âge, votre air & votre visage contre vous; dans le fond, je gagerois que vous avez les meilleures manieres du monde.

M. GRIFON *à part.*

Voilà une insolente, qui à mon nez me vient chanter pouille.

MARINE.

C'est votre physionomie lugubre qui l'a d'abord effarouchée, elle en reviendra peut-être, & vous aimera à la folie, que sait-on? Vous ne seriez pas le premier magot qui auroit épousé une jolie fille.

M. GRIFON *à part.*

Malgré tout ce qu'elle me dit, je ne veux point me fâcher; elle peut me rendre service. *haut.* Tu me parois d'agréable humeur.

MARINE.

Je suis assez franche, comme vous voyez.

M. GRIFON.

C'est ce qui me semble. Je veux être de tes amis, &, si le mariage se fait, ne te mets pas en peine. Dis-moi un peu, en confidence, qu'elle sorte de caractere est-ce que Léonor, & que faudroit-il que je fisse pour lui plaire?

MARINE.

Vous n'avez qu'à mourir, Monsieur, c'est le plus grand plaisir que vous lui puissiez faire.

M. GRIFON.

Ce n'est pas-là ce que je te demande. De quelle humeur est-elle?

MARINE.

Ah! de l'humeur du monde la plus douce. Je ne lui connois qu'un petit défaut.

M. GRIFON.

Quel eſt-il ?

MARINE.

C'eſt, Monſieur, que quand elle s'eſt mis quelque choſe en tête, & qu'on s'aviſe de la contredire, elle crie, elle peſte, elle jure, elle bat, elle mord, elle égratigne, elle eſtropie même en cas de beſoin ; mais dans le fond, c'eſt une bonne enfant.

M. GRIFON.

Voilà une humeur bien douce vraiment. Et avec cela n'a-t-elle point quelque paſion dominante ?

MARINE.

Non, Monſieur, rien ne la domine. Elle a du goût pour toutes les belles manieres ; elle vend, pour jouer, tout ce qu'elle a ; elle met ſes nipes en gages pour aller à l'Opéra & à la Comédie ; elle court le Bal ſept fois la ſemaine ſeulement ; elle feſſe ſon vin de Champagne à merveille, & ſur la fin du repas elle devient fort tendre.

M. GRIFON.

Tu crois donc qu'elle pourra m'aimer ?

MARINE.

Oui, Monſieur, ſur la fin d'un repas, & je vais lui faire entendre que pour un mari vous valez cent fois mieux qu'un autre.

M. GRIFON.

Cela eſt vrai au moins.

MARINE.

Aſſurément, dans ce ſiecle-ici, quand un mari laiſſe faire à ſa femme tout ce qu'elle veut, c'eſt un homme adorable ; on ne peut pas lui demander autre choſe.

M. GRIFON.

Ah ! mon enfant, tu peux l'aſſurer de ma part, que ſi jamais elle eſt ma femme, je ne la contraindrai jamais en la moindre bagatelle.

MARINE.

Commencez donc par ne point trop preſſer les affaires. Je vais lui propoſer vos conventions : & comme il n'y

a rien dans ces articles-là qui répugne à la coutume, je ne doute point qu'elle ne les accepte.

SCENE XVII.

M. GRIFON *seul.*

CETTE fille-là a quelque chose de bon dans ses manieres. Ah, ah ! voilà une plaisante figure d'homme.

SCENE XVIII.

M. GRIFON, SCAPIN *déguisé, ayant une emplâtre sur l'œil.*

SCAPIN.

NE pourriez-vous point, Monsieur, me faire le plaisir & l'honneur de m'enseigner le logis de Monsieur Grifon.

M. GRIFON.

Que lui voulez-vous à Monsieur Grifon ?

SCAPIN.

Avoir l'avantage de lui rendre un petit billet que Monsieur Mathieu m'a fait l'honneur de me donner, afin que ledit Sieur Grifon me fasse la grace de me compter deux mille huit cens livres restant à payer, pour un collier que ledit Sieur Grifon a acheté dudit Sieur Mathieu.

M. GRIFON.

C'est moi qui suis Monsieur Grifon. Et où est le billet ?

SCAPIN.

Le voilà, Monſieur, je ne viens qu'à bonnes enſeignes. Vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'expédier.

M. GRIFON.

Oui, voilà l'écriture de Monſieur Mathieu, mais je ne vous connois pas pour être à lui.

SCAPIN.

C'eſt une gloire que je ne mérite pas, Monſieur; je ſuis ſeulement ſon compere, Iſaac-Jerôme-Boiſme Rouſſelet, maître marchand Fripier ordinaire privilégié ſuivant la Cour. Si l'on peut vous y rendre quelque ſervice, vous n'avez qu'à diſpoſer de votre petit ſerviteur.

M. GRIFON.

Je vous ſuis obligé.

SCAPIN.

J'ai des amis en ce pays-là; mon frere eſt apprentif partiſan chez le commis du ſecrétaire de l'intendant d'un homme d'affaires, & mon oncle eſt le ſous-portier de l'hôtel des Fermes.

M. GRIFON.

Ces amis-là ſont quelquefois plus utiles que d'autres.

SCAPIN.

Il eſt vrai, Monſieur: j'ai autrefois, par leur moyen, tiré mon parain des galeres, & je ſauvai l'année paſſée une amende honorable à Monſieur Mathieu; c'eſt ce qui fait qu'il a beaucoup de confiance en moi.

M. GRIFON *à part.*

Voilà un garçon bien ingénu, c'eſt dommage qu'il lui manque un œil.

SCAPIN.

J'abuſe de votre loiſir, Monſieur, mais ce n'eſt pas ma faute; avec deux mille huit cens livres, vous ſerez débarraſſé de mes importunités, & je prendrai congé de vous quand il vous plaira.

M. GRIFON.

à part. *haut.*

Quel original! Oui, oui, je vais vous apporter de l'argent, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE XIX.

SCAPIN, VALERE, LEONOR, MARINE.

SCAPIN.

Par ma foi, voilà qui ne va pas mal. Mais voici mon maître avec sa maîtresse, il ne me reconnoîtra pas.

LEONOR.

Comptez, Valere, que rien ne me peut faire changer.

VALERE.

Ah! charmante Léonor, que vous devez me paroître adorable avec de pareils sentimens.

SCAPIN.

Monsieur, je vous donne le bon jour. Y a-t-il longtems que vous êtes en cette ville? Vos affaires vont-elles bien? Comment gouvernez-vous la joie avec cette aimable enfant?

VALERE.

Que me veut cet ivrogne-là? Qui êtes-vous, mon ami?

SCAPIN.

Je suis un honnête garçon, qui connois vos besoins, & qui viens vous offrir deux cens pistoles que me va donner Monsieur votre pere.

Scapin ôte son emplâtre.

VALERE.

C'est toi, Scapin? Qui t'auroit reconnu?

SCAPIN.

Vous voyez, Monsieur, ce qu'on fait pour vous.

MARINE.

Par ma foi, voilà un méchant borgne.

VALERE.

Et tu as trouvé le moyen de tirer deux cens piſtoles de mon pere ?

SCAPIN.

Il va me les livrer. J'ai encore un collier à eſcamoter, mais j'aurois beſoin tout-à-l'heure de quelques gens de main.

VALERE.

Tout-à-l'heure ? Et où veux-tu que je les cherche à-préſent ?

MARINE.

Monſieur, je ſuis à votre ſervice. Pour la main, je l'ai auſſi bonne que la langue.

SCAPIN.

Toi ? mais ſerois-tu fille à travailler de nuit ?

MARINE.

Pourquoi non ? C'eſt dans ce tems-là que je triomphe. J'ai deux ou trois filles, de mes amies, qui ne m'abandonneront pas dans le beſoin.

SCAPIN.

Bon, bon, il ne me faut pas de plus vaillans champions pour mon deſſein. Mais j'entens Monſieur Griſon. Allez m'attendre au prochain détour, je vous dirai dans un moment ce qu'il faudra faire.

VALERE.

Cependant, ſi tu me diſois de quelle maniere....

SCAPIN.

Hé ! allez-vous-en.

VALERE.

Je pourrois peut-être....

SCAPIN.

Oh ! retirez-vous.

(Scapin tombe en chaſſant Valere, & en ſe relevant, change l'emplâtre de côté).



SCENE XX.

M. GRIFON, SCAPIN.

M. GRIFON.

IL y a deux cens louis neufs dans cette bourse; voyons si je ne me suis point trompé.

SCAPIN *prenant la bourse.*

Vous êtes trop exact, & vous savez trop bien compter.

M. GRIFON.

Il n'importe, Monsieur, pour plus grande sûreté.

SCAPIN.

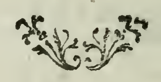
Je ne regarderai point après vous, Monsieur, le compere Mathieu me l'a défendu.

M. GRIFON.

Vous êtes le maître, serviteur.

SCAPIN *à part.*

Voilà de quoi payer la Sérénade.



SCENE XXI.

M. GRIFON *seul.*

IL me semble que mon borgne a changé son œil de l'autre côté. Monsieur Mathieu ne laisse point moisir l'argent entre les mains de ceux qui lui doivent. Je lui devois, me voilà quitte. Je ne sais ce que cela signifie ; mais je n'ai point bonne opinion de mon mariage. Moi, qui n'ai jamais rien aimé, je m'avise de devenir amoureux à mon âge. O amour, amour ! La nuit devient obscure, & le Musicien devroit être ici.

SCENE XXII.

M. GRIFON, CHAMPAGNE *ivre.*

CHAMPAGNE *chantant.*

LERA, lera, lera.

M. GRIFON.

J'entends quelqu'un qui chante, seroit-ce lui ?

CHAMPAGNE.

Par la sembleu, je suis bien nourri. Ce Monsieur Scapin fait bien les choses, oui.

M. GRIFON.

Qui va-là ? Est-ce vous, Monsieur le Musicien ?

CHAMPAGNE.

Oui, à-peu-près, c'est un ivrogne.

M. GRIFON.

Passez votre chemin, mon ami.

CHAMPAGNE.

Que je paſſe mon chemin ?

M. GRIFON.

Oui.

CHAMPAGNE.

Oui, qui le pourroit.

M. GRIFON.

Quel maraud eſt ceci ?

CHAMPAGNE.

Maraud ? Voilà quelqu'un qui me connoît ; je ſuis plus peſant que de coutume, & je ne ſais ſi mes jambes pourront porter au logis tout le vin que j'ai bu.

M. GRIFON *à part.*

Ne feroit-ce point quelque Emiſſaire de mon coquin de fils qui viendroit ici pour troubler la fête ? Je veux m'en éclaircir.

CHAMPAGNE.

Holà, l'ami, qui parlez tout ſeul, ſuis-je loin de chez moi, par paranthеſe ?

M. GRIFON.

Où loges-tu ?

CHAMPAGNE.

Hé, palſembleu, ſi je le ſavois, je ne le demanderois pas.

M. GRIFON.

Que cherches-tu dans ce quartier?

CHAMPAGNE.

Je ne ſais, je ne m'en ſouviens pas. Je ſuis pourtant venu pour quelque choſe. Ah ! Monſieur Grifon, le connoiſſez-vous ?

M. GRIFON.

Je ne me trompois pas ; c'eſt un fripon.

CHAMPAGNE.

Juſtement ; un fripon, un vilain, un feſſe-Mathieu.

M. GRIFON.

A qui penſes-tu parler ? C'eſt moi qui ſuis Monſieur Grifon.

CHAMPAGNE.

Le diable emporte, si je l'aurois deviné. Or donc, pour revenir à nos moutons, Monsieur Mathieu, cet autre vilain, ce ladre....

M. GRIFON.

Ce pendard-là me fera perdre patience.

CHAMPAGNE.

Patience ; oui, c'est bien dit, allons doucement. Ce Monsieur Mathieu donc, comme de vilain à vilain il n'y a que la main, il est arrivé que par la concomitance d'un collier ; enfin je ne me souviens pas bien de tout cela.

M. GRIFON.

Tu as oublié la leçon qu'on t'a faite. Combien te donne-t-on pour jouer le personnage que tu fais ?

CHAMPAGNE.

Comme Monsieur Mathieu est un vilain, je ne gagne pas grand' chose ; mais je suis sobre.

M. GRIFON.

Il y paroît.

CHAMPAGNE.

Venons à l'explication. Vous êtes Monsieur Grifon, je suis Monsieur Champagne, donnez-moi de l'argent au plus vîte, car j'ai hâte.

M. GRIFON.

Que je te donne de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Oui, parbleu, de l'argent, je ne perds point le jugement, j'ai beau boire, il me faut huit cens deux mille & quelques livres ; j'ai le billet de Monsieur Mathieu, vous allez voir, car je n'y vois goutte.

M. GRIFON.

Voilà justement l'enclouûre. Tu viens un peu trop tard pour m'attraper, mon pauvre ami ; si tu as le billet de Monsieur Mathieu, je t'en donnerai.

CHAMPAGNE.

Cela est fort judicieux & fort raisonnable ; j'aime les gens d'esprit. Je ne le trouve point ce diable de billet.

M. GRIFON.

Cherche bien.

CHAMPAGNE.

Je ne trouve rien, la peste m'étouffe. Je l'avois pourtant avant que d'aller au cabaret.

M. GRIFON.

Trouve-le donc.

CHAMPAGNE.

Oh ! vous en demandez trop ; quand on a bu on ne peut pas retrouver sa maison, vous voulez que je retrouve un billet, il n'y a pas de raison à cela.

M. GRIFON.

Tu en as beaucoup, toi.

CHAMPAGNE.

Ecoutez, ne nous brouillons point. J'étois de sang froid quand je l'ai perdu, je le retrouverai quand je serai de sang froid, cela est infaillible ; jusqu'au revoir.

M. GRIFON.

Il n'est pas si ivre qu'il paroît.

SCENE XXIII.

M. GRIFON *seul.*

MONSIEUR mon fils choisit mal ses gens ; il est plus malaisé de m'attraper qu'on ne s'imagine ; quelque nuit qu'il fasse, je connois les fourbes d'une lieue.

SCENE

SCENE XXIV.

SCAPIN, M. GRIFON.

ALlons, Monsieur, de la joie, vive l'amour & la musique, je vous amene ici tout un Opéra.

M. GRIFON.

Que voulez-vous faire de ces flambeaux ?

SCAPIN.

Pour nous éclairer, Monsieur ; ma musique est une musique de conséquence, il faut voir clair à ce qu'on fait. Allons, Messieurs de la symphonie.

SERENADE.

M. GRIFON, SCAPIN, PLUSIEURS SYMPHONISTES, DANSEURS & MUSICIENS.

UN VENITIEN chante.

HOr che piu belle
Splendor le stelle
Il sonno splandite amanti
Con suoni, con canti,
La cruda suegliate,
Fate, fate,
Che veda suoi rigori,
E miei dolori.

UNE VENITIENNE.

Forse ch' il lungo piangere,
Potra frangere
Sua crudeltà,
Ed un di merce,
La tua fè ritrouvera.

UN VENITIEN.

Amanti,
Costanti,
Sofrite le penne,
Portate catene,
Sperate merce,
Tra dogli e martiri,
Fra pianti e sospiri,
Si prova la fe.
Amanti costanti,
Sperate merce.

UNE VENITIENNE.

Spero, spero ch' un di l'amor,
Darà pace al dolor:
Il mio fedel ardor
Pol ben far
Triomfar
Questo misero cuor.

SCAPIN.

Peut-être que l'Italien ne vous plaît pas, il faut vous servir à la Françoise.

Scapin va chercher six femmes, déguisées avec des manteaux rouges, qui viennent en dansant, & font un spectacle.

SCAPIN.

Amis, tenez-vous tous prêts,
La bête est dans nos filets.
Lorsqu'un vieux fou s'échappe
D'être amoureux sur ses vieux ans,
Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ses dépens.

CHŒUR.

Il faut qu'il mette la nappe,
Et qu'on boive à ſes dépens.

AIR.

Vive la jeuneſſe,
Vive le Printems,
C'eſt le tems
De la tendreſſe ;
Fuyez d'ici ſombre vieilleſſe ;
Car en amour les Vieillards ne ſont bons
Qu'à payer les violons.

UNE MUSICIENNE.

Un jour un vieux hibou,
Se mit dans la cervelle,
D'épouſer une hirondelle,
Jeune & belle,
Dont l'amour l'avoit rendu fou :
Il pria les oiſeaux de chanter à la fête ;
Tout s'enfuit en voyant une ſi laide bête ;
Il n'y reſta que le coucou.

M. GRIFON.

Monſieur le Muſicien, voilà de vilaines paroles.

SCAPIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, ce ſont des paroles nouvelles qui furent faites à la noce de Vénus & de Vulcain. Mais, allons au fait.

Les violons jouent un air ſur lequel les femmes de la Sérénade danſent, & en danſant elles mettent le piſtolet ſous le nez de Monſieur Grifon & de Scapin.

M. GRIFON.

Miſéricorde, des piſtolets ! Monſieur le Muſicien ?

SCAPIN.

Paix, paix, ne faisons point de bruit, nous ne sommes pas les plus forts.

M. GRIFON.

Ils prennent mon chapeau, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Et paix, paix, ils prennent le mien, & je ne dis mot.

M. GRIFON.

Ils me deshabillent, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Hé, comme vous criez; faut-il faire tant de bruit pour un méchant juste-au-corps?

M. GRIFON.

Ils fouillent dans mes poches, Monsieur le Musicien, & prennent ma bourse.

SCAPIN.

Ils fouillent aussi dans les miennes; mais il n'y a rien, ils seront bien attrapés.

M. GRIFON.

Ils me prennent un collier de quatre cens pistoles, Monsieur le Musicien.

SCAPIN.

Bon, bon, ils ne tueront personne.

M. GRIFON.

Ah, la maudite Sérénade!

SCENE DERNIERE.

VALERE, SCAPIN, M. GRIFON, LEONOR, MARINE, DANSEURS.

VALERE.

AH, mon pere! comme vous voilà, & d'où venez-vous?

SCAPIN.

Nous venons de donner une Sérénade.

M. GRIFON.

Ah ! Valere, je suis mort, on vient de me voler un collier de quatre cens pistoles.

VALERE.

Ne vous allarmez point, mon pere, je vous amene vos voleurs.

Léonor & Marine jettent leurs manteaux.

M. GRIFON.

Miséricorde ! Léonor, Marine !

MARINE.

Oui, Monsieur, c'est nous qui avons fait le coup.

SCAPIN.

Ah ! coquine ! tu iras aux galeres.

VALERE.

Si vous voulez consentir que j'épouse Leonor, je vous montrerai votre collier.

M. GRIFON.

Mon collier ? Ah ! je te promets que si je le retrouve, je consens à tout.

VALERE.

Je n'irai pas loin.

M. GRIFON *voulant prendre le collier.*

Ah ! mon cher collier !

VALERE.

Ah ! tout beau, s'il vous plaît, mon pere, je vous ai dit que je vous le ferois voir, mais je ne vous ai pas dit que je vous le rendrois. Quand une fille se marie elle a besoin d'un collier. En voilà un tout trouvé. Je vous prie, Mademoiselle, de l'accepter pour l'amour de moi.

M. GRIFON.

Comment donc ?

SCAPIN.

Vous voulez bien, Monsieur, que je vous fasse aussi mes petites excuses, & que je vous dise que le borgne

à qui vous avez tantôt donné deux cens louis, c'étoit moi; que je ne ſuis qu'une façon de Muſicien.

M. GRIFON.

Double pendard! Ah! je ſuis aſſaſſiné. Quelle maudite journée! Non, je ne veux jamais entendre parler, ni de fils, ni de maîtreſſe, ni d'amour, ni de mariage, & je vous donne tous à tous les diables.

MARINE.

Tant mieux; voilà peut-être la premiere choſe qu'il ait donnée de ſa vie.

SCAPIN chante, & le chœur répete.

J'offre ici mon ſavoir faire
A tous ceux qui n'ont point d'argent;
Je crois que le nombre en eſt grand,
Et je n'aurai pas peu d'affaire.

Malgré toute ma reſſource,
Gardez-vous d'un ſexe enchanteur,
Non content de prendre le cœur,
Il en veut encore à la bourſe.

FIN.

LE BAL*,

COMÉDIE

En Vers, & en un Acte ; avec un Divertissement.

Représentée, pour la premiere fois, le Jeudi 14 Juin 1696.

* Cette Comédie a été représentée & imprimée sous le titre du *Bourgeois de Falaise ;* mais en 1700, M. Regnard, dans le Recueil de ses Œuvres, jugea à-propos de l'intituler *le Bal.*

ACTEURS.

GERONTE, pere de Léonor.

LEONOR.

VALERE, amant de Léonor.

M. DE SOTENCOUR, Bourgeois de Falaiſe.

LISETTE, ſervante de Léonor.

MERLIN, valet de Valere.

FIJAC, Gaſcon, ſous le nom du Baron d'Aubignac.

MATHIEU CROCHET, Couſin de M. de Sotencour.

M. GRASSET, rôtiſſeur.

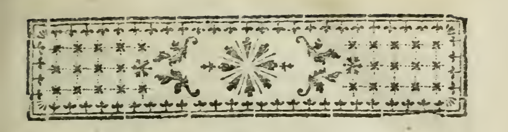
M. DE LA MONTAGNE, marchand de vin.

GILETTE.

Troupe de Maſques.

La Scene eſt à Charonne.

LE BAL



LE BAL,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul.*

ME-voici dans Charone, & voilà le logis
Où l'amour nous conduit; gardons d'être surpris.
Il fait, ma foi, bien chaud; j'ai bien eu de la peine,
Je suis venu sans boire. Ouf! Je suis hors d'haleine.
Je risque, dans ce lieu, bien plus qu'au cabaret.
Monsieur Géronte a l'air d'un petit indiscret;
S'il me voit, ce Vieillard me conduira peut-être
Fort incivilement. D'ailleurs aussi mon maître
Est un autre brutal qui n'entend point raison,
Et veut être introduit ce soir dans la maison.
Entre ces deux écueils, je le donne au plus sage
A pouvoir se sauver ici de quelque orage.

Qu'on eſt fou ; pour un autre aller riſquer ſon dos :
Ah ! qu'un grand Philoſophe a dit bien à-propos,
Qu'un bon valet étoit une piece bien rare !
On dit que pour la noce, ici tout ſe prépare.
Je veux, en tapinois, faire la guerre à l'œil ;
Déja la nuit commence à s'habiller de deuil ;
Liſette, dans ces lieux, m'a promis de ſe rendre,
Pour ſavoir quel parti mon maître pourra prendre.
Mais j'entrevois quelqu'un.

SCENE II.

MERLIN, M. GRASSET *tenant un plat de rôt.* M. LA MONTAGNE *tenant un panier de bouteilles.*

M. GRASSET.

Monsieur, voilà le rôt.

M. LA MONTAGNE.

Monſieur, voilà le vin.

MERLIN.

Vous venez à propos.

(à part.)

Ils me prennent ſans doute ici pour l'Œconome ;
Profitons de l'erreur, faiſons le Majordome.

M. GRASSET.

Voilà douze poulets à la pâte nourris,
Autant de pigeons gras, dont les culs ſont farcis,
Poules de Caux, pluviers : une demie-douzaine
De râles de genêt ; ſix lapins de garenne ;

Deux jeunes marcaſſins, avec quatre faiſans;
Le tout eſt couronné de ſoixante ortolans;
Et des perdrix, morbleu, d'un fumet admirable.
Sentez plutôt : quel baume !

MERLIN.

Oui, je me donne au diable,
Ce gibier eſt charmant, & je le garantis
Bourgeois, & né natif en plaine ſaint Denis.

M. GRASSET.

Monſieur !

MERLIN.

Oh ! je connois vos tours. Qu'il vous ſouvienne
Qu'un jour étant chez vous, par malheur la garenne
S'ouvrit, & qu'auſſi-tôt on vit tous vos garçons
S'armer habilement de broches, de bâtons,
Et qu'ils eurent grand'peine, avec cet air ſi brave,
A faire rembûcher au fond de votre cave,
Et dans votre grenier, tous les lapins fuyards,
Qu'on voyoit dans la rue abondamment épars.

M. GRASSET.

Je ne mérite pas, Monſieur, un tel reproche.

MERLIN *prend deux perdrix qu'il met dans ſa poche.*

Donnez-moi deux perdrix : allez coucher en broche,
Et ſouvenez-vous bien, vous & vos galopins
De mieux, à l'avenir, enfermer vos lapins :
Entrez: Pour vous, Monſieur, qui portez la vendange,
Vous ne valez pas mieux, on ne perd rien au change.
C'eſt-là tout mon vin ?

M. LA MONTAGNE.

Tout; on n'eſt pas un fripon,
Il faut être en ce monde ou marchand ou larron.

MERLIN *tirant une bouteille.*

On eſt bien tous les deux. Voyons, ſans vous déplaire,
Cette bouteille-ci me paroît bien legere.
Vous êtes un fripon, un ſcélérat.

M. LA MONTAGNE.

Monſieur,
Vous me rendez confus.

MERLIN.

Un arabe, un voleur.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez des bontés!

MERLIN.

Sans parler de la colle,
Ni des ingrédiens dont votre art nous déſole,
Je vous y tiens : voilà, Monſieur le gargotier,
Des bouteilles qui ſont faites d'un triple ozier.
Ah, Monſieur le pendard!

Il défait une bouteille couverte de trois ou quatre oziers ; en ſorte qu'il n'en demeure qu'un fort petit.

M. LA MONTAGNE.

Mais ce n'eſt pas ma faute.
Le marchand....

MERLIN.

Se peut-il volerie auſſi haute?
De l'or & des grandeurs je n'en demande pas ;
Juſte Ciel, ſeulement, fais qu'avant mon trépas,
Je puiſſe, de mes yeux, voir trois de ces Corſaires,
Ornant ſuperbement trois bois patibulaires,
Pour prix de leurs larcins, en public élevés,
Danſer la ſarabande, à deux piés des pavés.
Voilà les vœux ardens que fait, pour votre avance,
Le plus ſincere ami que vous ayez en France.
Adieu.... Laiſſez-m'en deux, comme un échantillon,
Pour montrer qu'à bon droit vous paſſez pour fripon.

Il les met dans ſa poche, & en prend une troiſieme.

M. LA MONTAGNE.

Vous avez pris mon vin ?

M. GRASSET.

Qui me paiera ma viande ?

MERLIN.

Je l'ai fait à dessein. Hippocrate commande,
Et dit en quelque endroit, que pour se bien porter,
Il se faut quelquefois dérober un souper.

SCENE III.

MERLIN *seul.*

SI toute cette troupe, & celui qui l'envoie,
Etoit au fond de l'eau, que j'en aurois de joie !
Voilà la noce en branle.

(*Il boit.*)



SCENE IV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

AH ! Merlin, te voilà
La bouteille à la main, que diantre fais-tu là ?
MERLIN *boit.*
En t'attendant, tu vois que je me desennuie.
LISETTE.
Tout est perdu, Merlin, Léonor se marie.
Monsieur de Sotencour, pour nous faire enrager,
De Falaise à Paris vient par le messager.
Il arrive en ce jour ; & pour lui faire fête,
Hors ma maîtresse & moi, tout le monde s'apprête.
MERLIN *boit.*
Que j'en ai de chagrin !
LISETTE.
Pour faire un plein régal,
Ce soir, avant la noce, on donne ici le bal.
MERLIN *vuidant sa bouteille.*
On donne ici le bal, l'affaire est donc finie ?
LISETTE.
Autant vaut, mon enfant.
MERLIN.
Morbleu, j'entre en furie,
En songeant qu'un morceau si tendre & si friand
Doit tomber sous la main d'un maudit Bas-Normand ;
Et de Falaise encor. Dis-moi, Monsieur Géronte,
Pere de Léonor, ne meurt-il point de honte ?

LISETTE.

Ce Normand a, dit-il, plus de cent mille écus,
Et pour faire un mari, c'est autant de vertus.

MERLIN.

Et que dit ta maîtresse?

LISETTE.

Elle se désespere,
S'arrache les cheveux.

MERLIN.

Autant en fait Valére.
A table aux Entonnoirs, dans un grand embarras,
Le pauvre diable attend sa vie ou son trépas.

LISETTE.

Il peut donc maintenant, puisque l'affaire est faite,
Mourir quand il voudra.

MERLIN.

Quoi, ma pauvre Lisette,
Laisserons-nous crever un pauvre agonisant?

LISETTE.

N'as-tu point de remede à ce mal si pressant?
Quelque élixir heureux, quelque once d'émétique?

MERLIN.

Mais toi, ne peux-tu rien tirer de ta boutique?
J'ai fait le diable à quatre.

LISETTE.

Et j'ai fait le dragon,
Moi. J'attens même encore un mien parent Gascon,
A qui j'ai fait le bec, & qui ce soir s'engage
A venir traverser ce maudit mariage.

MERLIN.

Et quel est ce Gascon que tu mets dans l'emploi?

LISETTE.

C'est un fourbe, un fripon, à-peu-près comme toi.

MERLIN.

Comme moi, des fripons! Fijac seul me ressemble.

LISETTE.

C'est lui.

MERLIN.

Je le verrai, nous agirons ensemble.
Si Valere pouvoit seulement se montrer....

LISETTE.

Bon ! cela ne se peut. Comment pouvoir entrer ?
Tout le monde, au logis, vous connoît l'un & l'autre.

MERLIN.

Ne sais-tu pas encor quelle adresse est la nôtre ?
On m'a dit que ce soir on doit danser, chanter.

LISETTE.

On me l'a dit ainsi.

MERLIN.

J'en saurai profiter.
Aide-nous seulement.

LISETTE.

Je suis prête à tout faire.

MERLIN.

Et moi, je te promets que si, dans cette affaire,
Mon maître, plus heureux, épouse *incognito*,
Je pourrai t'épouser de même *ex abrupto*.

LISETTE.

Depuis que mon mari, par grace singuliere,
D'un surtout de sapin, que l'on appelle biére,
Dont on sort rarement, a voulu se munir,
J'ai fait vœu d'être veuve, & je le veux tenir.

MERLIN.

Oui-dà, l'état de veuve est une douce chose ;
On a plusieurs amans, sans que personne en glose,
Et l'on fait justement, du soir jusqu'au matin,
Comme ces fins gourmets, qui vont goûter le vin.
Sans acheter d'aucun, à chaque piece on tâte ;
On laisse celui-ci, de peur qu'il ne se gâte ;
On ne veut pas de l'un, parcequ'il est trop vert ;
Celui-ci trop paillet, cet autre trop couvert ;
D'un tel vin la couleur est malade & bizarre ;
Cet autre, dans le chaud, peut tourner à la barre ;
L'un est trop plat au goût, l'autre trop pétillant,
Et ce dernier enfin a trop peu de montant.

Ainsi, sans rien choisir, de tout on fait épreuve ;
Et voilà justement comme fait une veuve.

LISETTE.

Une veuve a raison. J'aime mieux, prix pour prix,
Deux amans comme il faut, que cinquante maris.
Un époux est un vin difficile à revendre ;
On peut en essayer, mais il n'en faut pas prendre.

MERLIN.

Si tu voulois de moi faire un petit essai,
J'ai du montant de reste, & le vin assez guai.
Mais je m'arrête trop, & je laisse mon maître
Se distiller en pleurs, & s'enivrer peut-être.
Je te quitte, & je vais arrêter ses transports :
Si Lisette est pour nous, nous sommes assez forts.

SCENE V.

LISETTE *seule*.

JE veux, à les servir, m'employer toute entiere :
Ce Monsieur Bas-Normand me choque la visiere.



SCENE VI.

GILETTE, LISETTE.

GILETTE.

DE la joie ! Ah, Lisette ! A la fin, dans la cour,
Arrive, avec fracas, Monsieur de Sotencour ;
Monsieur de Sotencour.

LISETTE.

Au diantre la bégueule,
Avec son Sotencour ! Voyez comme elle gueule !

GILETTE.

Je l'ai vu de mes yeux descendre de cheval,
Il amene un cousin, un grand original,
Qu'on avoit mis en croupe ainsi qu'une valise.
Mais les voici tous deux.

LISETTE.

L'affaire est dans sa crise.



SCENE VII.

M. DE SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET *en guêtres*, UN VALET *qui porte une lanterne & un sac.*

SOTENCOUR.

TROP heureuse maison, & vous, murs trop épais,
Qui cachez à mes yeux le plus beau des objets ;
Qui, dans vos noirs détours, recelez Léonore,
Faites de votre pis, cachez-la mieux encore :
Mais bien-tôt, malgré vous, je verrai ses appas
Cap-à-cap, sans réserve, & du haut jusqu'en bas.
Je verrai son nez.... son.... Mais j'apperçois Lisette.
Maîtresse subalterne, adorable Soubrette,
Tu me vois en ces lieux en propre original,
Pour serrer le doux nœud du lien conjugal.

LISETTE *à part.*

Le bourreau t'en fasse un, qui te serre la gorge,
Maudit Provincial !

SOTENCOUR.

De plaisirs je regorge,
En songeant... Ah ! Cousin, qu'elle a le nez joli,
Le minois égrillard, le cuir fin & poli !
Sur son blanc estomac deux globes se soutiennent,
Qui, pourtant à l envi, sans cesse vont & viennent,
Et qui font que d'amour je suis presque enragé ;
Pour le reste, Cousin, quel heureux préjugé !
L'eau m'en vient à la bouche.

MATHIEU CROCHET *en Normand.*

Eſt-elle brune ou blonde ?

SOTENCOUR.

Oh, non, elle eſt bai-clair, ſes cheveux ſont en onde,
Et fort négligemment flottent à gros bouillons
Sur ſa gorge d'albâtre, & vont juſqu'aux talons.
Son teint eſt.... tricolor; elle eſt ma foi charmante.
La belle de me voir eſt bien impatiente !
Comment ſe porte-t-elle ?

LISETTE.

Aſſez mal; elle dit
Qu'elle ne fait la nuit que tourner dans ſon lit.

SOTENCOUR.

Dans peu nous calmerons le tourment qu'elle endure ;
Et nous l'empêcherons de tourner, je te jure.

LISETTE.

Sans ceſſe elle ſoupire.

SOTENCOUR.

Hé bien, Couſin, tu voi,
Ai-je tort, quand je dis qu'elle eſt folle de moi ?

LISETTE.

Tout eſt feinte, Monſieur, ſouvent dans une fille :
Ne vous y fiez pas; l'une paroît gentille,
Pour ſavoir ſe ſervir d'une beauté d'emprun,
Mettre un viſage blanc ſur un viſage brun :
L'autre, de faux cheveux compoſe ſa coëffure ;
Cette autre de ſes dents bâtit l'architecture ;
Celle-ci doit ſa taille à ſon patin trompeur ;
Et l'autre ſes tetons à l'art de ſon tailleur.
Des charmes apparens on eſt ſouvent la duppe,
Et rien n'eſt ſi trompeur qu'animal porte-juppe.

SOTENCOUR.

Léonor auroit-elle aucun de ces défauts ?

LISETTE.

Je ne dis pas cela, mais le monde eſt ſi faux,
Une fille toujours a quelque fer qui loche.

MATHIEU CROCHET.

Oh, Couſin, n'allez pas acheter chat en poche.

Pour savoir si la belle est droite, ou de travers,
Faites-la visiter avant par des Experts.

SOTENCOUR.

Bon, bon ! Va, s'il falloit que cette marchandise
Fût sujette à visite, avant que d'être prise,
Malgré tant d'acheteurs, je te jure, Cousin,
Qu'elle demeureroit long-tems au magasin.
Mais je la vois paroître.

SCENE VIII.

M. GERONTE, LEONOR, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, LISETTE.

M. GERONTE.

Ah ! Serviteur, mon gendre,
Soyez le bien-venu. Vous vous faites attendre;
Votre retardement alloit m'inquiéter,
Et ma fille étoit prête à s'impatienter.

SOTENCOUR.

J'en suis persuadé; mais vous aussi, Madame,
D'impatiens transports vous bourrelez mon ame;
Mon cœur tout pantelant comme un cerf aux abois,
Par avance à vos piés vient apporter son bois.
Vos beaux yeux désormais sont le Nord ou le Pole
Où de tous mes desirs tournera la boussole :
Vos appas, vos attraits.. qui vous font tant d'honneur..
Vous ne répondez rien., doux objet de mon cœur.

M. GERONTE.

La joie & le plaisir....

SOTENCOUR.

. Je vous entends, beau-pere;
Le plaisir de me voir la gonfle de maniere
Qu'elle ne peut parler.

M. GERONTE.

Justément.

SOTENCOUR.

Dans ce jour
Nous ne serons plus qu'un, vous & moi Sotencour.

LISETTE.

Ah, la belle union!

SOTENCOUR.

Moi, bien fait; vous, gentille,
Nous allons mettre au monde une belle famille.
Beau-pere, on dit bien vrai; quant à moi, j'y souscris,
On a beau faire, il faut prendre femme à Paris,
L'on y taille en plein drap. Nos femmes de Province
Ont l'abord repoussant, la mine plate & mince,
L'esprit sec & bouché, le regard de hibou,
L'entretien discourtois, & l'accueil loup-garou:
Mais le sexe, à Paris, a la mine jolie,
L'air attractif, sur-tout la croupe rebondie;
Mais il est diablement sujet à caution.

MATHIEU CROCHET.

On dit qu'à forligner il a propension.

SOTENCOUR.

Je veux croire pourtant, malgré la destinée,
Que je pourrai toujours aller tête levée;
Que malgré votre nez, & cet air égrillard,
Mon front, entre vos mains, ne court point de hasard.
Voudriez-vous, mignone, à la fleur de mon âge,
Mettre inhumainement mon honneur au pillage?
Me réserveriez-vous pour un tel accident?
Hem? vous ne dites mot.

LISETTE.

Qui ne dit mot, consent.

SOTENCOUR.

Beau-pere, jusqu'ici, s'il faut que je le dise,
La future n'a point encor dit de sottise;
Peut-être qu'elle en pense; en tout cas, j'avertis
Qu'elle a l'entretien maigre, & le discours concis.

M. GERONTE.

Tant mieux pour une femme.

SOTENCOUR.

Oui, quand par retenue
Elle caquette peu : mais si c'est une grue....
Dans ma famille, au moins, on ne voit point de sots.
Lui, par exemple, il a plus d'esprit qu'il n'est gros.

MATHIEU CROCHET.

Le Cousin me connoît. Oh, je ne suis pas cruche,
Tel que vous me voyez.

SOTENCOUR.

Lui.... c'est la coqueluche
Des filles de Falaise. Il étudie en Droit,
Et fait tout son Cujas sur le bout de son doigt.

MATHIEU CROCHET.

Oh ! quand on a du Code acquis quelque teinture,
Près des femmes de reste on fait la procédure :
Nous autres du Barreau, nous sommes des gaillards.

LISETTE.

Vous êtes Avocat ?

MATHIEU CROCHET.

Et de plus, Maître-ès-Arts.

SOTENCOUR.

Très altéré, beau-pere, au moins ne vous déplaise,
On a soif volontiers, quand on vient de Falaise.
Allons tâter du vin.

M. GERONTE.

Allons, c'est fort bien dit.

SOTENCOUR.

Je me sens-là dedans un terrible appétit.

MATHIEU CROCHET.

Depuis trois jours je jeûne, afin d'être capable
De pouvoir dignement faire figure à table.

LISETTE.

Monsieur est prévoyant.

SOTENCOUR.

Vraiment, c'est fort bien fait;
Allons, suivez-moi donc, Cousin Mathieu Crochet.

Bien-tôt nous reviendrons, ô beauté mon Idole,
Voir si vous n'avez point retrouvé la parole.

SCENE IX.

LEONOR, LISETTE *regardant partir Mathieu Crochet.*

LISETTE.

VOILA ce qui s'appelle un garçon fait au tour!

LEONOR.

Lisette, que dis-tu de Monsieur Sotencour?

LISETTE.

Et de Mathieu Crochet, qu'en dites-vous, Madame?

LEONOR.

De Monsieur Sotencour je deviendrois la femme?
A ne t'en point mentir, je suis au désespoir.

LISETTE.

Oh! qu'il ne vous tient pas encore en son pouvoir!
Valére n'est pas homme à quitter la partie,
Il faut qu'il vous épouse, ou j'y perdrai la vie.



SCENE

SCENE X.

LEONOR, LISETTE, MERLIN en maître de Musique, avec des porteurs d'Instrumens, dans l'un desquels est Valere.

MERLIN *chante.*

POUR attraper un Rossignol,
Re mi fa sol,
Je disois un jour à Nanette,
Il faut aller au Bois ; mais chut !
Mi fa sol ut.

Je me trouvai dans sa cachette,
Le Rossignol y vint aussi,
Mi re ut si.
Et si-tôt qu'il fut sur la branche,
Prêt à chanter de son bon gré,
Sol fa mi re,
Elle le prit de sa main blanche,
Et puis dans sa cage le mit,
La sol fa mi.

LISETTE.
Que cherchez-vous, Monsieur, avec cet équipage ?
MERLIN.
Vous voyez un Breton prêt à vous rendre hommage.
Depuis plus de vingt ans je rode l'Univers,
Où je fais admirer l'effet de mes Concerts.

LISETTE.

Tant mieux pour vous, Monſieur, j'en ai l'ame ravie :
Mais nous ne ſommes point en goût de ſymphonie ;
Laiſſez-nous, s'il vous plaît, avec tous nos ennuis.

MERLIN.

Quand vous me connoîtrez.... vous ſaurez qui je ſuis.

LISETTE.

Je le crois bien.

MERLIN.

Je ſuis un Muſicien rare,
Charmé de mon ſavoir, gueux, ivrogne & bizarre.

LISETTE.

Pour la profeſſion, voilà de grands talens.

MERLIN.

Voudriez-vous m'entendre ?

LEONOR.

Oh ! je n'ai pas le tems.
De chagrins trop cuiſans, j'ai l'ame pénétrée.

MERLIN.

Tant mieux, je vous voudrois encor déſeſpérée.

LISETTE.

Elle n'en eſt pas loin.

MERLIN.

C'eſt comme je la veux,
Pour donner, à mon art, un exercice heureux.

LEONOR.

Pour des Bretons, Monſieur, gardez votre ſcience.

MERLIN.

J'ai tout ce qu'il vous faut, autant qu'homme de France.
Tout Breton que je ſuis, je ſais votre beſoin.

LISETTE.

Ne le renvoyons pas, puiſqu'il vient de ſi loin.

MERLIN.

Dans un concert d'hymen, lorſque quelqu'un diſcorde,
Je ſais juſte baiſſer, ou hauſſer une corde ;
Nul ne ſait de l'amour mieux le diapazon,
Ni mettre, comme moi, deux cœurs à l'uniſſon.

LISETTE.

Oh ! vous aurez grand peine, avec votre induſtrie,
A faire ici chanter deux amans en partie.

MERLIN.

J'ai, dans cet étui-là, Madame, un inſtrument
Qui calmeroit bien-tôt vos maux aſſurément.
Il eſt doux, amoureux, inſinuant & tendre,
Et qui va droit au cœur.

LISETTE.

Ne peut-on point l'entendre ?

LEONOR.

Ah ! laiſſe-moi, Liſette, en proie à mon malheur.

LISETTE.

Madame, un air ou deux calment bien la douleur.

MERLIN.

Ecoutez-le, de grace, un ſeul moment ſans peine,
Et, s'il ne vous plaît pas, ſoudain je le renguaine.

Merlin ouvre l'étui dans lequel eſt Valere.

Cet inſtrument, Madame, eſt-il de votre goût ?

LEONOR.

Que vois-je ! c'eſt Valere ?

LISETTE.

Et Merlin ?

MERLIN.

Point du tout.

Je ſuis un Bas-Breton.

VALERE.

Non, belle Léonore,
Je n'ai pu réſiſter au feu qui me dévore ;
Et puiſqu'on rompt les nœuds qui nous avoient liés,
Je viens, dans ce moment, expirer à vos piés.

LEONOR.

A quoi m'expoſez-vous ?

VALERE.

Pardonnez à mon zele.

LEONOR.

Mon pere va venir.

LISETTE.

Je ferai sentinelle.

LEONOR.

Mais que prétendez-vous ?

VALERE.

Vous prouver mon amour.
Pour détourner l'hymen qu'on veut faire en ce jour,
Souffrez que cet amour soit en droit de tout faire.

LISETTE.

Gare, tout est perdu, j'apperçois votre pere.

MERLIN.

Rentrez vîte.

(Valere rentre dans l'étui.)

LISETTE.

Non, non, ce n'est pas encor lui.

MERLIN.

Maugrébleu de la masque ! Allons rouvrir l'étui.
C'est Lisette, Monsieur, qui cause ce vacarme.
Fais mieux le guet au moins : une seconde alarme
Démonteroit, morbleu, l'instrument pour toujours.

VALERE *sortant de l'étui.*

Ah ! Madame, aujourd'hui secondez nos amours,
Evitez, d'un Rival, l'odieuse poursuite,
Ce soir, pendant le bal, livrez-vous à la fuite.

LEONOR.

Mais comment ?

VALERE.

De Merlin vous saurez pleinement....

LISETTE.

Vîte, vîte, rentrez, Monsieur de l'instrument.
Ah ! Merlin, pour le coup, c'est Géronte en personne.

VALERE.

Ah ! Madame.

MERLIN.

Et rentrez.

(Valere rentre dans l'étui.)

LEONOR *à Merlin.*

A toi je m'abandonne.

SCENE XI.

M. GERONTE, SOTENCOUR, LISETTE, MERLIN, VALERE *dans l'étui.*

MERLIN *feignant d'être en colere.*

Oui, vous êtes un sot en bécare, en bémol,
Par la clef de F ut fa, C sol ut, G re sol.
De la sorte insulter la musique Bretonne !

SOTENCOUR.

Lisette, quelle est donc cette mine bouffonne?

LISETTE.

C'est un musicien Bas-Breton.

SOTENCOUR.

Bas-Breton !
Cet homme doit chanter sur un diable de ton ;
Jamais, de son pays, il n'est venu d'Orphée,
Je crois dès-à-présent sa musique enragée ;
Pour des doubles bidets, passe.

MERLIN.

Fat, animal,
Vil carabin d'orchestre, atome musical.
Par la mort.....

SOTENCOUR *l'arrêtant.*

Doucement.

MERLIN.

Tenez-moi, je vous prie ;
Si j'échappe une fois, je veux avoir sa vie ;
Laissez....

(Il lui donne un coup sur les doigts.)

SOTENCOUR.

Si je te tiens, je veux être empalé.

MERLIN *revenant.*

Comment ! me ſoutenir, que mon air eſt pillé !
Un air délicieux, que j'eſtime, que j'aime,
Et que j'ai pris plaiſir à compoſer, moi-même,
Dans Kimpercorentin ?

M. GERONTE.

Il a tort.

LISETTE.

Entre nous,
Cela ne ſe dit point.

SOTENCOUR.

Là, là, conſolez-vous,
Ce n'eſt pas un grand mal; on ne voit point, en France,
Punir de ces larcins la fréquente licence :
Mais que vois-je ? Eſt-ce à vous ce petit inſtrument ?

MERLIN.

Pour vous ſervir, Monſieur.

SOTENCOUR.

J'en joue élégamment ;
Je vais vous régaler d'un petit air.

MERLIN *l'arrêtant.*

De grace,
Je ne puis m'arrêter.... Il faut....

SOTENCOUR.

Sur cette baſſe
Je veux que l'on m'entende un moment préluder.

MERLIN.

Vous ſeriez trop long-tems, Monſieur, à l'accorder ;
Et de plus, mon valet a la clef dans ſa poche.

SOTENCOUR.

Tous ces gens-là ſont faits de croche & d'anicroche :
Je vous dis que je veux....

LISETTE.

Vous en jouerez fort mal,
L'inſtrument eſt Breton.

MERLIN.

Et tant soit peu brutal,
Vous l'entendrez tantôt, je me ferai connoître,
Et vous verrez, pour lors, quel homme je puis être.

SOTENCOUR.

Quoi, vous voulez, Monsieur, donner concert céans?

MERLIN.

Je cherche à me produire aux yeux d'habiles gens.

SOTENCOUR.

Vous venez tout à point; ce soir je me marie,
De la noce & du bal souffrez que je vous prie.

MERLIN.

Volontiers, j'y prétends figurer comme il faut.

LISETTE.

Faites toujours porter votre instrument là-haut.

SOTENCOUR.

Allons, venez, Monsieur, je m'en vais vous conduire,
Moi-même dans le bal, je veux vous introduire.

MERLIN *en reportant son étui.*

Et je m'introduirai de moi-même au soupé.
(*à part.*)
Ma foi, nous & l'étui, l'avons bien échappé.

SCENE XII.

SOTENCOUR, LISETTE.

SOTENCOUR.

Hé bien, que dirons-nous? Où donc est ta maîtresse?
Je vois qu'à me trouver la belle peu s'empresse:
Si nous ne nous cherchons jamais plus volontiers,
Je ne lui promets pas grand nombre d'héritiers.

LISETTE.

Bon, je sais des maris, qui, pour éviter noise,
N'ont jamais approché leurs femmes d'une toise,
Et qui ne laissent pas d avoir, en leur maison,
Un grand nombre d'enfans qui portent tous leur nom.

SOTENCOUR.

Je sais que Léonor aime un certain Valere,
Un fat, un freluquet, qui n'a l'heur de lui plaire
Que par son air pincé: mais c'est un petit fou,
Sans esprit, sans mérite, & qui n'a pas un sou:
On m'a dit seulement que sa langue babille.

LISETTE.

Et que faut-il de plus pour toucher une fille?

SOTENCOUR.

Oui... Dis à Léonor, en termes clairs & nets,
Que je ne veux point être Epoux *ad honores*.
Vois-tu, je ne suis pas de ces gens débonnaires,
Qui font valoir leur femme en des mains étrangeres,
Et mettant, à profit, un salutaire affront,
Levent, à petit bruit, un impôt sur leur front.

SCENE

SCENE XIII.

LE BARON D'AUBIGNAC, LISETTE, SOTENCOUR.

LE BARON *Gascon.*
AH ! Monsieur, jé vous cherche. Hé, permettez, de grace,
Qué, sans plus différer, ici jé vous embrasse.
SOTENCOUR.
Pour la premiere fois l'accueil est fraternel.
LE BARON.
N'est-cé pas vous, Monsieur, qui vous nommez un tel ?
SOTENCOUR.
Oui, je me nomme un tel; mais j'ai, ne vous déplaise,
Encore un autre nom.
LE BARON.
Jé viens vous montrer l'aise
Qué j'ai d'avoir appris qué vous vous mariez.
SOTENCOUR.
Je ne mérite pas, Monsieur, tant d'amitiés.
LE BARON.
Nul né prend plus qué moi dé part à cette affaire.
SOTENCOUR.
Et pourquoi, s'il vous plaît, peut-elle tant vous plaire ?
LE BARON.
Pourquoi ? Cetté démande est bonné ! Mainténant
Qué vous allez rouler déssus l'argent comptant,
Vous né ferez, jé crois, loyal comme vous êtes,
Nulle difficulté dé bien payer vos dettes.
SOTENCOUR.
Graces au Ciel, Monsieur, je ne dois nul argent,
Et vais le front levé, sans crainte du Sergent.

LE BARON.

Cinq cens Louis pour vous, c'est une vagatelle,
Allons payez-les moi.

SOTENCOUR.

La demande est nouvelle.
Sotencour est mon nom, me connoissez-vous bien?

LE BARON.

Sotencour.... Justement, c'est pour vous qué jé vien.

SOTENCOUR.

Je vous dois quelque chose?

LE BARON.

Hé donc, lé tour est drôle.
C'est cet argent, Monsieur, qué sur votré parole,
Je vous ai très gagné l'autre hiver à trois dez.

SOTENCOUR.

A moi, Monsieur?

LE BARON.

A vous.

SOTENCOUR.

Et, parbleu, vous rêvez,
Pour connoître vos gens mettez mieux vos lunettes.

LE BARON.

Comment, chétif mortel, vous déniez vos dettes?
Vous né connoissez plus lé Baron d'Aubignac,
Vicomté dé Dougnac, Croupignic, Foulignac,
Gentilhomme Gascon, plus noblé qué personne,
D'une race ancienne autant qué la Garonne?

SOTENCOUR.

Quand elle le seroit encor plus que le Nil,
Votre propos, Monsieur, n'est ni beau ni civil,
Je ne vous connois point, ni ne veux vous connoître.

LE BARON.

Il né mé connoît pas, lé scélérat, lé traître?
Né vous souvient-il plus dé cet hiver dernier,
Quand notré régiment fut chez vous en quartier,
Un jour dé Carnaval chez cette Conseillere,
Qui m'adoroit. Hé donc! Vous mémorez l'affaire?

SOTENCOUR.

Pas plus qu'auparavant ; je ne sais ce que c'est.

LE BARON *mettant la main sur son épée.*

Ah ! Jé vous en ferai souvenir, s'il vous plaît ;
Car, cadédis, jé veux qué lé diable mé scie...

LISETTE *l'arrêtant.*

Ah ! Tout beau, dans ce lieu point de bruit, je vous prie,
Monsieur est honnête homme, & qui vous paiera bien.

SOTENCOUR.

Moi, payer ! Hé pourquoi, si je ne lui dois rien ?

LE BARON.

Vous né mé dévez rien ?

LISETTE.

Un Gascon n'est pas homme
A venir, sans sujet, demander une somme.

SOTENCOUR.

Un Gascon ? Un Gascon a grand besoin d'argent,
Et pourvû qu'il en trouve, il n'importe comment :
Jamais de son pays ne vint lettre de change,
Et quoiqu'il mange peu, si faut-il bien qu'il mange.

LISETTE.

Donnez-lui seulement deux ou trois cens écus.

SOTENCOUR.

J'aimerois mieux cent fois vous voir tous deux pendus.

LE BARON *l'epée à la main.*

C'est trop contre un faquin rétenir ma colere.

LISETTE.

Hé ! de grace, Monsieur !

LE BARON.

Non, non, laissez-moi faire,
Qué jé lé perce à jour.

SOTENCOUR *crie.*

A l'aide, je suis mort.

SCENE XIV.

GERONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC.

GERONTE.

Pour quel sujet, Messieurs, criez-vous donc si fort ?

LE BARON.

Un atômé bourgeois, qui perd sur sa parole,
Et né veut pas payer ; mais cé qui mé console,
Jé veux dévenir nul, ou j'en aurai raison.

GERONTE.

Que veut dire cela ?

SOTENCOUR.

Monsieur, c'est un fripon,
Un Gascon affamé qui cherche à vous surprendre.

LE BARON *le voulant percer.*

Rétirez-vous, Monsieur.

GERONTE.

Ah ! Tout beau, c'est mon gendre.

LE BARON.

Cet homme est votré gendre !

GERONTE.

Il le sera dans peu.

LE BARON.

Tant mieux, vous mé payrez ce qu'il mé doit au jeu.
Jé fais arrêt sur vous, sur la fille & la dote.

GERONTE.

Quoi ! Vous avez perdu ?

SOTENCOUR.

Je vous dis qu'il radote.

Je ne sais....

LE BARON.

Nuit & jour il hanté les brélans,
Il doit encore au jeu plus dé vingt millé francs,

GERONTE.

Plus de vingt mille francs!

LE BARON.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

Je vous jure,
Foi de vrai Bas-Normand, que c'est une imposture;
Que je ne comprens rien à ce maudit jargon,
Et ne sais, pour tout jeu, que l'oie & le toton.

LE BARON.

Vous mé gâtez ici bien du tems en paroles;
Monsieur, jé veux toucher mes quatré cens pistoles,
Ou, cadédis, jé veux lé saigner à l'instant.

GERONTE.

Si mon gendre vous doit....

LE BARON.

S'il mé doit!

GERONTE.

Je prétens
Que vous soyez payé; mais, sans plus de colere,
Permettez qu'à demain nous remettions l'affaire:
Je marie aujourd'hui ma fille, & retiendrai
Sur sa dot cet argent que je vous donnerai.

LE BARON.

C'est parler comme il faut. Quand on est raisonnable;
Tout Gascon qué jé suis, jé suis doux & traitable:
Adieu, jusqu'à demain, mais souvénez-vous-en,
Que j'ai votré parole, & grand bésoin d'argent.

SCENE XV.

GERONTE, LISETTE, SOTENCOUR.

GERONTE.

Vous êtes donc joueur ?

SOTENCOUR.

Que l'on me pilorie,
Si j'ai hanté ni vû ce Gafcon de ma vie.

GERONTE.

Mais pourquoi viendroit-il ?

SOTENCOUR.

C'eft un fourbe, &, fans vous,
J'allois vous le bourrer comme il faut.

LISETTE.

Entre nous,
Vous avez d'un joueur acquis la renommée ;
Et le feu, comme on dit, ne va point fans fumée.

SOTENCOUR.

Oh ! Quittons ce propos, & ne fongeons qu'au bal ;
J'apperçois le Coufin, il n'eft ma foi point mal.



SCENE XVI.

MATHIEU CROCHET, *en habit de Cupidon*, GERONTE, SOTENCOUR, LISETTE, LEONOR *couverte d'une grande mante de tafetas, un masque à la main.* Une Troupe de différens Masques.

MATHIEU CROCHET.

ME voilà, mon Cousin, dans mon habit de masque.

SOTENCOUR.

L'équipage est galant, & l'attirail fantasque.
Ma prétendue aussi n'est pas mal, sur ma foi;
Mon cœur, en la voyant; me dit je ne sais quoi.

LEONOR.

Oh! Qu'il ne vous dit pas tout ce que le mien pense!

LISETTE.

Le Cousin est masqué mieux que personne en France;
Il est tout à manger: les femmes dans le bal
Le prendront pour l'Amour en propre original.

MATHIEU CROCHET.

N'est-il pas vrai?

SOTENCOUR.

Parbleu, plus d'une curieuse,
De l'aîné des Amours va tomber amoureuse,
Et voudra de plus près connoître le Cousin.

MATHIEU CROCHET.

Qu'on s'y frotte.... On verra.

LISETTE.

O le petit latin!
Qu'il va blesser de cœurs!

SCENE XVII.

MERLIN, GERONTE, LEONOR, LISETTE, LE BARON D'AUBIGNAC, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, *& tous les Masques.*

MERLIN.

MONSIEUR, je viens vous dire
Que mon Concert eſt prêt.

SOTENCOUR.

Ça ne ſongeons qu'à rire:
Couſin, il faut ici remuer le gigot.

MATHIEU CROCHET.

Laiſſez-moi faire, allez, je ne ſuis pas un ſot;
Je vais plus qu'on ne veut, quand on m'a mis en danſe.
Allons, ferme, Monſieur, il eſt tems qu'on commence.
C'eſt à nous de danſer, & d'entamer le bal.

Dans le mouvement qu'on fait pour commencer le Bal, le Baron couvert d'une pareille mante que Léonor, prend ſa place, & Sotencour danſe avec lui. Léonor & Liſette ſortent pendant leur danſe.

SOTENCOUR.

Qu'en dites-vous, beau-pere? Hé, cela va-t-il mal?

SCENE XVIII.

GILETTE, GERONTE, SOTENCOUR, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

GILETTE.

Au secours, au secours, votre fille, on l'emporte,
Des Carême-prenans lui font passer la porte.

GERONTE.

Que dis-tu là ?

GILETTE.

Je dis que quatre hommes là-bas
La font aller, Monsieur, plus vîte que le pas.

GERONTE.

Quoi ! Ma fille....

GILETTE.

Oui, Monsieur.

SOTENCOUR.

La plaisante nouvelle !
Tu rêves ! Tien, voilà que je danse avec elle.

MERLIN.

Monsieur, laissez-la dire, elle a perdu l'esprit.

GILETTE.

Non, vous dis-je.

SOTENCOUR.

On te dit que dessous cet habit,
C'est Léonor.

GILETTE.

Et non, je n'ai pas la berlue,
Je viens de la quitter à l'instant dans la rue.

SOTENCOUR.

Au diable la pécore, avec ses visions !
Il faut te détromper de tes opinions.
Tiens, voilà Léonor.

(Il ôte le Masque, & on reconnoît le Baron.)

LE BARON.

Serviteur.

SOTENCOUR.

C'est le diable.

LE BARON.

Prêt à vous emporter; mais pourtant fort traitable.
Vous mé devez, cherchons quelque accommodement.
J'ai votré Léonor pour mon nantissement,
Et jé la fais conduire au Château dé la Garde :
Dé l'argent, jé la rends; point d'argent, jé la garde.

GERONTE.

On m'enleve ma fille ! Au secours, au voleur.

SCENE XIX.

VALERE, GERONTE, SOTENCOUR, MATHIEU CROCHET, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

VALERE.

Monsieur, pour Léonor n'ayez aucune peur :
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

GERONTE.

Ah ! Valére, c'est vous.

SOTENCOUR.

Quoi ! Valere.... Comment ?
Que veut dire ceci ?

VALERE.

Que très civilement
Je viens ici vous dire, en parlant à vous-même,
Que Léonor, pour vous, sent une haine extrême,
Qu'elle mourroit plutôt que....

SOTENCOUR.

Léonor me hait ?

VALERE.

Si vous ne m'en croyez, croyez-en ce billet.

SOTENCOUR *lit.*

Pour éviter l'hymen dont mon amour murmure,
Et pour ne jamais voir votre sotte figure,
J'irois au bout du monde, & plus loin même encor ;
On ne peut vous haïr plus que fait Léonor.
En termes clairs & nets cette lettre s'explique,
Et le tour n'en est point trop amphibologique :
Oh bien, la belle peut revenir sur ses pas,
Elle auroit beau courir, je ne la suivrois pas.
Je vous cede les droits que j'ai sur l'accordée,
Et ne me charge point de fille hazardée.

GERONTE.

Oh ! Ma fille est à vous.

SOTENCOUR.

Non, parbleu, par bonheur,
Je lui baise les mains, & la rens de bon cœur.

GERONTE.

Vous me faites plaisir, Monsieur, de me la rendre.

SOTENCOUR.

Oh ! Vous ne manquerez, sur ma foi, pas de gendre,
Ni vos petits enfans de pere. Allons, Mathieu,
Retournons à Falaise.

MATHIEU CROCHET.

Adieu, Messieurs, adieu.

MERLIN.

Place à Mathieu Crochet.

SCENE DERNIERE.

LEONOR, GERONTE, VALERE, LISETTE, MERLIN, LE BARON, *& tous les Masques.*

LEONOR.

A Vos genoux, mon pere....

GERONTE.

Oublions le passé, ma fille, en cette affaire,
Je n'ai point prétendu forcer tes volontés.

LEONOR.

Que ne vous dois-je point, pour de telles bontés!

GERONTE.

Pour vous, dont je connois le bien & la famille,
Valere, je veux bien que vous ayez ma fille.

VALERE.

Monsieur....

GERONTE.

Nous vous devons assez en ce moment,
De nous avoir défait de ce couple Normand.

MERLIN.

L'honnête homme, morbleu! Vive Monsieur Géronte!
Ma foi, sans moi, la belle en avoit pour son compte.
Puisque tout est d'accord, maintenant entre vous;
Rions, chantons, dansons, & divertissons-nous.

Tous les Masques, qui sont sur le Théatre, font une espece de bal; & après qu'on a dansé un passe-pié, le Baron chante l'Air Gascon suivant.

LE BARON.

Cadédis, vive la Garonne!
En valur on n'y craint perfonne;
Les faquins y font des héros:
Jé vous lé dis en quatré mots,
En amour, comme au jeu, jé vrille,
Et, comme un dé, j'efcamote uné fille.

On reprend la danfe, après laquelle Merlin chante un paffe-pié Breton.

MERLIN.

Un jour de Printems,
Tout le long d'un verger,
Colin va chantant,
Pour fes maux foulager;
Ma Bergere, laiffe-moi, la la la la la, rela, rela;
Ma Bergere, laiffe-moi
Prendre un tendre baifer.

Les Mafques fe prennent par la main, & danfent en chantant:

Ma Bergere, laiffe-moi, la lala la la, &c.

MERLIN.

La belle à l'inftant,
Répond à fon Berger,
Tu veux, en chantant,
Un baifer dérober?

UNE BERGERE.

Non, Colin, ne le prens pas;
La la la la, rela, rela.
Non, Colin, ne le prens pas,
Je vais te le donner.

LE CHŒUR.

Non, Colin, ne le prens pas,
La la la la, rela, rela.
Non, Colin, ne le prens pas,
Je vais te le donner.

Tous les Masques ayant formé une danse en rond, se retirent, & Merlin chante, au Parterre, le couplet suivant.

MERLIN.

Si mon air Breton
A sû vous divertir;
Messieurs, d'un haut ton,
Daignez nous applaudir.
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
La la la la.
Mais s'il ne vous plaisoit pas,
Dites-le nous tout bas.

FIN.



LE JOUEUR,

COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes.

Représentée, pour la premiere fois, le Mercredi 19 Décembre 1696.

ACTEURS.

GERONTE, pere de Valere.

VALERE, amant d'Angélique.

ANGELIQUE, amante de Valere.

LA COMTESSE, sœur d'Angélique.

DORANTE, oncle de Valere, & amant d'Angélique.

LE MARQUIS.

NERINE, suivante d'Angélique.

Madame LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.

HECTOR, valet de Valere.

M. TOUTABAS, maître de trictrac.

M. GALONIER, tailleur.

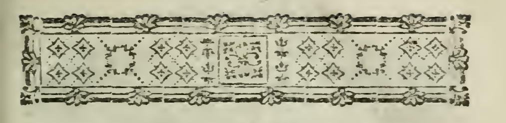
Madame ADAM, selliere.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.

LE JOUEUR



LE JOUEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

Il eſt, parbleu, grand jour. Déja de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voiſinage.
Que ſervir un Joueur eſt un maudit métier !
Ne ſerai-je jamais Laquais d'un Sous-fermier ?
Je ronflerois mon ſaoul la graſſe matinée,
Et je m'enivrerois le long de la journée ;

Je ferois mon chemin, j'aurois un bon emploi,
Je ferois, dans la suite, un Conseiller du Roi,
Rat de cave, ou commis; & que sait-on? Peut-être
Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître;
J'aurois un bon carrosse à ressorts bien lians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans:
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune;
Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
Qui Jasmin autrefois, d'un drap du Sceau couvert,
Bornoit sa garde-robe à son juste-au-corps vert.
Quelqu'un vient.

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie?

NERINE.

Que fait Valere?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.

Oh! J'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus ?*

NERINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se leve,
Il faudra qu'il se couche ; & franchement....

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré !

HECTOR.

Non. Il ne tardera guere,
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entens. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan ton maître joue & perd :
Ou bien réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé ;
Cependant....

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domeſtique
Conſigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NERINE.

Et quand cela ſeroit, n'aurois-je pas raiſon ?
Mon cœur ne peut ſouffrir de lâche trahiſon ;
Angélique, entre nous, ſeroit extravagante
De rejetter l'amour qu'a pour elle Dorante ;
Lui, c'eſt un homme d'ordre, & qui vit congruement.

HECTOR.

L'amour ſe plaît un peu dans le déréglement.

NERINE.

Un amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractere,
Qui ne ſût de ſes jours ce que c'eſt que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître eſt aimé.

NERINE.

Dont j'enrage : Morbleu,
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour impoſer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lévre qu'on mord, pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chifonné qui tombe ſur l'oreille,
Une longue ſtinkerque à replis tortueux,
Un haut de-chauſſe bas prêt à tomber ſous eux ;
Qui, faiſant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'eſt le goût d'à-préſent, tes cris ſont ſuperflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.

Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
Qu'elle épouse un Joueur, un petit Brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coeffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta tête,
Que l'amour, sur son cœur, ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !
Elle est dans nos filets.

NERINE.

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon !

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire,
Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous,
Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espece plaisante,
Son amour peut passer pour fievre intermittente ;
Son feu, pour Angélique, est un flux & reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oui. C'eſt la paſſion qui ſeule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, ſon amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche auſſi, quand il n'a pas un ſou,
Tu m'avoueras qu'il eſt amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh ! J'empêcherai bien....

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,
Et ta maîtreſſe, encor hier, promit à Valére
De lui donner dans peu, pour prix de ſon amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience ;
Nous aimons les bijoux avec concupiſcence.

NERINE.

Ce portrait eſt tout prêt, mais ce n'eſt pas pour lui ;
Et Dorante en ſera poſſeſſeur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres !

NERINE.

N'eſt-ce pas une honte à Valére,
Etant fils de famille, ayant encor ſon pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NERINE.

Eſt-ce de même, dis ? Ma maîtreſſe Angélique,
Et la veuve, ſa ſœur, ne ſont dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a déſerté la maiſon paternelle,
Mais ce n'eſt point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et ſi Monſieur ſon pere avoit voulu ſortir,
Nous y ſerions encore : à ne t'en point mentir,

Ces peres, bien ſouvent, ſont obſtinés en diable.

NERINE.

Il a tort, en effet, d'être ſi peu traitable.
Quoi qu'il en ſoit, enfin, je ne t'abuſe pas,
Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma maîtreſſe
Que Valere toujours eſt faux dans ſa promeſſe;
Qu'il ne ſera jamais digne de ſes amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

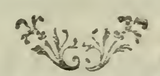
HECTOR.

Bon jour.

SCENE III.

HECTOR *ſeul.*

AUTANT que je m'y puis connoître,
Cette Nérine-ci n'eſt pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'eſt un panier percé,
Qui.... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air haraſſé!
On ſoupçonne aiſément, à ſa triſte figure,
Qu'il cherche, en vain, quelqu'un qui prête à triple uſure.



SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

Valere paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.

VALERE.

QUELLE heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las

De tes mauvais discours; & tes impertinences....

HECTOR *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. Euh?

HECTOR *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien? Me faudra-t-il attendre encor long-tems?

HECTOR.

Hé, la voilà, Monsieur.

VALERE *se promene, & Hector le suit tenant sa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite

Me coute en un moment douze trous tout de suite.

Que

Que je suis un grand chien! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie;
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR *tenant toujours la robe.*

Vous plairoit-il, Monsieur....

VALERE.

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.
Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE *se mettant dans le fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.
Hector... Que ce coquin est heureux de dormir!
Hector.

HECTOR *derriere le théatre.*

Monsieur.

VALERE.

Hé bien, bourreau, veux-tu venir?
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

Las de dormir, Monsieur? Hé, je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon juste-au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR *à part.*

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier; de plus, un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré....

HECTOR.

Qui? Cette honnête usuriere,
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?

VALERE.

Justement, elle-même

HECTOR.

Oui, Monsieur, j'ai tout vu:
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse!
Mais enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse,

Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je crois, au plutôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ! O Ciel ! Quel coup de grace !
Hector, mon cher Hector ; viens-çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés.
Elle est d'accord de tout, du tems, des arrérages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fond d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siecle-ci, Messieurs les Usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne,
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,

Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique?

VALERE.

Si je l'aime? Ah! Ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'eſt un ſigne fâcheux.
Quand vous êtes ſans fond, vous êtes amoureux,
Et quand l'argent renaît, votre tendreſſe expire.
Votre bourſe eſt, Monſieur, puiſqu'il faut vous le dire,
Un thermométre ſûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque ſort qu'il me donne,
Me faſſe abandonner cette aimable perſonne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et ſur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR.

Nérine ſort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique,
Que vous jouez toujours malgré tous vos ſermens,
Et qu'elle abjure enfin ſes tendres ſentimens.

VALERE.

Dieux! Que me dis-tu là?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon, cela ne ſe peut, on t'a voulu ſurprendre.

HECTOR.

Vous êtes aſſez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point. Sans préſomption,
On ſait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais ſi, ſans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire,

Et qu'Angélique enfin pût changer....

VALERE.

En ce cas,
Je prens le parti.... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit, qu'une passion neuve....

VALERE.

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort
J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ;
Cette veuve, je crois, ne seroit point cruelle,
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractere, une espece parfaite,
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est-là sa passion.

VALERE.

Epouser ?

HECTOR.

Un Marquis de même caractere,
Grand épouseur aussi, la galope & la flaire.

VALERE.

Et quel est ce Marquis ?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard fait par le lansquenet :
Fort brave, à ce qu'il dit, intriguant, plein d'affaires,
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ;
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Etoit valet de chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'apperçois votre pere.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

DOUCEMENT, j'ai deux mots à vous dire, Valere.
(*à Hector.*)
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

GERONTE.

Demeure-là, maraud.

HECTOR *à part.*

Il n'est pas tems de rire.

GERONTE.

Pour la derniere fois, mon fils, je viens vous dire,
Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux;
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurois souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets;
Un Bois plein de Voleurs est un plus sûr passage;
Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe, ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie;
C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GERONTE.

Tais-toi. Non, à-présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maison, contrats honneur,
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh ! Nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite, enfin, m'enflamme de courroux ;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
J'étois las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la Lune,
Se couchant le matin, & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout, mais je vous ferai voir
Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je saurai me servir de mon pouvoir de pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Votre pere a raison.

GERONTE.

Comme le voilà fait !
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendroit, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vrai de lui,
Il a fait trente fois coupegorge aujourd'hui.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon pere, absolument.

HECTOR *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALERE.

J'ai de l'argent encore, & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GERONTE.

S'il est ainsi, vraiment j'en ai bien de la joie.

HECTOR *bas à Valere.*

Vous acquitter, Monsieur? Avec quelle monnoie?

VALERE.

bas. *haut.*

Te tairas-tu? Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour;
Vous savez que pour elle il a l'ame blessée,
Et qu'il veut m'enlever....

GERONTE.

Oui, je sais sa pensée,
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déja que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, & point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers....

VALERE.

J'y vais, j'y cours.... Mon pere....

GERONTE.

Hé? Plaît-il?

VALERE.

Pour sortir entierement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monsieur....

GERONTE.

Ah, ah! Je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces fornettes.
Non, comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon pere, croyez....

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR.

Nous payerons l'intérêt,
Au denier un.

VALERE.

Monsieur....

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon pere, aujourd'hui vous surprendre ;
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! Parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez ; je veux bien faire un dernier effort ;
Mais après cela, si....

VALERE.

Modérez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose,
Je vais voir Angélique, & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déja prêt d'éclater.

SCENE VIII.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR.

JE m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires & positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCENE IX.

GERONTE *seul.*

MON frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.



SCENE X.

M. TOUTABAS, GERONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministere.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & maître de trictrac:
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GERONTE *à part.*

Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.
haut.
Quoi! Vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris?
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galere,
D'un brevet d'Espalier?

TOUTABAS *à part.*

A quel homme ai-je affaire?
haut.
Comment? Je vous soutiens que dans tous les Etats,
On ne peut de mon art assez faire de cas;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

GERONTE.

Monsieur le Professeur, avec vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?

Un jeune homme en eſt-il plus riche, quand il ſait
Chanter re mi fa ſol, ou danſer un menuet ?
Paira-t-on des marchands la cohorte preſſante,
Avec un vaudeville, ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plutôt ſe faſſe initier ?
Qu'il ſache, quand il perd, d'une ame non commune,
A force de ſavoir, rappeller la fortune ?
Qu'il apprenne un métier, qui, par de ſûrs ſecrets,
En le divertiſſant, l'enrichiſſe à jamais ?

GERONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aiſe
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaiſe,
Mille uſuriers fournis de ces obſcurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans ;
Des Gaſcons à ſouper dans les brelans fideles,
Des Chevaliers ſans ordre, & tant de Demoiſelles,
Qui, ſans le lanſquenet, & ſon produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuiſine ſe fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il eſt quelque joueur qui vive de ſon gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abſtinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouiſſance.

TOUTABAS.

Et c'eſt de-là que vient la beauté de mon art.
En ſuivant mes leçons on court peu de haſard.
Je fais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du ſort injurieux corriger la malice ;
Je fais dans un trictrac, quand il faut un ſonnés,
Gliſſer des dez heureux, ou chargés, ou pipés ;
Et quand mon plein eſt fait, gardant mes avantages,
J'en ſubſtitue auſſi d'autres prudens & ſages,

Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et, Monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUTABAS.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins....

TOUTABAS.

Monsieur, point de colere,
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GERONTE *le pousse.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moi leçon ?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GERONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à point fermé....
Va-t-en.

(Il le prend par les épaules.)

TOUTABAS.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GERONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GERONTE *le poussant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCENE XI.

GERONTE *seul.*

JE ne puis respirer, & j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon,
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait; &, sans plus de mystere,
Concluons son hymen, & finissons l'affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Mon cœur feroit bien lâche, après tant de fermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens ;
Nérine, ç'en eft fait, pour jamais je l'oublie,
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie,
Je fens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en fa faveur.

NERINE.

Moi, parler pour Valere ? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point déformais, pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes fens fon air & fon efprit ;
Car tu fais qu'il en a.

NERINE.

De l'efprit, lui, Madame ?
Il eft plus journalier mille fois qu'une femme.
Il rêve à tout moment, & fa vivacité
Dépend prefque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur eft maintenant certain de fa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire,

Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.
ANGELIQUE.
Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.
NERINE.
Cet hôte, dans un cœur, a bientôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vîte.
ANGELIQUE.
Ne crains rien de mon cœur.
NERINE.
S'il venoit à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique,

(*Elle se met à ses piés.*)

Il vous dît à vos piés : *Non, charmante Angélique,*
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : Je vous aime, & je n'aime que vous.
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
Vous ne me dites rien, vous détournez la vue.

(Elle se releve.)

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter.
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufflétera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne sont pas à lui : mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas; comptez qu'en sa colere
Il ne se fera pas grand mal.
ANGELIQUE.
Laisse-moi faire.
NERINE.
Vous voilà, grace au Ciel, bien instruite sur tout;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCENE

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

ON dit par tout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi ; Valere est un vrai fou,
Qui joueroit votre bien jusques au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse ;
Il faut se dégager de ces attachemens,
Que la raison condamne, & qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un Époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être un emporté joueur comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre Époux?

ANGELIQUE.

Moi, non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGELIQUE.

L'épouser!

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce joueur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi, vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel Époux?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage;
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort?
C'est un Époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-il d'une perte aussi dure?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! Lui, s'il m'aime ! Ah, quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur ;
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage ;
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres,
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier ; je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts :
Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance ;
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance :
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valere offrir un cœur entier.

Je fais profeſſion d'une vertu ſévere.

ANGELIQUE.

Qui peut vous aſſurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en aſſurer ? Mon mérite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres ſur lui, ma ſœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une eſtime ſtérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inſpirer une ſolide amour,
Il faut avoir vécu, ma ſœur, bien plus d'un jour,
Avoir un certain poids, une beauté formée,
Par l'uſage du monde, & des ans confirmée :
Vous n'en êtes pas-là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame eſt prévoyante ; elle a pris les devans ;
Mais on vient.



SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Le Marquis, Madame, eſt là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ! Hé non, non, il n'eſt pas ſur mon compte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS *ſe rajuſtant.*

Je ſuis tout en déſordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cens pas ;
Et j'y ſerois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ſes aîles.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galant, ſans fadeur.

LE MARQUIS.

Oh ! Point du tout, je ſuis votre humble ſerviteur ;

Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue;
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue :
(*Montrant Angélique*)
Ah, juste Ciel ! Quel est cet admirable objet !

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! Vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sai gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendroit, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincere ! On voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi ! Non. Ma foi, la Cour m'ennuie,
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir ;
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine,
Ces fades complimens sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serremens de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration ;
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins Gros-Fermier pour leur plaire.

Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste tau.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes,
L'hiver dans un fauteuil avec des citoyennes,
Les piés sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, & conte mes raisons.
Là toute la maison s'offre à me faire fête;
Valet, fille de chambre, enfans, tout est honnête;
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la ville
Je veux bien déroger....

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous:
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise;
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue,
Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'envelope,
Et ce mot dit à crû lui cause une syncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment? Qu'est-ce? Plaît-il, parlez, expliquez-vous;
Parlez donc, parlez donc; apprenez, je vous prie,
Que mortel, tel qu'il soit, ne me dit de ma vie.

Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime, & souvent....

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire,
Valere ? Un autre ici conjointement soupire ?
Ah ! si je le savois, je lui ferois morbleu....
Où loge-t-il ?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en aller & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?
Le droit de bienséance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement.... mais....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment....
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Hé, ma sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret,
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue austere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! Parbleu, je saurai de Valere
Quel est, en vous aimant, le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCENE V.

ANGELIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NERINE, TROIS LAQUAIS.

1 LAQUAIS *rendant un billet au Marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse Comtesse.

LE MARQUIS *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

2 LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

3 LAQUAIS.

Monſieur....

LE MARQUIS.

Encore ? Ah ! Palſambleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

3 LAQUAIS.

Je viens de voir, Monſieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit ſon mari couche aux champs,
Et que ce ſoir, ſans bruit....

LE MARQUIS.

Il ſuffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; & tantôt, ſur la brune,
Va m'attendre en ſecret où tu fus avant-hier,
Là....

3 LAQUAIS.

Je ſais.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NERINE.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour réſiſter à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez, mais je m'en veux diſtraire ;
(à la Comteſſe.)
Vous ferez déſormais tous mes ſoins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte.
C'eſt un peſant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE VII.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE *à la Comtesse.*

CET homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle;
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere..... Je crois
Voir Valere.



SCENE VIII.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

L'AMOUR auprès de moi le guide.

NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez,
Ouvrez de votre cœur les ſentimens cachés.

à Angélique.

Vous allez voir, ma ſœur?

VALERE *à la Comteſſe.*

Ah! Quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame!

à Angélique.

Et quel plaiſir de dire, en des tranſports ſi doux,
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous!

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoi! Que faites-vous, Valere?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NERINE *à part.*

Voici du *qui pro quo.*

VALERE *à Angélique.*

Que je ſerois heureux,
S'il vous plaiſoit encor de recevoir mes vœux!

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique;
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur....

LA COMTESSE.

Angélique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire ?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur, & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! D'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise ?

VALERE.

Quelques civilités que l'usage autorise....

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas, avec sévérité,
Exiger des amans trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE *à la Comtesse*.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche, &....

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

SCENE IX.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE *à part.*

Elle connoît ses gens.

VALERE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE *bas à Angélique.*

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc,
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE *bas à Nerine.*

Ne m'abandonne point.

NERINE *bas à Angélique.*

Non, non, laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfere?
Que sert à mon amour un si sincere aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage;
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage,
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez:
Mais....

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.

Suivez, ſuivez l'ardeur de vos emportemens,
Mon cœur n'en aura point de jaloux ſentimens.

NERINE *bas à Angélique.*

Optimè.

VALERE.

Déformais plein de votre tendreſſe,
Nulle autre paſſion n'a rien qui m'intéreſſe,
Tout ce qui n'eſt point vous, me paroît odieux.

ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous préſentez jamais devant mes yeux.

NERINE *bas à Angélique.*

Vous molliſſez.

VALERE.

Jamais! Quelle rigueur extrême!
Jamais! Ah! Que ce mot eſt cruel quand on aime!
Hé quoi! Rien ne pourra fléchir votre courroux?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux?

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt, Monſieur, à votre vie.

NERINE *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la Comédie.

VALERE.

Ma mort ſera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettroit en crédit!

VALERE.

Vous le voulez? Hé bien, il faut vous ſatisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(*Il veut tirer ſon épée.*)

ANGELIQUE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere?

NERINE *bas à Angélique.*

Hé bien, ne voilà pas votre tendre maudit,
Qui vous prend à la gorge? Euh!

ANGELIQUE *bas à Nérine.*

Tu ne m'a pas dit,
Nérine, qu'il viendroit ſe percer à ma vue,
Et je tremble de peur quand une épée eſt nue.

NERINE.

Que les amans sont sots !

VALERE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NERINE *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits....

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez....

VALERE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme....

NERINE *bas à Angélique.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît ;
Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE *baisant la main d'Angélique.*

Ah, quelle joie extrême !

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.)

NERINE *à part.*

Hélas ! De mes sermons voilà quel est l'effet !

VALERE.

Quel excès de faveurs.

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel! Le reste de ma vie.
Que dis-je? Je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NERINE *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant & bisarre!

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NERINE *à part.*

Ah! Que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse!

SCENE X.

VALERE *seul.*

Est-il dans l'Univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs....

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, je viens vous dire....

VALERE.

Je suis tout transporté. Vois, considere, admire :
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

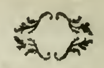
Que les brillans sont gros ! Pour être plus content,
Je vous amene encore un lénitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Ressource.



SCENE XII.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.

VALERE *l'embrassant.*

HÉ, bon jour, mon enfant, tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh ! Monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise,
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais pour moi je n'ai point cette sotte manie,
Et si mon pauvre Époux étoit encore en vie....

Elle pleure.

VALERE.

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement, hélas! j'en suis fâché vraiment.
(*à Valere.*)
Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici bas des routes incertaines,
Je pourrois bien mourir. Ce maraud m'avoit dit
Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur? C'est une médisance,
Je sais que ce seroit blesser ma conscience.
Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamans usés, & qu'on ne sauroit vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! Parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien, nous attendrons, Monſieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort eſt certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, Monſieur!
Je voudrois les avoir, ce ſeroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable.

HECTOR *à genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah, que nous ſommes foux!
Tous ces gens-là, Monſieur, ont des cœurs de cailloux;
Sans des nantiſſemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, ſi tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuſer un billet endoſſé de ma main?

VALERE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laiſſez-moi, je cherche en ma boutique.

VALERE *bas à Hector.*

Ecoute.... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah, que dites-vous-là! Vous devez le garder.

VALERE.

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu. Quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE.

à Mad. la Ressource. (*bas à Hector.*)
Attendez donc. Tu sais jusqu'où vont mes besoins,
N'ayant pas son portrait l'en aimerai-je moins ?

HECTOR.

Fort bien ; mais voulez-vous que cette perfidie....

VALERE.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces Joueurs en fond qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE *à Mad. la Ressource.*

Demeurez donc, où voulez-vous aller ?

bas à Hector.

Je ferai de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait....

VALERE.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Oui, vraiment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR *le considérant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours, je gagnerai sans doute.

HECTOR.

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.

(*à Mad. la Ressource montrant le portrait d'Angélique.*)

Peut-on sur ce bijou, sans trop de complaisance....

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience,
Je vois des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétens retirer mon portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte,
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.
Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

Elle sort.



SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desespérés il faut de l'émétique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

Quel eſt donc le ſujet pourquoi ton cœur ſoupire ?

NERINE.

Nous n'avons pas, Monſieur, tous deux ſujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, ſi tu veux, le ſujet de tes pleurs ?

NERINE.

Il faut aller, Monſieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait ſi-tôt chaſſer de ta maîtreſſe ?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'eſt de votre ſort dont j'ai compaſſion ;
Et c'eſt à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angélique eſt une ame légere,
Et s'eſt mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup ſoit aſſommant,
Je ne ſuis point ſurpris d'un pareil changement.
Je ſais que cet amant tout entiere l'occupe,
De ſes ardeurs pour moi je ne ſuis point la dupe;
Et lorſque de ſes feux je ſens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à ſon amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeller ici ſes ſermens, ſes parjures;
Ainſi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous ſaviez, Monſieur, ce que j'ai fait pour vous!

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague, & dis à ta maîtreſſe,
Que malgré ſes dedains elle aura ma tendreſſe,
Et que la voir heureuſe eſt mon plus grand bonheur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah! ah! Je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

OUI, Monſieur, Angélique épouſera Valere;
Ils ont ſigné la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere.
Qu'eſt-ce? Hé bien? Qu'avez-vous? Vous êtes tout changé?
Allons guai. Vous a-t-on donné votre congé?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frere, je prétends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voilà les sentimens d'un Héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre,
Que sur votre neveu vous puissiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne fûs jamais jusques-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;
Et quand à certain âge on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devroit réprimer.

GERONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GERONTE.

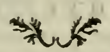
Allez, consolez-vous, c'est fort bien fait, mon frere.
Adieu. Le pauvre enfant ! Son sort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !



SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOILA, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, & croit qu'en tout ceci,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Çà voyons, expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere!
Ah! Qu'à notre secours à propos vous venez!
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre,
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre:
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix;
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GERONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte auroit tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire;
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cens livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.

GERONTE.

Quel est ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, je me suis, de nouveau,
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom!

HECTOR.

C'est un nom d'une nouvelle *espece*,
Qui part de mon esprit, fécond en gentillesse.
Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, Juif de Religion....

GERONTE.

Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires,
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. *Plus il doit à maints particuliers,*
Ou quidams, dont les noms, qualités & métiers,
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déja sentence par défaut;
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an, sur sa parole,
Habillé, voituré, coeffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté,

GERONTE.

Désaltéré, porté ! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

De plus, à Madame une telle,
Pour certaine maison que nous occupons d'elle,
Sise vers le rempart, deux cens cinquante écus,
Pour parfait paiement de cinq quartiers échus.

GERONTE.

Quelle est cette maison ?

HECTOR.

Monsieur, c'est un asyle,
Où nous nous retirons du fracas de la ville;
Où mon maître, la nuit, pour noyer son chagrin,
Fait entrer, sans payer, quelques quartauts de vin.

GERONTE.

Et tu prétends, bourreau ?

HECTOR *tournant le rôle.*

Monsieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidélement, se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Isaac de la Serre.
Il est connu de vous.

GERONTE.

Et de toute la terre;
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux;

Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ses parens,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GERONTE.

Voilà certainement un effet fort bisarre.

HECTOR.

Oh ! S'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre.
Plus à mon maître est dû, du Chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles,
C'est une dupe, il fait en un tour vingt écoles,
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *lui donnant un soufflet.*

Tien, maraud, le voilà,
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GERONTE.

Impertinent maraud ! va, je t'apprendrai bien,
Avecque ton trictrac....

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à frapper, non à donner légére,
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire ;
Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent,
Il a les yeux sereins & l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR.

Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR.

PAR votre ordre, Monsieur, j'ai vu Monsieur Géronte,
Qui, de notre mémoire a fait fort peu de compte ;
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu chemin faisant aussi Monsieur Dorante,
Morbleu qu'il est fâché !

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La flotte est arrivée avec les galions,
Cela va diablement hausser nos actions.

J'ai

J'ai vu pareillement par votre ordre Angélique ;
Elle m'a dit....

VALERE *frappant du pié.*

Morbleu, ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encore gagné plus de deux cens louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens, sur sa parole.

HECTOR *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi, calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah, d'Angélique ! Hé bien, comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! Monsieur, qu'elle est belle,
Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché !

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! quel froideur s'empare de votre ame !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fond, *ergo* plus de maîtresse.

VALERE.

Ah ! Juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais : mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur ; j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité,
Il n'eſt point dans le monde un état plus aimable,
Que celui d'un joueur; ſa vie eſt agréable,
Ses jours ſont enchaînés par des plaiſirs nouveaux;
Comédie, Opéra, bonne chere, cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance;
On voit regner ſur lui l'air de magnificence,
Tabatieres, bijoux; ſa poche eſt un tréſor:
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille Belles
Lui font la cour par lettre, & l'invitent chez elles.
La porte à ſon aſpect s'ouvre à deux grands battans;
Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux;
Des Lucréces du tems, là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves;
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler;
Des plaiſans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on paſſer la vie?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALERE.

Le jeu raſſemble tout; il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paiſible Bourgeois.
La femme du Banquier, dorée & triomphante,
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente.
Là, ſans diſtinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoi qu'un ſort jaloux nous ait fait d'injuſtices,
De ſa naiſſance ainſi l on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant ;
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez....

VALERE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh ! Non, c'est un dépôt.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi, je te dois ?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encore reçu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te paira, l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre pere ? Ah ! Monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monſieur Galonier votre honnête tailleur.

VALERE.

Quel contre-tems.

SCENE VI.

Mad. ADAM, M. GALONIER, VALERE, HECTOR.

VALERE.

Je ſuis votre humble ſerviteur.
Bon jour, Madame Adam, quelle joie eſt la mienne !
Vous voir ! C'eſt du plus loin, parbleu, qu'il me ſouvienne.

Madame ADAM.

Je viens pourtant ici ſouvent faire ma cour,
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'eſt pour cette caleche à velours à ramage ?

Madame ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALERE.

Je ſuis fort content de l'ouvrage,
(*bas à Hector.*)
Il faut vous la payer.... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triſte entretien.
(*haut.*)
Vous, Monſieur Galonier, quel ſujet vous amene ?

M. GALONIER.

Je viens vous demander....

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER.

Vous....

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER.

Si....

HECTOR.

Ma culote s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER.

Je....

HECTOR.

Vous cousez si mal....

Madame ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! Vous la mariez. Elle est vive & gentille,
Et son époux futur doit en être content.

Madame ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai....

Madame ADAM.

Depuis long-tems cette somme m'est dûe.

VALERE.

Que je sois en maraud deshonoré cent fois,
Si l'on m'a .u toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher.
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher ;

Donnez-moi cent écus sur & tant moins des dettes.

HECTOR.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans ?
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... Si j'en avois... Comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez....

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me pairoit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Madame ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur, que je revienne ?

VALERE.

Mais quand il vous plaira. Dès demain, que sait-on ?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi.
Je vais me marier tout-à-fait, & mon pere
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup....

Madame ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raiſon vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monſieur, ce mariage
Se fera-t-il bien-tôt ?

HECTOR.

Tout au plutôt. J'enrage.

Madame ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'eſpérons. Adieu.
Sortez, nous attendons la future en ce lieu,
Si l'on vous trouve ici vous gâterez l affaire.

Madame ADAM.

Vous me promettez donc....

HECTOR.

Allez, laiſſez-moi faire.

Mad. ADAM & M. GALONIER *enſemble.*

Mais, Monſieur....

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit ! Oh, parbleu, détalez.

SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *riant.*

Voila des créanciers aſſez bien régalez.
Vous devriez pourtant, en fond comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ſes dettes.

HECTOR.

Ah ! Je ne dois donc plus m'étonner déſormais,
Si tant d'honnêtes gens ne les paient jamais.
Mais voici le Marquis, ce héros de tendreſſe.

VALERE.

C'eſt-là le ſoupirant ? . . . .

HECTOR.

Oui, de notre Comteſſe.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR, TROIS LAQUAIS.

LE MARQUIS.

Que ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici,
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi;
Je suis *incognito*.

HECTOR.

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere?

VALERE.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE *à Hector*.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire?



SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

SAVEZ-VOUS qui je ſuis?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS *à part.*

Courage, allons, Marquis, montre de la vigueur,
haut.
Il craint. Je ſuis pourtant fort connu dans la ville;
Et ſi vous l'ignorez, ſachez que je faufile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis;
Petits maîtres de robe à courte & longue queue;
J'évente les beautés, & leur plais d une lieue;
Je m'érige aux repas en maître Architriclin,
Je ſuis le chanſonnier & l'ame du feſtin;
Je ſuis parfait en tout, ma valeur eſt connue;
Je ne me bats jamais qu'auſſi-tôt je ne tue;
De cent jolis combats je me ſuis démêlé,
J'ai la botte trompeuſe, & le jeu très brouillé.
Mes ayeux ſont connus, ma race eſt ancienne;
Mon triſayeul étoit Vice-Baillif du Maine;
J'ai le vol du chapon: ainſi dès le berceau
Vous voyez que je ſuis gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme,
Jetté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matiere assez séche de soi,
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine; on est fait d'un modele
A prétendre hypothéque à fort bon droit sur elle;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi?

LE MARQUIS.

Que sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance,
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS *bas.*

Il tremble. *haut.* Savez-vous, Monsieur, du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet?

VALERE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moi, Monsieur?

LE MARQUIS *bas.*

Il me craint. *haut.* Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.
bas. (*Valere enfonce son chapeau.*)
Je crois qu'il a du cœur. *haut.* Je retiens ma colere:
Mais....

VALERE *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon, je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur-le-champ si les Vice-Baillifs.
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALERE.

Oh! Le vin est tiré: Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS *criant.*

Ah! Ah! Je suis blessé.



SCENE X.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportés....

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Ah ! C'est trop endurer.

HECTOR.

Ah ! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS.

Laissez-moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet....

LE MARQUIS *fiérement.*

Votre maitre a certains petits airs,

doucement.

Et prend mal-à-propos les choses de travers.

On vient civilement, pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chévre, il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! Cela n'est bas bien.

HECTOR.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ? Moins que rien :
L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle.

HECTOR.

Ah, diable ! C'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! Vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jetter les yeux ?
Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS.

Bon, je ne l'aime pas, c'est elle qui m'adore.

VALERE.

Oh ! Vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira,
C'est un bien que jamais on ne vous enviera,
Vous êtes en effet un amant digne d'elle ;
Je vous céde les droits que j'ai sur cette Belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS *à part.*

Je le savois bien, moi, que j'en aurois raison,
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulneraire ?

LE MARQUIS *à Valere.*

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.

Serviteur. Vous & moi nous en valons deux autres,
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Voila donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, Monsieur, le voilà.

VALERE.

C'est un grand malheureux.
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte,
Ils ont trop attendu, j'y retourne au plus vîte:
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment,
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, Monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALERE.

Elles m'ont réussi déja plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau....

VALERE.

Paix. Tu veux contredire?
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monſieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à ſon retour.

FIN DU TROISIEME ACTE.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

En vain vous m'oppofez une indigne tendreffe,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de molleffe.
Je ne puis fur ce point m'accorder avec vous.
Valere n'eft point fait pour être votre Epoux;
Il reffent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour fes oreilles.

ANGELIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NERINE.

Le tems augmente encore un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante,
Tu prendrois pour l'éteindre une peine impuiffante;
Il eft des nœuds formés fous des aftres malins,
Qu'on chérit malgré foi; je cede à mes deftins.
La raifon, les confeils ne peuvent m'en diftraire,
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NERINE.

Hé bien, Madame, foit, contentez votre ardeur,
J'y confens, acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu fon tribut volontaire,
Vous laiffera manquer même du néceffaire;

Toujours triste, ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme, qu'un époux, qui flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie,
Prend pour argent comptant d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon?
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque-tems, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamans du Temple, & des plats argentés,
Tant que dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en décret, & son lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance,
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime, aimera,
Et quiconque a joué, toujours joue, & jouera.
Quelque Docteur l'a dit, ce n'est point menterie;
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possede, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.
Nous le saurons d'Hector, qu'ici je vois paroître.

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Te voilà bien ſouffiant ; en quel lieu eſt ton maître ?

HECTOR *embarraſſé.*

En quelque lieu qu'il ſoit, je réponds de ſon cœur ;
Il ſent toujours pour vous la plus ſincere ardeur.

NERINE.

Ce n'eſt point-là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échapper.*

Maraud ! Je vois qu'ici je ſuis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me preſſe, adieu.

NERINE.

Tout doux. N'eſt-il pas vrai qu'il eſt en quelque lieu,
Où courant le haſard....

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie,
Mon maître n'a hanté de tels lieux de ſa vie.

ANGELIQUE.

Tiens, voilà dix Louis. Ne me mens pas, dis-moi
S'il n'eſt pas vrai qu'il joue à-préſent.

HECTOR.

Oh ! Ma foi,
Il eſt bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux ſoupçons, Nérine, hé bien, tu vois.

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la derniere fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame,
Mais ce n'eſt proprement que par nobleſſe d'ame ;
On voit qu'il ſe défait de ſon argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos ſeuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ai-je raiſon ?

HECTOR.

Son mauvais ſort, vous dis-je,
Mieux que tous vos diſcours aujourd'hui le corrige.

ANGELIQUE.

Quoi....

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?
Perdre exprès ſon argent pour n'être plus tenté !
Il ſait que l'homme eſt foible ; il ſe met en défenſe.
Pour moi, je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoi ! Ton maître joueroit au mépris d'un ſerment.

HECTOR.

C'eſt la derniere fois, Madame, abſolument.
On le peut voir encor ſur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, & d'eſtoc & de taille ;
Il ſe défend, Madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu dans l'effort de la convulſion,
Maudiſſant les haſards d'un combat trop funeſte,
De ſa bourſe expirante il ramaſſoit le reſte :
Et paroiſſant encor plus grand dans ſon malheur,
Il vendoit cher ſon ſang & ſa vie au vainqueur.

NERINE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Aide-de-camp, je viens en diligence
Appeller du fecours; il faut faire approcher
Notre corps de réferve, & je m'en vais chercher
Deux cens louis qu'il a laiffés dans fa caffette.

NERINE.

Hé bien, Madame, hé bien, êtes-vous fatisfaite ?

HECTOR.

Les partis font aux mains, à deux pas on fe bat,
Et les momens font chers en ce jour de combat.
Nous allons nous fervir de nos armes dernieres,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Vous l'entendez, Madame. Après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle paffion;
Cédez à votre étoile, époufez-le. J'enrage
Lorfque j'entens tenir ce difcours à votre âge;
Mais Dorante qui vient....

ANGELIQUE.

Ah! Sortons de ces lieux
Je ne puis me réfoudre à paroître à fes yeux.



SCENE IV.

DORANTE, NERINE.

DORANTE *à Angélique, qui sort.*

Hé quoi, vous me fuyez ? Daignez au moins m'apprendre....
Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur,
Laissez-moi faire.

SCENE V.

DORANTE *seul.*

O Ciel ! Ce trait me désespere ;
Je veux approfondir un si cruel mystere.

SCENE VI.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Ou courez-vous, Dorante?

DORANTE *à part.*

O contre-tems fâcheux!
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire, & votre ame contente....
Mais non, retirez-vous, un homme m'épouvante;
L'ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors,
Me fait même en Été frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis....

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai?

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En ce tems les Amans
Près du sexe d'abord sont si gesticulans....
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame.

LA COMTESSE.

En vérité j'ai le cœur douloureux,
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux:

Et si je n'avois pas une vertu févere,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourrois bien.... Mais non, je ne puis vous ouir,
Si vous continuëz, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre
Ne feront que m'aigrir au lieu de me surprendre;
Bannissons la tendresse, il faut la supprimer,
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant?
J'ai mille adorateurs, qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! Vous le prenez-là sur un fort joli ton,
En vérité.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect....

LA COMTESSE.

Le respect est-là mal en sa place,
Et l'on ne me dit point pareilles choses en face.
Si tous mes soupiraus pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect! Du respect! Ah, le plaisant visage!

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge;
Mais Monsieur le Marquis, qui paroît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCENE

SCENE VII.

LA COMTESSE *seule.*

Je suis au désespoir, je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti,
Et je n'en prétens pas avoir le démenti.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin, Madame, tout conspire ;
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis & serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plutôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! Que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai serré le bouton,

Il m'a cédé les droits qu'il avoit ſur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé, le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! Palſambleu, Madame,
Il ſeroit un Achille, un Pompée, un Céſar,
Je vous le conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molleſſe en ſa vie,
Je ſuis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoiſſez pas, Marquis, tout votre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une ſeule victoire;
Vous n'avez qu'à nommer....

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous expoſer ſans ceſſe à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Eſt-ce ce Financier de nobleſſe mineure,
Qui s'eſt fait depuis peu gentilhomme en une heure,
Qui bâtit un palais ſur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis;
Lui qui voyoit jadis imprimé ſur ſa porte
Bureau du pié-fourché, chair ſalée & chair morte;
Qui, dans mille portraits, expoſe ſes ayeux,
Son pere, ſon grand-pere, & les place en tous lieux,
En ſa maiſon de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos tranſports jaloux un autre ſe dérobe.

LE MARQUIS.

C'eſt donc ce Sénateur, cet Adonis de robe,

Ce docteur en soupers, qui se tait au Palais,
Et fait sur des ragouts prononcer des arrêts;
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne;
Qui de livres de Droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante, & j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi, Dorante! Cet homme à maintien débonnaire,
Ce Croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir.

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu, vous deviez m'avertir,
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle,
Je ne suis pas méchant: mais, sans bruit, sans scandale,
Sans lui donner le tems seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourroit....

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon appanage,

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! Parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame,
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même, & je prétens
Qu'un hymen bien scellé....

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entens;

Et ce n'est qu'en époux que je prétens vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que par-devant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fideles.

LE MARQUIS.

Oh! Parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.



SCENE IX.

LE MARQUIS *seul.*

HÉ bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite,
Tu dois être content de toi par tout pays.
On le seroit à moins : Allons, saute, Marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le Ciel à ta naissance
Répandit, sur tes jours, sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, paîtri par les mains de l'amour ;
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour
Qui, de la tête aux piés, porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute, Marquis.
La nature, le Ciel, l'amour, & la fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts-faits,
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais.
Les yeux à fleur de tête, & les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du sexe tu vins, tu vis & tu vainquis,
Que ton sort est heureux ! Allons, saute, Marquis.

SCENE X.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoi ! Monfieur, tout feul vous fautez de la forte ?

LE MARQUIS.

C'eft un pas de ballet que je veux repaffer.

HECTOR.

Mon maître, qui me fuit, vous le fera danfer,
Monfieur, fi vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu-là, ton maître !

HECTOR.

Oui, Monfieur, à l'inftant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter,
Pour caufe, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend je ne fuis plus traitable,
Il eft brutal, je fuis emporté comme un diable,
Il manque de refpect pour les Vice-Baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, faute, Marquis.

SCENE XI.

HECTOR *seul.*

ALLONS, saute, Marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d un Gascon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garone. Oh ! Parbleu, dans ce tems
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
Je ris : & cependant mon maître en sa manie,
Cede en un lansquenet à son mauvais génie.
Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits,
Il a tout le visage & l'air d'un premier pris.

SCENE XII.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

NON, l'Enfer en courroux, & toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR *à part.*

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est dévoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle, as-tu jamais vu le ſort & ſon caprice
Accabler un mortel avec plus d'injuſtice,
Le mieux aſſaſſiner? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, & toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais, ce n'eſt pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahiſon auſſi haute?
Sort cruel, ta malice a bien ſu triompher,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je ſuis, je puis tout entreprendre,
Confus, déſeſpéré, je ſuis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureuſement pour vous, vous n'avez pas un ſou,
Dont vous puiſſiez, Monſieur, acheter un licou.
Voudriez-vous ſouper?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe.
Ah, charmante Angélique! En l'ardeur qui m'embraſe,
A vos ſeules bontés je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les tranſports de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux, puiſqu'enfin il vous aime.

HECTOR *à part.*

Notre bourſe eſt à fond; & par un ſort nouveau,
Notre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le déſeſpoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier ſous la main,

Il m'importe peu, prens dans ma bibliothéque.

HECTOR.

Voilà Sénéque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénéque?

VALERE.

Oui, ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas,
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc?

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

La fortune offre aux yeux des brillans mensongers;
Tous les biens d'ici-bas sont faux & passagers,
Leur possession trouble, & leur perte est legere;
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.
Lorsque Sénéque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'éleve
(*Il s'assit.*)
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, acheve.

HECTOR.

L'or est comme une femme, on n'y sauroit toucher,
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.

L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la Philosophie.
N'ayant plus de maîtresse, & n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il ?

VALERE.

Je benis le sort & ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, & moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, & que c'est bien penser !
Ce Sénéque, Monsieur, est un excellent homme ;
Etoit-il de Paris ?

VALERE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah, Monsieur ! Nous mourrons un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poison & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici ; la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monſieur.

VALERE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie eſt un fardeau,
Qui, pour moi, déſormais devient inſupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur eſt heureux ! Sa poche eſt un tréſor,
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous ?

VALERE.

Ah ! Je ſens redoubler ma colere.

HECTOR.

Monſieur, contraignez-vous, j'apperçois votre pere.

SCENE XIII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

Pour quel ſujet, mon fils, criez-vous donc ſi fort ?
Eſt-ce toi, malheureux, qui cauſe ſon tranſport ?

VALERE.

Non pas, Monſieur.

HECTOR.

Ce ſont des vapeurs de morale,
Qui nous vont à la tête, & que Séneque exhale.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire, Séneque ?

HECTOR.

Oui, Monſieur, maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique aſcendant
C'eſt la Philoſophie, & voilà notre livre;
C'eſt Séneque.

GERONTE.

Tant mieux, il apprend à bien vivre.
Son livre eſt admirable, & plein d'inſtructions,
Et rend l'homme brutal maître des paſſions.

HECTOR.

Ah ! Si vous aviez lu ſon traité des richeſſes,
Et le mépris qu'on doit faire de ſes maîtreſſes;
Comme la femme ici n'eſt qu'un vrai rémora,
Et que lorſqu'on y touche.... On en demeure-là....
Qu'on gagne quand on perd.... Que l'amour dans nos ames....
Ah ! Que ce livre-là connoiſſoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector, en peu de tems, eſt devenu Docteur.

HECTOR.

Oui, Monſieur, je ſaurai tout Séneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance;
Je quitte le Notaire, & j'ai vu les Parens,
Qui, d'une & d'autre part, me paroiſſent contens,
Vous avez vu, je crois, Angélique, & j'eſpere
Que ſon conſentement....

VALERE.

Non, pas encor, mon pere,
Certaine affaire m'a....

GERONTE.

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empreſſement.

Courez-y, dites-lui que ma joie est extrême,
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embrasser....

HECTOR.

Tout doux.
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCENE XIV.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR.

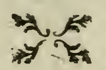
Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec scandale....

GERONTE.

Oui-dà, laisse-moi faire;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc sur ce pié vous visiter demain.



SCENE XV.

GERONTE *seul.*

GRACES au Ciel, mon fils eſt dans le bon chemin ;
Par mes ſoins paternels il ſurmonte la pente
Où l'entraînoit du jeu la paſſion ardente.
Ah ! Qu'un pere eſt heureux qui voit en un moment
Un cher fils revenir de ſon égarement.

FIN DU QUATRIEME ACTE.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

Hé, Madame, cessez d'éviter ma présence,
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
Votre légéreté veut que je vous oublie :
Mais loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate,
Je mérite les noms de volage, d'ingrate :
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi,
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi.
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique....

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NERINE.

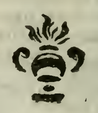
Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur, je ne veux point qu'on dise,
Que vous ayez, sous moi, fait pareille sottise.
Valere est un indigne, &, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui.

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre ;
Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre,
Mon neveu vous épouse, & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.



SCENE

SCENE II.

Madame LA RESSOURCE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE.

NERINE.

MADAME la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire....
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, & qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tous métiers, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle,
Vous avez si bon cœur....

NERINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le silence...

NERINE.

Bon, bon! Tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous votre écrain.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant; je vais en faire affaire
Avec & par-devant un Conseiller-Notaire.
Pour certaine chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.
Mais voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.



SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

VOTRE choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Oui, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous plaire,
Puisqu'avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidele aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre ;
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut réparer.



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, Mad. LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

CHARMÉ de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos piés & mon corps & mon ame.
Vous serez, par ma foi, Marquise cette fois,
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE *à part.*

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis, du déluge.

Mad. LA RESSOURCE *à part.*

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnés.
(à Madame la Ressource.)
Vous verrez si je ments. Ah! Vous voilà, Madame.
(à la Comtesse.)
Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NERINE.

Vous la connoiſſez ?

LE MARQUIS.

Moi ? Je ne ſais ce que c'eſt.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah ! Je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous réſoudrez-vous, Monſieur le gentilhomme,
Fait du tems du déluge, à me payer ma ſomme,
Mes quatre cens écus prêtés depuis cinq ans.

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems.

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie.
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé, vous rêvez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci, d'obliger des ingrats ;
Après l'avoir tiré d'un auſſi vilain pas....
Baſte....

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il eſt trop rude,
D'aller de ſes parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment-donc ?

LE MARQUIS *à part.*

Ah ! Je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, ſans moi,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NERINE.

Quoi ! Monſieur le Marquis ?

Mad. LA RESSOURCE.

Lui Marquis ! C'eſt l'Epine.
Je ſuis Marquiſe donc, moi, qui ſuis ſa couſine.

Son pere étoit Huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens!

Mad. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas Huissier, qu'il t'en souvienne?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Votre pere étoit donc un Marquis exploitant?

ANGELIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon pere étoit Huissier;
Mais Huissier à cheval, c'est comme Chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme;
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,
Et jamais tant d'appas....

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent! Moi, qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux, porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! L'on agit de même avec les gens de Cour?
On reconnoît si mal le rang & le mérite?
J'en suis, parbleu, ravi; pour le coup je vous quitte;
J'ai pour briller ailleurs mille talens acquis,
Je vais m'en consoler. Allons, saute, Marquis.

Il sort.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, & je vous laiſſe.
Avec qui vous voudrez finiſſez de tendreſſe ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains,
Déſormais pour toujours je renonce aux humains.

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre eſt plaiſante ?
Je l'ai démarquiſé bien loin de ſon attente,
J'en voudrois faire autant à tous les faux-Marquis.

NERINE.

Vous auriez, par ma foi, bien affaire à Paris.
Il eſt tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre,
En modernes Seigneurs ſortir de deſſous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pié-plat,
De ſa vieille mandille achete un Marquiſat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert ici bien du myſtere.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'aviſe-t-il de me rompre en viſiere ?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame ſe marie.

NERINE.

Oui, vraiment, dès ce ſoir.

Mad. LA RESSOURCE *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre,
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE *lui arrachant.*

Oh ! Je suis curieuse, il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros ! Ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands Dieux ! Quelle surprise extrême !
Aurois-je la berlue ? Hé, ma foi, c'est lui-même.
Ah !....

Elle fait un grand cri.

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine, & te trouves-tu mal ?

NERINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon portrait ? Es-tu folle ?

NERINE *pleurant.*

Ah, ma pauvre Maîtresse !
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; vois mieux.

NERINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine, c'est lui-même ;
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême,

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre portrait ! Il est à moi, sans vous déplaire,
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, & je prétens l'avoir.

DORANTE.

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie,
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait, pour jamais, je le veux oublier.

NERINE.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Etant encore amant ; il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans, quand vous serez sa femme.

à Madame la Ressource.

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace, éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Mad. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi....

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE *se mettant derriere.*

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE, NERINE, Madame LA RESSOURCE, HECTOR.

VALERE.

Quel bonheur eſt le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré.... Mais, Ciel ! quelle triſteſſe,
Nérine, a pu ſaiſir ta charmante maîtreſſe ?
Eſt-ce ainſi que tantôt....

NERINE.

Bon ! Ne ſavez-vous pas,
Les filles ſont, Monſieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi, changer ſi-tôt !

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funeſtes retours de mon humeur légere :
Le portrait dont ma main vous a fait poſſeſſeur,
Vous eſt un ſûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre diſcours me charme & me raſſure !

NERINE *à part.*

Tu ne ſeras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon portrait, ſans crainte de rival,
Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment, que mon ame eſt contente!

ANGELIQUE.

Ne conſentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres ſont pour moi
Les décrets reſpectés d'une ſuprême loi.
Votre bouche, Madame, a prononcé ſans feindre;
Et mon cœur ſubira votre arrêt ſans ſe plaindre.

HECTOR *à Valere.*

De l'arrêt, tout du long, il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontés....

ANGELIQUE.

Montrez donc, ſans attendre;
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre,
Et que votre rival ſache à quoi s'en tenir.

VALERE *fouillant dans ſa poche.*

Soit.... Mais permettez-moi de vous déſobéir,
C'eſt mon oncle: en voyant de mon amour ce gage;
Il joueroit, à vos yeux, un mauvais perſonnage.
Vous ſavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer;
Il verra mon portrait ſans ſe déſeſpérer.

DORANTE.

Madame, au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloire.

VALERE *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR *appercevant Madame la Ressource.*

Ah ! Nous sommes perdus, j'apperçois l'usuriere.

VALERE.

C'est votre faute, si....

(à Hector.)

Qu'as-tu fait du portrait?

HECTOR.

Du portrait ?

VALERE.

Oui, maraud, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR *tendant la main par derriere à Madame la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah, chien ! Ah, double traître !
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas....

HECTOR *à genoux.*

Ah ! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.

Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un peintre?

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Ah, maraud!
Va, cours me le chercher, & reviens au plutôt.

DORANTE *montrant le portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus tems de feindre,
Le voici.

HECTOR.

Nous voilà bien achevés de peindre.
Ah, carogne!

VALERE.

Le peintre....

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en vérité, de telles épithétes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes,
Ce portrait que tantôt je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné;
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah! Qu'à vos yeux je meure....

ANGELIQUE.

Ah! Cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR *à Valere.*

Nous devions tantôt le dégager,
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause;
Et je prétens avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez le moi garder, j'en pairai l'intérêt,
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VII.

GERONTE, ANGELIQUE, VALERE, DORANTE, NERINE, Mad. LARESSOURCE, HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame est ravie,
De voir, qu'avec mon fils, un tendre hymen vous lie!
J'attens depuis long-tems ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frere,
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va se rendre,
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh! Par ma foi, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat,
Et le Notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux; &, contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main?

DORANTE.

Ah! je suis trop heureux,
Que vous vouliez encor....

GERONTE *à Hector.*

Parle, toi, si tu veux,
Explique ce mystere.

HECTOR.

Oh! Par ma foi, je n'ose;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de Madame une heure en pension,

Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te deshérite;
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

Géronte sort.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, VALERE, DORANTE, NERINE, Madame LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

Le beau présent de noce !

ANGELIQUE *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présens,
Vous ne ferez, je crois, fortune de long-tems.

Mad. LA RESSOURCE *à Dorante.*

Et mon portrait, Monsieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.

(à Valere.)

Quelqu'autre fois, Monsieur, vous serez plus heureux.

Mad. LA RESSOURCE *faisant la révérence à Valere.*

En toute occasion soyez sûr de mon zele.

Elle sort.

SCENE IX.

VALERE, NERINE, HECTOR.

HECTOR.

ADieu, tison d'enfer, fesse-Mathieu femelle.

NERINE *s'en allant fait la révérence.*

Grace au Ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu :
Vous épouser, Monsieur, c'étoit jouer gros jeu.

****
***
**
*

SCENE DERNIERE.

VALERE, HECTOR.

VALERE *à Hector, qui s'en va aussi.*

OU vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la Bibliotheque,
Prendre un livre, & vous lire un Traité de Séneque.

VALERE.

Va, va, consolons-nous, Hector, & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN.



LE DISTRAIT,

COMÉDIE

En Vers, & en cinq Actes.

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi 2 Décembre 1697.

ACTEURS.

LEANDRE, diſtrait.

CLARICE, amante de Léandre.

Madame GROGNAC.

ISABELLE, fille de Mad. Grognac.

LE CHEVALIER, frere de Clarice & amant d'Iſabelle.

VALERE, oncle de Clarice & du Chevalier.

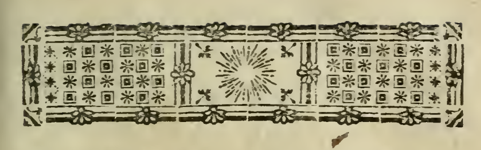
LISETTE, ſervante d'Iſabelle.

CARLIN, valet de Léandre.

POITEVIN.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans une maiſon commune.



LE DISTRAIT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, Mad. GROGNAC.

VALERE.

Quoi, toujours opposée à toute une famille?

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille!

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous parle, on vous met en courroux.

Mad. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point des ſentimens plus doux?

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien, non, oui, non : beau diſcours! Vos repliques
Me paroiſſent, pour moi, tout-à-fait laconiques.
Mais pour mieux raiſonner avec vous là-deſſus,
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus;
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe,
Qui vous fait rejetter les partis qu'on propoſe.
Ce fameux Partiſan, par exemple, pourquoi....

Mad. GROGNAC.

Hé fi, Monſieur, fi donc, vous radotez, je croi;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah, ah! Nouvelle eſt la maxime.

Mad. GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million ſans crime?
Je hais ces Fort-vêtus, qui, malgré tout leur bien,
Sont un jour quelque choſe, & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance;
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit,
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Mad. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien. La réponſe eſt honnête,
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux :
Le premier eſt trop riche, & le ſecond trop gueux.

Dans vos brusques humeurs je ne puis vous comprendre.
Comment prétendez-vous que soit fait votre gendre ?

Mad. GROGNAC.

Je prétens qu'il soit fait comme on n'en trouve point ;
Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point ;
Qu'il ait, avec du bien, une honnête naissance ;
Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance,
Ces actions de fou, ces airs évaporés,
Dignes productions des cerveaux mal timbrés ;
Qu'il ait, auprès du sexe, un peu de politesse ;
Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse ;
Qu'il ne soit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme, à rencontrer, sera très difficile,
Et, si vous le trouvez, je vous tiens fort habile.
Vous nous en faites voir un rare & beau portrait,
Et si vous ne voulez de gendre qu'ainsi fait,
Quoiqu'Isabelle soit & riche, & de famille,
Elle court grand hasard de vivre & mourir fille.

Mad. GROGNAC.

Non, Léandre est l'Époux que je veux lui donner.

VALERE.

Léandre !

Mad. GROGNAC.

Ce parti semble vous étonner ;
Mais c'est un fait, Monsieur, dont peu je me soucie ;
Et je le trouve, moi, selon ma fantaisie.
Je sais bien qu'à parler de lui sans passion,
Il est particulier en sa distraction ;
Il répond rarement à ce qu'on lui propose ;
On ne le voit jamais à lui dans nulle chose :
Mais ce n'est pas un crime enfin d'être ainsi fait,
On peut être à mon sens, homme sage & distrait.

VALERE.

Je croyois, à parler aussi sans artifice,
Qu'il avoit quelque goût pour ma niece Clarice.

Mad. GROGNAC.

Oh bien, je vous apprens que vous vous abusiez ;
Et, pour vous détromper, il faut que vous sachiez
Que je suis dès long-tems liée à sa famille ;
Et que pour m'engager à lui donner ma fille,
L'oncle, dont il attend sa fortune & son bien,
D'un dédit mutuel cimenta ce lien.
Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie,
Et j'attens son retour pour la cérémonie.
Si je n'avois en vue un tel engagement,
Il n'auroit pas, chez moi, pris un appartement.
Vous, qui logez céans avecque votre niéce,
Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALERE.

Mais m'assurerez-vous que Léandre, en son cœur,
Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur,
Et que d'une autre part votre fille Isabelle,
A vos intentions, n'ait pas un cœur rebelle ?

Mad. GROGNAC.

Léandre aime ma fille, & ma fille fera,
Lorsque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.
C'est une fille simple, à mes desirs sujette,
Et je voudrois bien voir qu'elle eût quelque amourette.

VALERE.

Il faut que sur ce point nous la fassions parler,
Son cœur s'expliquera sans rien dissimuler.

Mad. GROGNAC.

D'accord. Lisette, holà, Lisette ? De la vie
On ne vit, dans Paris, femme si mal servie.
Lisette ?



SCENE II.

LISETTE, Mad. GROGNAC, VALERE.

LISETTE.

HÉ bien, Lisette ! Est-ce fait ? Me voilà.

Mad. GROGNAC.

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Quoi, ce n'est que pour cela ?
Vous avez bonne voix. Quel bruit ! A vous entendre
J'ai cru qu'à la maison le feu venoit de prendre.

Mad. GROGNAC.

Vous plairoit-il vous taire, & finir vos discours ?

LISETTE.

Oh ! Vous grondez sans cesse.

Mad. GROGNAC.

Et vous parlez toujours.
Répondez seulement à ce que l'on souhaite.
Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle est, Madame, à sa toilette.

Mad. GROGNAC.

Toujours à sa toilette, & devant un miroir ;
Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aise avec votre censure.
Il m'a fallu trois fois réformer sa coeffure.

Nous avons toutes deux enragé tout le jour,
Contre un maudit crochet qui prenoit mal son tour.

Mad. GROGNAC.

Belle occupation, vraiment ! Qu'elle descende.
Dites-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE.

Je vais vous l'amener.

SCENE III.

VALERE, Madame GROGNAC.

VALERE.

N'ALLEZ pas la gronder;
Ni par votre air févere ici l'intimider.

Mad. GROGNAC.

Mon Dieu, je fais affez comme il faut se conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà. Vous verrez quels font fes fentimens.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE, Mad. GROGNAC, VALERE.

Mad. GROGNAC.

VENEZ, Mademoiselle, & saluez les gens.

Isabelle fait la révérence.

Plus bas. Encor plus bas. O Ciel, quelle ignorance!
Ne savoir pas encor faire la révérence,
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danser!

LISETTE.

Son maître, tous les jours, vient pourtant l'exercer;
Mais que peut-on apprendre en trois ans?

Mad. GROGNAC.

A se taire.

LISETTE *bas.*

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.
haut.
Nous attendons encore un maître Italien,
Qui doit venir tantôt.

Mad. GROGNAC.

Je vous le défens bien.
Je ne veux point chez moi gens de cette sequelle;
Ce sont courtiers d'amour pour une Demoiselle.
Levez la tête; encor. Soyez droite. Approchez.
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez.

Présentez mieux la gorge, & baissez cette épaule.

LISETTE *à part.*

C'est du soir au matin un éternel contrôle.

Mad. GROGNAC.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout :
Parlez, le mariage est-il de votre goût ?

Isabelle rit.

VALERE.

Elle rit. Bon, tant mieux, j'en tire un bon augure.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un ris d'après nature.

Mad. GROGNAC.

Quoi ! Vous avez le front de rire, & devant nous !
Vous ne rougissez pas quand on parle d'Époux ?

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille, au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
Je dois vous obéir, & quand je l'entendrai,
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE.

Quel heureux naturel !

Mad. GROGNAC.

Les Époux sont bizarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares.
On devroit s'en passer, si l'on avoit bon sens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainsi tous faits de votre tems ?
Vous n'avez pas laissé d'en prendre un étant fille.

Mad. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur. Rodillard de Choupille,
Noble au bec de corbin, grand Gruyer de Berri,
Et qui fut votre pere, étant bien mon mari,

M'enleva malgré moi ; ſans cela, de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eût pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point de mal à ſe faire enlever ?

Mad. GROGNAC.

Hé bien ! Vit-on jamais un eſprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbécille ?
C'eſt une groſſe bête, & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE.

Elle eſt bien votre fille, & vous reſſemble bien.

Mad. GROGNAC.

Euh ! Plait-il ?

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Mad. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE.

Je veux plus doucement la ſonder ſur ce point.
Voulez-vous un mari ?

ISABELLE.

Je n'en demande point,
Mais, s'il s'en rencontroit quelqu'un qui pût me plaire,
Je pourrois l'accepter ainſi qu'a fait ma mere.

Mad. GROGNAC.

Comment donc ?

VALERE.

Avec elle agiſſons ſans aigreur.
Ça, dites-moi, quelqu'un vous tiendroit-il au cœur.

ISABELLE.

Ah !

LISETTE.

Bon, courage.

VALERE.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE.

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALERE.

Hé bien donc?

ISABELLE.

Je sens-là, je ne sais quoi qui plaît,
Mais je ne saurois bien vous dire ce que c'est.

LISETTE.

Oh! Je le sais bien, moi. C'est l'amour qui murmure.

Mad. GROGNAC.

J'apprens avec plaisir une telle aventure.
Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent,
Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant?

ISABELLE.

Ah! Si vous le voyiez, vous l'aimeriez vous-même.
Il me dit tous les jours qu'il m'estime, qu'il m'aime;
Il pleure quand il veut. Tu sais comme il est fait,
Lisette, & tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE.

C'est un petit jeune homme à quatre piés de terre,
Homme de qualité, qui revient de la guerre;
Qu'on voit toujours sautant, dansant, gesticulant,
Qui vous parle en sifflant, & qui siffle en parlant,
Se peigne, chante, rit, se promene, s'agite;
Qui décide toujours pour son propre mérite;
Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALERE.

Mais, c'est le Chevalier.

LISETTE.

Vous avez dit son nom.

Mad. GROGNAC.

Qui? Ce fou?

VALERE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire,
Songez qu'il m'appartient; c'est un jeune homme à faire :
Il a de la valeur, il est bien à la Cour.

Mad. GROGNAC.

Qu'il s'y tienne.

VALERE.

Il sera très riche quelque jour :
Il peut lui convenir de bien, d'esprit & d'âge.

ISABELLE.

Il est tout fait pour moi, on ne peut davantage.

Mad. GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement,
Osez-vous bien penser à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie, & bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Mad. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait.
J'ai fait, pour son mari, choix d'un autre sujet.
Le dédit pour Léandre en est une assurance.
Que votre Chevalier cherche une autre alliance.
Je ne l'ai jamais vu, mais on m'en a parlé
Comme d'un petit fat, & d'un écervelé ;
Et je vous défens, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous serez obéie.
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher ;
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

Mad. GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croiroit-on qu'elle y touche ?
Mais c'est une eau qui dort, dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes, avec moi, toujours prête à gronder.

Je parois toute sotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous, Perronnelle.
Rentrez, & là-dedans allez voir si j'y suis.

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis....

Mad. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je suis indépendante.

VALERE.

Je le sais, mais....

Mad. GROGNAC.

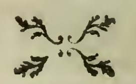
Adieu. Je suis votre servante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il est de la raison....

Mad. GROGNAC.

Mais, Monsieur, entre nous, quand de votre façon
Vous aurez, s'il se peut, encor garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous régler votre famille;
De vos enfans alors vous pourrez disposer
Tout à votre plaisir, sans que j'aille y gloser.
Allons vîte, rentrez. Faites ce qu'on ordonne.



SCENE

SCENE V.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

LA Madame Grognac a l'humeur hériſſonne,
Et je ne vois pas, moi, ſon eſprit ſe porter
A l'hymen, que tantôt vous vouliez contracter.

VALERE.

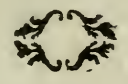
J'avois deſſein de faire une double alliance;
Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence.
Léandre a pour Clarice un penchant dans le cœur;
Et ſi pour Iſabelle il a feint quelque ardeur,
C'étoit pour obéir à la voix importune
D'un oncle fort âgé, dont dépend ſa fortune.

LISETTE.

La mere d'Iſabelle eſt un diable en procès;
Je crains que notre amour n'ait un mauvais ſuccès.

VALERE.

Le tems & la raiſon la changeront peut-être,
Et mon neveu pourra.... Mais je le vois paroître.



SCENE VI.

LE CHEVALIER, VALERE, LISETTE.

LE CHEVALIER *riant.*

Bon jour, mon oncle. Ah! ah! Lisette te voilà.
Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grace de nous dire
Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER.

Oh! Parbleu, si je ris, ce n'est pas sans sujet.
Léandre, ce rêveur, cet homme si distrait,
Vient d'arriver en poste ici couvert de crotte:
Le bon est qu'en courant il a perdu sa botte,
Et que marchant toujours, enfin il s'est trouvé
Une botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE.

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER.

L'aventure est comique, ou je me donne au diable;
Mais ce n'est rien encor, & son valet m'a dit,
(Je le crois aisément) que le jour qu'il partit
Pour aller voir mourir son oncle en Normandie,
Il suivit le chemin qui mene en Picardie,
Et ne s'apperçut point de sa distraction,
Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE.

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE CHEVALIER.

Fussiez-vous descendu du lugubre Héraclite

De pere en fils, parbleu, vous rirez de ce trait;
Vous faites le Caton, riez donc tout-à-fait,
Mon oncle, allons, gai, gai, vous avez l'air sauvage.

VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme sage?
Faudra-t-il qu'en tous lieux vos airs extravagans,
Vos ris immodérés, donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un rit de moi, moi, je ris de bien d'autres.
Vous condamnez mes airs, & je blâme les vôtres;
Et dans ce beau conflit, ce que je trouve bon,
C'est que nous prétendons avoir tous deux raison.
Pour moi, je n'ai pas tort. Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les Marchands;
Cidalise, qu'on sait avoir l'ame si bonne,
Qu'elle aime tout le monde, & n'éconduit personne;
Lucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant,
Jusque sur la frontiere accompagne un amant;
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire?
Parbleu, vous vous moquez.

VALERE.

Hé bien, votre satyre
S'exerce-t-elle assez? D'un trait envenimé
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,
De vos jours, bien souvent vous ne les avez vues.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER *fait deux ou trois pas de Ballet.*

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,
Je suis déja charmé. Que dis-tu de ma danse,
Lisette?

LISETTE.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin;
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin:

Et lorſque tout fumant d'une vineuſe haleine,
Sur vos piés chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un théatre alors vous venez vous montrer;
Là, parmi vos pareils on vous voit folâtrer :
Vous allez vous baiſer comme des Demoiſelles;
Et pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,
Plus haut que les Acteurs vous élevez la voix;
Et tout Paris témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous, que de la Comédie.

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t-il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Liſette s'endort;
Moi, je baille déja.

VALERE.

Moi, votre train de vie
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuie,
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur,
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant, ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere;
Et pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe?
J'aime, je bois, je joue, & ne vois en cela
Rien qui puiſſe attirer ces réprimandes-là;
Je me léve fort tard, & je donne audience
A tous mes Créanciers.

LISETTE.

Oui, mais en récompenſe,
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De-là, je pars ſans bruit,
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,

Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles,
Chez des femmes de bien, dont l'honneur est entier,
Et qui de leur vertu parfument le quartier.
Là nous passons la nuit d'une ardeur sans égale,
Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale,
Et chacun en bon ordre, aussi sage que moi,
Sans bruit au petit pas se retire chez soi.
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade, entre nous, se conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Voyez-le par vos yeux:
Nous sommes cinq amis que la joie accompagne,
Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne,
Vous serez le sixieme, & vous pairez pour nous;
Car à cinq Chevaliers, en nous cottisant tous,
Et ramassant écus, livres, deniers, oboles,
Nous n'avons encor pu faire que deux pistoles.

LISETTE.

Heureux le cabaret, Monsieur, qui vous attend!
Vous voilà cinq Seigneurs bien en argent comptant.

VALERE.

Mais n'êtes-vous pas fou....

LE CHEVALIER.

A propos de folie,
Savez-vous que dans peu, Monsieur, je me marie?

à Lisette.

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux?

LISETTE.

Monsieur....

LE CHEVALIER.

S'apprête-t-elle à couronner mes feux?
C'est un petit bijou que toute sa personne,
Que je veux mettre en œuvre, & que j'affectionne.

Elle eſt jeune, elle eſt riche; &, de la tête aux piés,
Vous en ſeriez charmé ſi vous la connoiſſiez.

VALERE.

Je la connois; mais vous, connoiſſez-vous ſa mere?
Elle ne prétend pas ſonger à cette affaire.

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas? Il faut que nous voyions
Qui des deux doit avoir quelques prétentions.
Elle ne prétend pas! Parbleu, le mot me touche,
Je veux apprivoiſer cet animal farouche.

LISETTE.

L'apprivoiſer, Monſieur? Vous perdrez votre tems,
Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER.

Nous allons voir, ſuis-moi.

VALERE.

Hé, doucement, de grace,
Rallentiſſez un peu cette amoureuſe audace.
A vous voir, on vous croit partir pour un aſſaut,
Et chez les gens ainſi s'en va-t-on de plein ſaut?

LE CHEVALIER.

Elle ne prétend pas! Ah! Vous pouvez lui dire
Que nous ſommes inſtruits comme il faut ſe conduire;
Et nous ſavons la regle établie en tel cas.
Je la trouve admirable, elle ne prétend pas!

VALERE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable
De prendre à votre amour un parti convenable:
Vous cependant tâchez, avec des airs plus doux,
A mériter le choix qu'on peut faire de vous.

LE CHEVALIER.

J'y penſerai, mon oncle. Adieu.



SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Toi, fine mouche,
Va conter mon amour à l'objet qui me touche.
Une affaire à-présent m'empêche de le voir :
Je vais tâter du vin, dont nous ferons ce soir
Une ample effusion ; & cependant, la Belle,
Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

Il veut la baiser.

LISETTE.

Modérez les transports de vos convulsions,
Je ne me charge point de vos commissions ;
Donnez-les à quelqu'autre, ou faites-les vous-même.

LE CHEVALIER.

J'adore ta maîtresse, & je sens que je t'aime
Aussi par contre-coup.

LISETTE.

Monsieur, retirez-vous,
Vous pourriez me blesser, je crains les contre-coups.



SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

Quel Amant ! Pour raison importante il differe
D'aller voir sa maîtresse, & quelle est cette affaire?
Il va tâter du vin ! Ma foi, les jeunes gens,
A ne rien déguiser, aiment bien en ce tems !
Heu, les femmes déja si souvent attrapées,
Seront-elles encor par les hommes dupées,
Aimera-t-on toujours ces petits vilains-là ?
Maudit soit le premier qui nous ensorcela !
Mais à bon chat bon rat, & ce n'est pas merveille,
Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CARLIN.

LISETTE.

Avec plaisir, Carlin, je te vois dans ces lieux.

CARLIN.

Fraîchement débarqué, je parois à tes yeux,
Et mes cheveux encor sont sous la papillote.

LISETTE.

Hé bien, ton maître enfin a-t-il trouvé sa botte?

CARLIN.

Et qui diable déja t'a conté de ses tours?

LISETTE.

Je sais tout.

CARLIN.

Il m'en fait bien d'autres tous les jours.
Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette,
Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette,
Et se mordit, morbleu, jusques au sang.

LISETTE.

Je crois
Qu'il n'y retournera pas une seconde fois.

CARLIN.

Sortant d'une maiſon, l'autre jour par bévue,
Pour ſon carroſſe il prit celui qui, dans la rue,
Se trouva le premier. Le Cocher touche, & croit
Qu'il mene ſon vrai maître à ſon logis tout droit.
Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête;
Il entre en une chambre où la toilette eſt prête;
Où la Dame du lieu, qui ne s'endormoit pas,
Attendoit ſon Époux couchée entre deux draps.
Il croit être en ſa chambre, & d'un air de franchiſe,
Aſſez diligemment il ſe met en chemiſe,
Prend la robe de chambre, & le bonnet de nuit,
Et bien-tôt il alloit ſe mettre dans le lit,
Lorſque l'Époux arrive. Il tempête, il s'emporte,
Le veut faire ſortir, mais non pas par la porte,
Quand mon maître étonné ſe ſauva de ce lieu,
Tout en robe de chambre ainſi qu'il plut à Dieu;
Mais un moment plus tard, pour t'achever mon conte,
Le maître du logis en avoit pour ſon compte.

LISETTE.

Ton récit eſt charmant; mais, raillerie à part,
Dis-moi, qu'avez-vous fait depuis votre départ?

CARLIN.

Nous venons, mon enfant, de courre un Bénéfice.

LISETTE.

Un Bénéfice, toi?

CARLIN.

Pour te rendre ſervice:
Mais nos ſoins empreſſés ne nous ont rien valu,
Et le diable a ſur nous jetté ſon dévolu.

LISETTE.

Explique-toi donc mieux.

CARLIN.

Ah! Liſette, j'enrage.
Notre eſpoir dans le port vient de faire naufrage.

Nous croyions hériter du côté maternel,
D'un oncle. Ah, Ciel! Quel oncle! Il est oncle éternel.
Nous attendions en paix que son ame à toute heure
Passât de cette vie en une autre meilleure;
Nous le laissions mourir à sa commodité;
Quand un beau jour enfin le Ciel, par charité,
A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies,
Qu'escortoient en chemin nombre d'apoplexies.
Nous partons aussi-tôt faisant par-tout florès,
Sûrs de trouver déja le bon homme *ad patres.*
Mais fol & vain espoir! Vermisseaux que nous sommes!
Comme le Ciel se rit des vains projets des hommes!
Ecoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE.

Vous êtes arrivé sans doute un peu trop tard,
Et quelqu'autre avant vous....

CARLIN.

Non.

LISETTE.

Il auroit peut-être
En faveur de quelqu'un deshérité ton maître.

CARLIN.

Point.

LISETTE.

Il a déclaré, se voyant sur la fin,
Quelqu'enfant provenu d'un hymen clandestin.

CARLIN.

Non. Il ne fit jamais d'enfans, par avarice.

LISETTE.

Parle donc, si tu veux.

CARLIN.

Le vieillard, par malice,
Malgré nos vœux ardens, n'a pas voulu mourir.

LISETTE.

Le trait est vraiment noir, & ne peut se souffrir.

CARLIN.

Par trois fois, de ma main, il a pris l'émétique,
Et je n'en donnois pas une dose modique;
J'y mettois double charge, afin que par mes soins
Le pauvre agonisant en languît un peu moins:
Mais par trois fois le sort injuste, inexorable,
N'a point donné les mains à ce soin charitable;
Et le bon homme enfin, à quatre-vingt-neuf ans,
Malgré sa fiévre lente, & ses redoublemens,
Sa fluxion, son rhume, & ses apoplexies,
Son crachement de sang, & ses trois pleurésies,
Sa goute, sa gravelle, & son prochain convoi
Déja tout préparé, se porte mieux que moi.

LISETTE.

Votre course n'a pas produit grand avantage.

CARLIN.

Nous en avons été pour les frais du voyage:
Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès,
Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts.
Il doit de tems en tems nous donner des nouvelles,
Et nous nous conduirons par ses avis fideles.

LISETTE.

Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour!
Je vous applaudis fort; mais comment va l'amour?
Ton maître aime toujours?

CARLIN.

Cela n'est pas croyable.
Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable,
C'est-à-dire beaucoup; mais comme il est distrait,
Son esprit se promene encor sur quelque objet.
Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle,
Partage son amour, & le tient en cervelle.
Je sais que ta maîtresse a de naissans appas,
Et sur-tout de grands biens, que Clarice n'a pas;
Mais mon maître est fidele, & son ame est paitrie
De la plus fine fleur de la galanterie:

Il ne ressemble pas à quantité d'amans ;
C'est un homme, morbleu, tout plein de sentimens.

LISETTE.

Mais s'il aime Clarice ensemble & ma maîtresse,
Que puis je faire, moi, pour servir sa tendresse !
Les épousera-t-il toutes deux ?

CARLIN.

Pourquoi non ?
Il le fera fort bien dans sa distraction.
C'est un homme étonnant, & rare en son espece,
Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse,
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir ;
Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir ;
Il vous dit non pour oui, pour oui, non ; il appelle
Une femme, Monsieur ; & moi, Mademoiselle ;
Prend souvent l'un pour l'autre ; il va sans savoir où ;
On dit qu'il est distrait, mais, moi, je le tiens fou.
D'ailleurs fort honnête homme, à ses devoirs austere,
Exact & bon ami, généreux, doux, sincere,
Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en Héros.
Il est & sage & fou ; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE.

Si Léandre ressent une tendresse extrême
Pour Clarice ; Isabelle est prise ailleurs de même,
Et pour le Chevalier son cœur s'est découvert.

CARLIN.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert
Pour détourner le coup de ce dédit funeste,
Et l'amour avec nous achevera le reste.

LISETTE.

De tes soins empressés nous attendrons l'effet.

CARLIN.

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet,
Il m'attend : j'ai voulu, comme le cas me touche,
Apprendre en arrivant ta santé par ta bouche.

LISETTE.

Je me porte là là, mais toi ?

CARLIN.

Coussi, coussi,
En très bonne santé j'arriverois ici,
Si je n'étois porteur d'une large écorchure.

LISETTE.

Bon, c'est des postillons l'ordinaire aventure.
Jusqu'au revoir. Adieu, courier malencontreux.

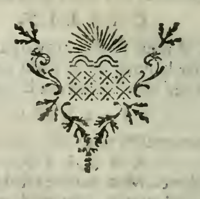
CARLIN.

Mon grand mal est celui que m'ont fait tes beaux yeux;
Mon cœur est plus navré de ton humeur légere.

SCENE II.

CARLIN *seul.*

CETTE friponne-là seroit bien mon affaire.
Mais mon maître paroît, il tourne ici ses pas,
Il rêve, parle seul, & ne m'apperçoit pas.



SCENE III.

CARLIN, LEANDRE.

LEANDRE *se promenant sur le Théatre, en rêvant, un de ses bas déroulé.*

Je ne sais si l'absence, aux amans peu propice,
Ne m'a point effacé de l'esprit de Clarice.
On en trouve bien peu de ces cœurs généreux,
Qui, dans l'éloignement, sachent garder leurs feux;
Un moment les éteint, ainsi qu'il les fit naître.

CARLIN.

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LEANDRE *heurte Carlin sans s'en appercevoir.*

Je serois bien à plaindre, aimant comme je fais,
Qu'un autre profitât du fruit de ses attraits.
Plus je ressens d'amour, plus j'ai d'inquiétude,
Je ne puis demeurer dans cette incertitude,
Je veux entrer chez elle, & sans perdre de tems.
Carlin, va me chercher mon épée & mes gands.

CARLIN.

J'y cours, & je reviens, Monsieur, à l'heure même.



SCENE IV.

LEANDRE *seul.*

Je suis plus que jamais dans une peine extrême :
Si mon oncle fût mort, j'aurois, à mon retour,
Disposé de mon cœur en faveur de l'amour ;
Mais je vois tout d'un coup mon attente trompée.

SCENE V.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

Je ne trouve, Monsieur, ni les gands ni l'épée.

LEANDRE.

Tu ne les trouve point ? Voilà comme tu fais !
Ce qu'on te voit chercher ne se trouve jamais.
Je te dis qu'à l'instant ils étoient sur ma table.

CARLIN.

Mais j'ai cherché par-tout, ou je me donne au diable ;
Il faut donc qu'un lutin soit venu les cacher.
Ah, ah, Le tour est bon, & j'avois beau chercher ;
Dormez-vous ? Veillez-vous ?

Il s'apperçoit que Léandre a son épée & ses gands.

LEANDRE.

Quoi ? Que veux-tu donc dire ?

CARLIN.

CARLIN.

Fi donc, arrêtez-vous, Monsieur, voulez-vous rire ?
à part.
Il en tient un peu-là. Sa présence d'esprit
A chaque instant du jour me charme & me ravit.

LEANDRE.

Mais dis-moi donc, maraud....

CARLIN.

Ah, la belle équipée ?
Hé, sont-ce là vos gands ? Est-ce là votre épée ?

LEANDRE.

Ah, ah !

CARLIN.

Ah, ah !

LEANDRE.

Je rêve, & j'ai certain ennui....

CARLIN.

Ce ne sera pas-là le dernier d'aujourd'hui.

LEANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice ;
Je veux bien l'avouer, je n'aime que Clarice.
Ma famille prétend, attendu mes besoins,
Que j'épouse Isabelle, & je feins quelques soins.
Son bien me remettroit en fort bonne figure ;
Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure,
Biens, fortune, intérêts, gloire, sceptre, grandeur,
Rien ne sauroit bannir Clarice de mon cœur,
Je ressens de la voir la plus ardente envie....
Quelle heure est-il ?

CARLIN.

Il est six heures & demie.

LEANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Comment ? Qui me l'a dit ?
à part.
Palsambleu, c'est l'horloge. Il perd ma foi l'esprit.

LEANDRE.

Mais connois-tu comment la chose est avenue,
Et par quel accident ma botte s'est perdue?
Je l'avois ce matin en montant à cheval.

CARLIN.

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal.
Mais à propos de botte, un sort doux & propice
Tout à souhait ici vous amene Clarice.
Mettez de grace un frein à votre vertigo,
Et n'allez pas ici faire de *qui pro quo*.

SCENE VI.

CLARICE, LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

J'ALLOIS m'offrir à vous, flatté de l'espérance
D'adoucir les tourmens de près d'un mois d'absence.
Vous êtes à mes yeux plus belle que jamais;
Chaque jour, chaque instant, augmente vos attraits,
A chaque instant aussi mon amoureuse flamme
Croît comme vos appas.... Un fauteuil à Madame.

Carlin apporte un fauteuil.

CLARICE.

Chaque amant parle ainsi, mais souvent de retour
Il oublie avec lui de ramener l'amour.
Notre sexe autrefois changeoit, c'étoit la mode;
Le premier en amour il prit cette méthode:
Les hommes ont depuis trouvé cela si doux,
Qu'ils sont dans ce grand art bien plus savant que nous.

CARLIN *voyant que son maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.*

Madame, vous plaît-il de vous mettre à vôtre aise,
Nous n'avons qu'un fauteuil ici, ne vous déplaise,
Et mon maître s'en sert, comme vous pouvez voir.

CLARICE.

Je te suis obligée, & ne veux point m'asseoir.
Si je vous aimois moins, je serois plus tranquille :
A m'allarmer toujours l'amour me rend habile.
Je crains autant que j'aime, & mes foibles appas,
Sur vos distractions ne me rassurent pas.
J'appréhende en secret que quelqu'amour nouvelle....

LEANDRE.

Non, je n'aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN.

Isabelle ! Clarice.

LEANDRE.

Et mes vœux les plus doux
Sont de passer mes jours & mourir avec vous.
Isabelle....

CARLIN.

Clarice.

LEANDRE.

A pour moi mille charmes,
L'amour prend dans ses yeux les plus puissantes armes ;
Isabelle est....

CARLIN.

Clarice.

LEANDRE.

A mes yeux un tableau
De tout ce que jamais le Ciel fit de plus beau.

CLARICE *à Carlin.*

Qu'entens-je, justes Dieux ! Ton maître est infidele ;
Son erreur me fait voir qu'il adore Isabelle.
Je suis au desespoir, & je sens dans mon cœur
Mon amour outragé se changer en fureur.

LEANDRE *sortant de sa rêverie.*
Quel sujet tout-à-coup vous a mis en colere,
Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE.
Si quelqu'un me déplaît en ce moment, c'est vous.

LEANDRE.
Moi?

CLARICE.
Vous.

LEANDRE.
Quoi, je pourrois exciter ce courroux?

CLARICE.
Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidéle:
Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LEANDRE *à Carlin.*
Ah, maraud! Qu'as-tu dit?

CARLIN.
Hé bien, ne voilà pas?
J'aurai fait tout le mal.

LEANDRE.
J'adore vos appas,
Et je veux que du Ciel la vengeance & la foudre,
Me punisse à vos yeux, & me réduise en poudre,
Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN.
Ne jurez pas, Monsieur, vous êtes trop distrait.

CLARICE.
Vous aimez Isabelle; & de quelle assurance
Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense?

LEANDRE.
J'ai parlé d'Isabelle! Hé, vous voulez, je croi,
Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.
Moi, parler devant vous d'autre que de vous-même;
Vous, qui m'occupez seule, & que seule aussi j'aime.

CARLIN.
Il faudroit, par ma foi, qu'il eût perdu l'esprit.

LEANDRE.
De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit,

Vos yeux vous ſont garans qu'il ne m'eſt pas poſſible
Que pour quelqu'autre objet je devienne ſenſible.
Ah, Madame! A propos, vous avez quelque accès
Auprès du Rapporteur que j'ai dans mon procès?
Ecrivez-lui, de grace, un mot pour mon affaire.

CLARICE.

Volontiers.

CARLIN.

A propos, eſt là fort néceſſaire.

CLARICE.

Quels que ſoient vos diſcours pour me perſuader,
J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender;
Mais ces diſtractions, qui vous ſont naturelles,
Me raſſurent un peu de mes frayeurs mortelles.
Je vous juge innocent, & crois que votre erreur
Provient de votre eſprit plus que de votre cœur.

LEANDRE.

Avec ces ſentimens vous me rendez juſtice.

CARLIN.

Je ſuis ſa caution, il n'a point de malice;
Mais le dédit pourroit traverſer vos deſſeins.

CLARICE.

Mon oncle ſur ce point nous prêtera les mains;
Il aime fort mon frere, & toute ſon envie
Seroit de voir un jour ſa fortune établie,
Pour lui-même à la Cour il brigue un Régiment.

LEANDRE.

Je m'offre à le ſervir pour avoir l'agrément.

CARLIN.

Tout à propos ici le voilà qui ſe montre.



SCENE VII.

LE CHEVALIER, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

LE CHEVALIER *va l'embrasser.*

HÉ, bon jour, mon ami, quelle heureuse rencontre !

LEANDRE.
à Carlin.

Monsieur, avec plaisir.... Quel est cet homme-là ?

CARLIN.

C'est le Chevalier.

LEANDRE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Quoi, ma sœur, te voilà ?
Je t'en sais fort bon gré. Viens-tu par inventaire
Du cœur de ton amant te porter héritiere ?

CLARICE.

Mais dis-moi, feras-tu toujours fou, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier,
Et le noir est pour moi la couleur favorite.
Un amant en grand deuil a toujours son mérite ;
Et quand, comme Carlin, on feroit mal formé,
Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé.

CARLIN.

Comment, comme Carlin ? Sachez que, sans reproche,
Votre comparaison est odieuse, & cloche.

Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains cas,
Pour certains Chevaliers ne se donneroit pas.

LE CHEVALIER.

Tu te fâches, mon cher, il faut que je t'embrasse.
L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grace?
As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux?
Ses écus, ses louis étoient-ils neufs ou vieux?

CARLIN.

Nous n'y prenons pas garde, & toujours avec joie.
Nous recevons l'argent, tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER.

Il chante.

Le bon homme est donc mort, j'en ai bien du regret.

CLARICE.

Cela se voit assez.

CARLIN.

L'air vient fort au sujet.

LE CHEVALIER.

Je te le veux chanter, j'en ai fait la musique
Et les vers, dont chacun vaut un poème épique:

AIR.

Je me console, au cabaret,
Des rigueurs d'une Iris qui rit de ma tendresse;
Là mon amour expire, & Bacchus en secret
Succede aux droits de ma maîtresse;
Là mon amour expire.

CARLIN.

Au cabaret, c'est-là mourir au champ d'honneur.

LE CHEVALIER *chantant.*

Et Bacchus en secret
Succede, Succede....
Ce bémol est-il fin, & va-t-il droit au cœur?
Succede....
Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Mais je dis que dans cet air si doux,
Bacchus est plus habile à succéder que nous.

LE CHEVALIER *répete.*

Succede aux droits de ma maîtresse.

(à Léandre.)

Que vous semble, Monsieur, & de l'air & des vers?

LEANDRE *sortant de la rêverie où il a été pendant la Scene, prend Clarice par le bras, croyant parler au Chevalier, & la tire à un des bouts du théatre.*

Vos intérêts en tout m'ont toujours été chers,
J'étois fort serviteur de Monsieur votre pere,
Et je vous veux servir de la bonne maniere.

CLARICE.

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LEANDRE *craignant d'être entendu la raméne à l'autre côté du théatre.*

Je crois que nous serions mieux de l'autre côté.

LE CHEVALIER *fait le même jeu de théatre avec Carlin.*

J'ai de ma part aussi quelque chose à te dire.
Il faut nous divertir....

CARLIN.

Que diantre, est-ce pour rire?

LEANDRE.

Je suis, comme l'on sait, assez bien près du Roi;
Je veux vous faire avoir un Régiment.

CLARICE.

A moi?

LEANDRE.

A vous-même.

LE CHEVALIER.

Ton maître au moins n'est pas trop sage.

CARLIN.

D'accord, il vous ressemble en cela davantage.

LEANDRE *à Clarice.*

Vous avez du service, un nom, de la valeur.
Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur.

CLARICE.

Mais regardez-moi bien.

LEANDRE.

Ah ! Je vous fais excuse,
Madame, & maintenant je vois que je m'abuse.
J'ai cru qu'au Chevalier....

LE CHEVALIER.

Ma sœur, un Régiment ?

CARLIN.

Ce seroit de Milice un nouveau supplément ;
Et si chaque famille armoit une coquette,
Cette troupe, je crois, seroit bien-tôt complette.

LE CHEVALIER.

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

CLARICE.

Je m'en flatte en secret, du moins il me le dit.

LE CHEVALIER *à Léandre.*

Je crois bien que vos vœux tendent au mariage ;
Ma sœur en vaut la peine, elle est belle, elle est sage.

LEANDRE.

Ah ! Monsieur, point du tout.

LE CHEVALIER.

Comment donc, point du tout ?
Cette grace, cet air....

LEANDRE.

Il n'est point de mon goût.

LE CHEVALIER.

Cependant vous l'aimez ?

LEANDRE.

Oui, j'aime la musique ;
Mais si vous voulez bien qu'en ami je m'explique,
Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé,
Et le chant, entre nous, m'en paroît trop usé.

LE CHEVALIER.

Et qui vous parle ici de vers & de musique ?
Cet amant-là, ma sœur, est tout-à-fait comique.

LEANDRE.

Vous chantiez à l'instant, & ne parliez-vous pas
De votre air ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

LEANDRE.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER.

Je vous entretenois ici de votre flamme,
Et voulois, pour ma sœur, faire expliquer votre ame ;
Savoir si vous l'aimez.

LEANDRE.

Si je l'aime, grands Dieux !
Ne m'interrogez point, & regardez ses yeux.

LE CHEVALIER.

Vous avez le goût bon. Si je n'étois son frere,
Près d'elle on me verroit bien loin pousser l'affaire ;
Mais je suis pris ailleurs ; près d'un objet vainqueur,
Je fais, à petit bruit, mon chemin en douceur.
J'ai jusqu'ici conduit mon affaire en silence ;
J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence,
Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

LEANDRE *à Clarice.*

Puisque vous desirez si-tôt quitter ces lieux,

Souffrez donc, s'il vous plaît, que je vous reconduise.

Il met son gand, & présente à Clarice la main qui est nue.

CARLIN.

Vous donnez une main pour l'autre par méprise.

Il ôte celui qu'il avoit.

LEANDRE.

Il est vrai.

CLARICE.

Demeurez, & ne me suivez pas.

LEANDRE.

Je veux jusque chez vous accompagner vos pas.

Il lui donne la main jusqu'au milieu du théatre, & la quitte pour parler à Carlin.

SCENE VIII.

LEANDRE, CARLIN, LE CHEVALIER.

LEANDRE.

J'AI, Carlin, en secret, un ordre à te prescrire;
Ecoute.... Je ne sais ce que je voulois dire,
Va chez mon horloger, & reviens au plutôt;
Prens de ce tabac.... Non, tu n'iras que tantôt.

CARLIN.

Beau secret, ma foi!

LEANDRE *au Chevalier.*

Souffrez, ici sans peine,
Qu'à votre appartement, Madame, je vous mene.

LE CHEVALIER.

Vous êtes trop honnête, il n'en est pas besoin.

LEANDRE *s'appercevant qu'il parle au Chevalier.*

Vous êtes encor-là, je vous croyois bien loin.
Je cherchois votre sœur, & ma peine est extrême.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'est un autre elle-même;
Mais si jamais, Monsieur, vous êtes son Époux,
Dans vos distractions, défiez-vous de vous.
Une femme suffit, tenez-vous à la vôtre,
N'allez pas par méprise en conter à quelqu'autre.
Ma sœur n'est pas ingrate, &, sans égard aux frais,
Elle vous le rendroit avec les intérêts.
Adieu, Monsieur, je suis tout à votre service.

SCENE IX.

LEANDRE, CARLIN.

LEANDRE.

JE cherche vainement, & ne vois point Clarice.

CARLIN.

N'étant pas en ce lieu, vous ne sauriez la voir.

LEANDRE.

Ah! Mon pauvre Carlin, je suis au désespoir,
Que je suis malheureux! Contre moi tout conspire;
J'avois dans ce moment cent choses à lui dire.

Ne perdons point de tems ; sortons, suivons ses pas,
Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas.

CARLIN.

Et quand vous la voyez, c'est cent fois pis encore.

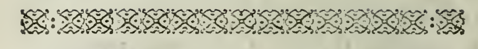
SCENE X.

CARLIN *seul.*

IL auroit bien besoin de deux grains d'ellébore.
Il étoit moins distrait hier qu'il ne l'est aujourd'hui :
Cela croît tous les jours, je me gâte avec lui.
On m'a toujours bien dit qu'il falloit dans la vie
Fuir autant qu'on pouvoit mauvaise compagnie :
Mais je l'aime, & je sais qu'un cœur qui n'est point faux
Doit aimer ses amis avec tous leurs défauts.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Grace au Ciel, à la fin vous quittez la toilette;
Votre mere aujourd'hui doit être satisfaite.
De notre diligence on peut se prévaloir,
Il n'est encore au plus que sept heures du soir.

ISABELLE.

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire,
Et je n'ai pas les yeux si vifs qu'à l ordinaire.
Ma mere en est la cause; & ce qu'elle me dit
Me brouille tout le teint, me séche & m'enlaidit.

LISETTE.

Elle enrage à vous voir si grande & si bien faite.
La loi devroit contraindre une mere coquette,
Quand la beauté la quitte, ainsi que les amans,
Et qu'elle a fait sa charge environ cinquante ans,
D'abjurer la tendresse, & d'avoir la prudence
De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE.

Que ce seroit bien fait! Car enfin, en amour,
Il faut, n'est-il pas vrai, que chacun ait son tour.

LISETTE.

Oui, la chanſon le dit. Dites-moi, je vous prie,
Si pour le Chevalier votre ame eſt attendrie ?
Eſt-ce eſtime ? Eſt-ce amour ?

ISABELLE.

Oh ! Je n'en ſais pas tant.

LISETTE.

Mais encor ?

ISABELLE.

Je ne ſais ſi ce que mon cœur ſent
Se peut nommer amour ; mais enfin, je t'avoue
Que j'ai quelque plaiſir d'entendre qu'on le loue ;
Par un deſtin puiſſant, & des charmes ſecrets,
Je me trouve attachée à tous ſes intérêts.
Je rougis, je pâlis quand il s'offre à ma vue ;
S'il me quitte, des yeux je le ſuis dans la rue ;
Mais que te dis-je, hélas ! Mon cœur par-tout le ſuit.
Ses manieres, ſon air occupent mon eſprit ;
Et ſouvent, quand je dors, d'agréables menſonges
M'en préſentent l'image au milieu de mes ſonges.
Eſt-ce eſtime ? eſt-ce amour ?

LISETTE.

C'eſt ce que vous voudrez ;
Mais enfin, c'eſt un mal dont vous ne guérirez
Qu'avec un récipé d'un hymen ſalutaire,
Et je veux m'employer à finir cette affaire.
Le Chevalier, tout franc, eſt bien mieux votre fait ;
Léandre a de l'eſprit, mais il eſt trop diſtrait.
Il vous faut un mari d'une humeur plus fringante,
Léger dans ſes propos, qui toujours danſe, chante ;
Qui vole inceſſamment de plaiſirs en plaiſirs,
Laiſſant vivre ſa femme au gré de ſes deſirs ;
S'embarraſſant fort peu ſi ce qu'elle dépenſe
Vient d'un autre ou de lui. C'eſt cette nonchalance,
Qui nourrit la concorde, & fait que dans Paris
Les femmes, plus qu'ailleurs, adorent leurs maris.

ISABELLE.

Tu sais bien que ma mere est d'une humeur étrange ;
Crois-tu que son esprit à ce parti se range ?
Elle m'a défendu de voir le Chevalier.

LISETTE.

Sans se voir on ne peut pourtant se marier.
Ne vous allarmez point, nous trouverons peut-être
Quelque moyen heureux que l'amour fera naître,
Qui pourra tout d'un coup nous tirer d'embarras.
Un sort heureux déja conduit ici ses pas.

SCENE II.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER *dansant & sifflant.*

JE vous trouve à la fin. Ah ! Bon jour, ma Princesse,
Vous avez aujourd'hui tout l'air d'une Déesse,
Et la mere d'Amour, sortant du sein des mers,
Ne parut point si belle aux yeux de l'Univers.
De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

Il lui baise la main.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

Allons donc, soyez sage.
Comme vous débutez !

LE CHEVALIER.

Nous autres gens de Cour,
Nous savons abréger le chemin de l'amour.

Voudrois-tu donc me voir en amoureux novice,
De l'amour à ses piés apprendre l'exercice ?
Pousser de gros soupirs, serrer le bout des doigts ?
Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un Bourgeois,
Je vais tout droit au cœur. Le croiriez-vous, la Belle ?
Depuis dix ans & plus, je cherche une cruelle,
Et je n'en trouve point, tant je suis malheureux.

LISETTE.

Je le crois bien, Monsieur, vous êtes dangereux.

LE CHEVALIER.

J'ai bien bu cette nuit, & sans fanfaronades,
A votre intention j'ai vuidé cent rasades.
Ah ! Le verre à la main, qu'il faisoit beau nous voir !
Il fait, parbleu, grand chaud.

ISABELLE.

Voulez-vous vous asseoir ?
Lisette, des fauteuils.

LE CHEVALIER.

Point de fauteuils, de grace.

ISABELLE.

Oh ! Monsieur, je sais bien....

LE CHEVALIER.

Un fauteuil m'embarrasse.
Un homme là-dedans est tout enveloppé ;
Je ne me trouve bien que dans un canapé.
à Lisette.
Fais-m'en approcher un pour m'étendre à mon aise.

LISETTE.

Tenez-vous sur vos piés, Monsieur, ne vous déplaise.
J'enrage quand je vois des gens qu'à tout moment
Il faudroit étayer comme un vieux batiment ;
Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle.
Et mort non de ma vie, une bonne escabelle.
Soyez dans le respect ; nos peres autrefois
Ne s'en portoient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE.

Paix donc, ne lui dis rien, Lisette, qui le blesse.

LISETTE.

Bon, bon, il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

LE CHEVALIER.

Lisette est en courroux. Ça, changeons de discours.
Comment suis-je avec vous? M'adorez-vous toujours?
Cette maman encor fait-elle la hargneuse?
C'est un vrai porc-épic.

ISABELLE.

Elle est toujours grondeuse,
Elle m'a depuis peu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER.

De me voir? Elle a tort. Sans me faire valoir,
Je prétens vous combler d'une gloire parfaite,
Car ce n'est qu'en mari que mon cœur vous souhaite.

ISABELLE.

En mari! Mais, Monsieur, vous êtes Chevalier.
Ces gens-là ne sauroient, dit-on, se marier.

LE CHEVALIER.

Quel abus! Nous faisons tous les jours alliance
Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE *appercevant Mad. Grognac.*

Ah! Madame Grognac!

ISABELLE.

Ah! Monsieur, sauvez-vous.
Sortez; non, revenez.

LISETTE.

Où nous cacherons-nous?

LE CHEVALIER.

Laissez, laissez-moi seul affronter la tempête.

LISETTE.

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête
Un dessein qui pourra nous tirer d'embarras.
Elle sait votre nom, mais ne vous connoît pas;
Nous attendons un maître en Langue Italienne,
Faites ce maître-là, pour nous tirer de peine.

ISABELLE.

Elle approche, elle vient. O Ciel!

LE CHEVALIER.

C'est fort bien dit.
En cette occasion j'admire ton esprit.
J'ai par bonheur été deux ans en Italie.

SCENE III.

Mad. GROGNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

Madame GROGNAC.

AH! Vraiment, je vous trouve en bonne compagnie!
Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'est-, comme on vous a dit, ce maître Italien
Qui vient montrer sa Langue.

Mad. GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille, pour parler, n'a que trop de la sienne,
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER.

Un grand homme disoit que s'il parloit aux Dieux,
Ce seroit Espagnol; Italien aux femmes;
L'amour par son accent se glisse dans leurs ames:
A des hommes, François; & Suisse à des chevaux.
Das dich der donder schalcq.

LISETTE.

Ah, juſte Ciel, quels mots !

Mad. GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à perſonne,
Sa langue lui ſuffit, & je la trouve bonne.

LE CHEVALIER.

Or je vous diſois donc tantôt que l'adjectif
Devoit être d'accord avec le ſubſtantif.
Iſabella bella, c'eſt vous, belle Iſabelle.

bas.

Amantè fedelè, c'eſt moi, l'amant fidele,
Qui veut toute ſa vie adorer vos appas.

(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

Plus haut.

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

Mad. GROGNAC.

Tout votre Italien eſt plein d'impertinence.

LE CHEVALIER.

Ayez pour la Grammaire un peu de révérence.
Il faut préſentement paſſer au verbe actif,
Car moi, dans mes leçons, je ſuis expéditif.
Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE.

Ma joie en eſt extrême.

LISETTE.

Elle a pour vos leçons l'eſprit obéiſſant.

LE CHEVALIER.

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent.
Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.

(*à Madame Grognac.*)

Vous me pardonnez bien ſi je la réprimande.
Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là:
Io amo, j'aime.

ISABELLE *fort tendrement.*
Io amo, j'aime.
LE CHEVALIER.
Le charmant naturel, Madame, que voilà!
Aux dispositions qu'elle m'a fait paroître,
Elle en saura bien-tôt trois fois plus que son maître.
Je suis charmé. Voyons si d'un ton naturel,
Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.
Mad. GROGNAC.
Elle en dit déja trop, Monsieur, & dans les suites
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.
LE CHEVALIER.
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE IV.

VALERE, LE CHEVALIER, Mad. GROGNAC, ISABELLE, LISETTE.

VALERE.
Ah! Je suis, mon neveu, ravi de vous trouver.
Madame, vous voyez, sans trop de complaisance,
Un Gentilhomme ici d'assez belle espérance;
Et s'il pouvoit vous plaire, il seroit trop heureux.
LISETTE *à part.*
Que le diable t'emporte!
ISABELLE *à part.*
Ah, contre-tems fâcheux!
Mad. GROGNAC.
Votre neveu? Comment?
VALERE.
Il a su se produire,
Et n'a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

Mad. GROGNAC.

Vous n'êtes pas, Monſieur, un maître Italien ?

VALERE.

Lui ? C'eſt le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, j'en conviens ;
Cela n'empêche pas que, dans quelques familles,
Je ne montre par fois l'Italien aux filles.

Mad. GROGNAC.

Comment, impertinente !

LE CHEVALIER.

Ah ! Point d'emportement.

Mad. GROGNAC.

Après vous avoir dit....

LE CHEVALIER.

Madame, doucement.
N'allez pas devant moi gronder mes Ecolieres.

Mad. GROGNAC.

Mêlez-vous, s'il vous plaît, Monſieur, de vos affaires.
Lorſque je vous défens....

LE CHEVALIER.

Pour calmer ce courroux,
J'aime mieux vous baiſer, maman.

Mad. GROGNAC.

Retirez-vous.
Je ne ſuis point, Monſieur, femme que l'on plaiſante.

LE CHEVALIER.

Il la prend par la main, chante, & la fait danſer par force.

Je veux que nous danſions enſemble une courante.

VALERE *les ſéparant, & mettant le Chevalier dehors.*

C'eſt trop pouſſer la choſe, allons, retirez-vous.
(à Madame Grognac.)
Et vous, pour éviter de vous mettre en courroux,
Dans votre appartement rentrez, je vous en prie.

Mad. GROGNAC *s'en allant.*

Ouf, ouf, je n'en puis plus.

SCENE V.

VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Mais quelle étourderie !
Pour éviter le bruit, j'avois trouvé moyen
De le faire passer pour maître Italien,
Et vous êtes venu....

VALERE.

Mon imprudence est haute,
Mais je veux sur-le-champ réparer cette faute :
Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de calmer
Son esprit violent, prompt à se gendarmer.

SCENE VI.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

Voila, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE.

N'as-tu pas ri, Lisette, à voir danser ma mere.

LISETTE.

Comment donc, vous riez, & vous ne craignez pas
La foudre toute prête à tomber en éclats ?

ISABELLE.

Laissons, pour quelque-tems, passer ici l'orage.

LISETTE.

Léandre vient; il faut nous ranger du passage.

ISABELLE.

Ecoutons.

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN, ISABELLE & LISETTE *dans le fond du Théatre.*

LEANDRE.

D'où viens-tu? Parle donc, répons-moi;
Je ne te vois jamais, quand j'ai besoin de toi.

CARLIN.

J'exécute votre ordre avec zele, ou je meure.
Vous avez oublié que depuis un quart-d'heure,
De dix commissions il vous plut me charger.
J'ai vu le Rapporteur, le Tailleur, l'Horloger,
Et voilà votre montre enfin raccommodée,
Elle sonne à-présent.

LEANDRE *prenant la montre.*

Il me l'a bien gardée.

CARLIN.

Vous m'avez commandé de même d'acheter
De bon tabac d'Espagne, en voilà pour gouter.

LEANDRE *prend le papier où est le tabac.*

Voyons.

CARLIN.

C'est du meilleur qu'on puisse jamais prendre,
Dont on frauda les droits en revenant de Flandre.

LEANDRE.

LEANDRE *jettant la montre croyant jetter le tabac.*

Quel horrible tabac ! Tu veux m'empoisonner.

CARLIN.

La montre ! Ah ! Voilà bien pour la faire sonner !
Quelle distraction, Monsieur, est donc la vôtre ?

LEANDRE.

Oh ! Je n'y pensois pas, j'ai jetté l'un pour l'autre.

CARLIN.

Ne nous voilà pas mal ! La montre cette fois
Va revoir l'Horloger tout au moins pour six mois.

LEANDRE.

Cours à l'appartement de l'aimable Clarice,
Sache si pour la voir le moment est propice ;
Peins-lui bien mon amour, & quel est mon chagrin
D'avoir manqué tantôt à lui donner la main.
Va vîte, cours, reviens.

CARLIN *mettant la montre à son oreille.*

La montre est toute en pieces.
Vous devriez, Monsieur, exercer vos largesses,
Et m'en faire présent....

LEANDRE.

Va donc, ne tarde pas :
Je t'attens.

CARLIN.

J'obéis, & reviens sur mes pas.



SCENE VIII.

LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Approchons-nous.

LEANDRE *prenant Isabelle pour Carlin, & lui parlant.*

Carlin, j'attens tout de ton zele.
Si Clarice venoit à parler d'Isabelle,
Dis-lui bien que mon cœur n'en fut jamais touché;
Par de plus nobles nœuds je me sens attaché.
Isabelle est jolie; au reste, peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable.
Malgré les faux dehors de sa simplicité,
Elle est coquette au fonds.

LISETTE *à Isabelle.*

La curiosité
Vous pourra coûter cher, aux sentimens qu'il montre.

LEANDRE.

Mais me parleras-tu toujours de cette montre?
Hé bien, c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir
Qu'Isabelle sur moi n'eut jamais de pouvoir,
Et que mon oncle en vain veut faire une alliance,
Dont mon amour murmure, & dont mon cœur s'offense.

ISABELLE.

Il ne m'aime pas trop, Lisette.

LEANDRE.

Oui, l'on le dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;

C'est une babillarde en intrigues habile,
Et qui, dans un besoin, pourroit montrer en ville.

LISETTE.

Voilà donc mon paquet, & vous le vôtre aussi.
Lui dirai-je à la fin que vous êtes ici.

LEANDRE.

Oui, tu pourras lui dire. Avec impatience
J'attendrai ton retour; va, cours en diligence.
Que les hommes sont foux d'empoisonner leurs jours
Par des dégoûts cruels qu'ils ont dans leurs amours!
Je savoure à longs traits le poison qui me tue.

LISETTE.

C'est pendant trop de tems nous cacher à sa vue:
Et je veux l'attaquer. Monsieur, si par hasard
Vous vouliez bien sur nous jetter quelque regard....

LEANDRE.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie,
Je passerois des jours filés d'or & de soie.

LISETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, me permettre à mon tour,
De vous féliciter sur votre heureux retour?

LEANDRE.

Au pouvoir de l'amour c'est en vain qu'on résiste.

LISETTE.

Monsieur, par charité....

LEANDRE.

Que le Ciel vous assiste.

LISETTE.

Sommes-nous donc déja des objets de pitié?
à Isabelle.
De tout ce qu'on me dit, vous êtes de moitié.
à Léandre.
Tournez les yeux sur nous.

Elle le tire par la manche.

LEANDRE.

Ah! Te voilà, Lisette.

LISETTE.

Et ma maîtresse aussi.

LEANDRE.

Que ma joie est parfaite !
Jamais rien de plus beau ne s'offrit aux regards,
Les amours près de vous volent de toutes parts.
Au coup de vos beaux yeux qui pourroit se soustraire ?
Et qu'on seroit heureux si l'on pouvoit vous plaire !

ISABELLE.

Bon ! Votre cœur pour moi ne fut jamais touché,
Par de plus nobles nœuds vous êtes attaché :
Je suis un peu jolie ; au reste peu capable
De fixer le penchant d'un homme raisonnable ;
Malgré les faux dehors de ma simplicité,
Je suis coquette au fonds.

LEANDRE.

C'est une fausseté.
Lisette, tu devrois, dans le soin qui t'anime,
Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :
Tu gouvernes son cœur.

LISETTE.

Oui, quelqu'un me l'a dit.
Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit ;
C'est une babillarde, en intrigues habile,
Et qui pourroit montrer en un besoin en ville.
Votre panégyrique a pour nous des appas.
Quel Peintre ! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

LEANDRE.

Ah ! Maraud de Carlin, dans peu ton imprudence
Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE.

J'entens venir quelqu'un. Ah ! Ciel, quel embarras !
C'est Madame Grognac qui revient sur ses pas.

ISABELLE.

Lisette, que dis-tu ?

LISETTE.

Votre mere en personne.

ISABELLE.

Quel parti prendre, ô Ciel! Je tremble, je frissonne;
Sa brusqûe humeur sur nous pourroit bien éclater:
Aidez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à l'éviter.

LEANDRE.

Vous cacher à ses yeux, est chose assez facile,
Mon cabinet pour vous doit être un sûr asyle.
Entrez-y.

ISABELLE.

Volontiers, mais que personne au moins
Ne puisse nous y voir.

Elles entrent dans le cabinet de Léandre.

LEANDRE.

Fiez-vous à mes soins.

SCENE IX.

Mad. GROGNAC, LEANDRE.

Mad. GROGNAC.

Je ne la trouve point, Monsieur, où donc est-elle?

LEANDRE.

Qui, Madame?

Mad. GROGNAC.

Ma fille.

LEANDRE.

Hé, qui donc?

Mad. GROGNAC.

Isabelle.
Que j'aurois de plaisir, avec deux bons soufflets,
A venger pleinement les affronts qu'on m'a faits!

Mais je ne perdrai pas ici toute ma peine,
Puisqu'il faut aussi-bien que je vous entretienne,
Et vous dise en deux mots, que je veux, dès ce jour,
Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour.
Vous savez ses desseins; & qu'un dédit m'engage,
Monsieur, à vous donner ma fille....

LEANDRE.

En mariage?

Mad. GROGNAC.

Comment donc? Oui, Monsieur, en mariage, oui;
Et je prétens de plus que ce soit aujourd'hui.
Je ne puis plus long-tems voir traîner cette affaire,
Et je vais ordonner qu'on m'amene un Notaire:
C'est un point résolu, Monsieur, dans mon cerveau;
La garde d'une fille est un trop lourd fardeau.

SCENE X.

LEANDRE *seul.*

Ce dédit m'embarrasse, & me tient en cervelle.



SCENE XI.

CARLIN, CLARICE, LEANDRE.

CARLIN.

J'AI fait ce que vos feux attendoient de mon zele,
Et j'amene Clarice.

LEANDRE.

Ah ! Madame, en ces lieux
Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes yeux !

CLARICE.

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire
Que mon oncle à nos feux est tout prêt de souscrire.
Mon cœur en est charmé, mais je crains votre humeur,
Et qu'une autre que moi ne regne en votre cœur.

LEANDRE.

Ces soupçons mal fondés me font trop d'injustice,
Et je n'aime que vous, adorable Clarice.



SCENE XII.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à Clarice.*

Mon maître ici m'envoie avec ce mot d'écrit.
Clarice lit.

CARLIN.

Ce petit jouflu-là montre avoir de l'esprit.

CLARICE *à Léandre.*

De votre Rapporteur je reçois cette lettre,
Vous pouvez de ses soins bien-tôt vous tout promettre.
Je vous quitte un moment, & je monte là-haut.
Pour lui faire réponse, & reviens au plutôt.

LEANDRE *l'arrêtant.*

Si dans mon cabinet vous vouliez bien écrire,
Vous auriez plutôt fait.

CLARICE.

Je craindrois de vous nuire.

LEANDRE.

Vous me ferez plaisir, Madame, assurément.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement;
Je vais le supplier de vous faire justice,
Et de continuer à vous rendre service.
J'aurai fait en deux mots.

SCENE

SCENE XIII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vos feux sont en bon train,
Je vous vois bien-tôt prêt à vous donner la main ;
Le Ciel jusques au bout nous garde de disgrace.

LISETTE *dans le cabinet.*

Sortons, sortons, Madame, il faut quitter la place.

CARLIN.

Dans votre cabinet, Monsieur, j'entends du bruit.
Que veut dire cela ? N'est-ce point un esprit
Qui lutine Clarice ?

LEANDRE.

Ah ! Je vois ma méprise,
Carlin, tout est perdu ; j'ai fait une sottise.
En plaçant-là Clarice, en mon esprit distrait,
Je n'ai pas réfléchi que dans le même endroit
J'avois mis Isabelle.

CARLIN.

Isabelle ! Ah ! J'enrage :
Nous allons bien-tôt voir arriver du carnage.
Etes-vous fou, Monsieur ? Mais qu'est-ce que je vois !
Quelle prospérité ! Pour une en voilà trois.



SCENE XIV.

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LEANDRE, CARLIN.

ISABELLE.

Vous pouvez dans ce lieu tout à votre aiſe écrire,
Et tant qu'il vous plaira ; pour moi, je me retire.

CLARICE.

Non pas, c'eſt moi qui ſors, & le laiſſe avec vous.
Je ſais qu'on ne doit pas troubler un rendez-vous.

LEANDRE.

Le haſard, malgré moi, dans ce lieu vous aſſemble,
Mon deſſein n'étoit point de vous y mettre enſemble.
à Iſabelle.
Votre mere tantôt....

ISABELLE.

Je ſuis au déſeſpoir.

LEANDRE *à Clarice.*

Madame, vous ſaurez....

CLARICE.

Je ne veux rien ſavoir.

LEANDRE *à Iſabelle.*

Je n'ai pas réfléchi que....

ISABELLE *s'en allant.*

Vous êtes un traître.

LEANDRE *à Clarice.*

Le haſard....

CLARICE *s'en allant.*

Devant moi gardez vous de paroître.

LISETTE *à Carlin.*

Tu nous a fait le tour, mais vingt coups de bâton,
Dans peu, Monſieur Carlin, nous en feront raiſon.

SCENE XV.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN.

JE tombe de mon haut.

LEANDRE.

Moi, je me déſeſpére.
Allons de l'une & l'autre arrêter la colere.

CARLIN.

Courons-y donc, je crains quelque accident cruel ;
Et ces deux filles-là ſe vont battre en duel.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, CLARICE.

CLARICE.

De vos soins généreux je vous suis obligée,
Mais, depuis un moment, mon ame est bien changée.

VALERE.

Plaît-il ?

CLARICE.

Je ne veux plus me marier.

VALERE.

Comment ?
D'où vous peut donc venir un si prompt changement ?

CLARICE.

J'ai pensé murement aux soins du mariage,
Aux chagrins presque sûrs où son joug nous engage,
A cette liberté que l'on perd sans retour :
L'hymen est trop souvent un écueil pour l'amour.
Je ne me sens point propre aux soins d'une famille ;
Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

VALERE.

Je sais bien que l'hymen peut avoir ses dégouts,
Chaque état a les siens, & nous le sentons tous ;
Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE.

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice ;

Plus nos sens étonnés frémissent du danger.
Léandre est pris ailleurs, & pour le dégager
Votre application peut-être seroit vaine.

VALERE.

Calmez-vous, je prétends y réussir sans peine,
Léandre sent pour vous une sincére ardeur,
Je pourrois bien ici répondre de son cœur;
Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance,
Qui retient jusqu'ici son esprit en balance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, VALERE, CLARICE.

LE CHEVALIER.

AH! Mon oncle, parbleu, je vous trouve à-propos,
Pour vous laver la tête, & vous dire en deux mots....

VALERE.

Le début est nouveau.

LE CHEVALIER.

Se peut-il qu'à votre âge
Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage?
Si j'en faisois autant, je passerois chez vous
Pour un franc étourdi. Là, là, répondez-nous.

VALERE.

J'ai tort, mais....

LE CHEVALIER.

Mais, mais, mais.

CLARICE.

Quelle est votre querelle?

LE CHEVALIER.

Je m'étois introduit tantôt chez Isabelle,

Que j'aime à la fureur, & qui m'aime encore plus ;
J'y passois pour un autre, & Monsieur là-dessus
Est venu brusquement gâter tout le mystere,
Et m'a mal-à-propos fait connoître à la mere.
Parlez ; n'est-il pas vrai ?

VALERE.

D'accord, mon cher neveu,
Mais je réparerai ma faute.

LE CHEVALIER.

Hé, ventrebleu,
C'est un étrange cas. Faut-il que la jeunesse
Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse ;
Et qu'on trouve des gens avec des cheveux gris,
Plus étourdis cent fois que nos jeunes Marquis ?
Je n'y connois plus rien. Dans le siecle où nous sommes,
Il faut fuir dans les Bois, & renoncer aux hommes.

VALERE.

Je veux vous marier, & votre sœur aussi.

LE CHEVALIER.

Ma sœur ? Vous vous moquez.

VALERE.

Pourquoi donc ce souci ?

LE CHEVALIER.

Quelle injustice ! O Ciel ! On me vole, on me pille.
Cela n'est point dans l'ordre, & l'on sait qu'une fille,
Pour enrichir un frere, en faire un gros Seigneur,
Doit renoncer au monde.

CLARICE.

On connoît ton bon cœur.
Et je sais qui t'oblige à parler de la sorte ;
C'est l'amour de mon bien.

LE CHEVALIER.

Oui, le diable m'emporte.

VALERE.

Je prétens lui donner cinquante mille écus,
Vous réservant à vous de mon bien le surplus,
Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

VEUX-TU que sur ce point je m'explique en bon frere,
Tu sais bien qu'entre nous, nous parlons assez net,
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour, nul soin ne te travaille,
Et le premier enfant te gâteroit la taille.
Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses;
On trouve mainte épine où l'on cherchoit des roses,
Le plaisir de l'hymen est terrestre & grossier.

CLARICE.

Mon frere, cependant tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert, & confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette;
Notre mere l'étoit, dit-on, en son vivant,
Nous chassons tous de race, & le mal n'est pas grand.
Si quelque amant venoit frapper ta fantaisie,
Tu pourrois, avec lui, faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frere, cependant....

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier,
Mon frere, cependant, tu veux te marier.
Que diable ! Tu répons toujours la même Prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CLARICE, LISETTE.

LISETTE.

Bon jour, Monsieur, depuis votre maudit jargon,
La Madame Grognac est pire qu'un dragon ;
Et je viens vous chercher ici pour vous apprendre
Qu'elle veut dès ce soir finir avec Léandre.
Elle m'a commandé de lui faire venir
Un Notaire.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, il faut la prévenir.

LISETTE.

Ah ! Vous voilà, Madame ! Hé, dites-moi de grace,
Au cabinet encor venez-vous prendre place ?
Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,
Vous donne-t-il ici quelqu'autre rendez-vous ?

LE CHEVALIER.

Comment, un rendez-vous ? Que dis-tu ? Prens bien garde,
C'est ma sœur.

LISETTE.

Votre sœur ! Peste, quelle égrillarde !

CLARICE.

Pour faire une réponse aux termes d'un billet,
Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,
Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER.

Isabelle !

CLARICE.

Et Lisette.

LE CHEVALIER.

Ah, petite rusée !
Avant le mariage on me fait de ces tours ?
L'augure est vraiment bon pour nos futurs amours.

LISETTE.

Ici mal-à-propos votre esprit se gendarme ;
Le mal est donc bien grand pour faire un tel vacarme.
Ne vous souvient-il plus du maître Italien,
Et de cette courante à contre-cœur ?

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien ? Pour éviter le retour de la Dame,
Qui pestoit contre nous, & juroit dans son ame,
Nous avons fait retraite au cabinet sans bruit,
Clarice est arrivée en ce même réduit,
Pour écrire une lettre, & voilà le mystere.

LE CHEVALIER.

L'une écrit une lettre, & l'autre fuit sa mere,
Et toutes deux d'abord s'en vont chez un garçon :
C'est prendre son parti, l'asyle est vraiment bon.

CLARICE.

Lisette, tu remets le calme dans mon ame ;
Mon soupçon se dissipe, & fait place à ma flamme :
Peut-être à tes discours j'ajoute trop de foi ;
Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER *l'arrêtant.*

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE.

Que me veux-tu, mon frere?

LE CHEVALIER.

Mets-toi dans un Couvent ; tu ne ſaurois mieux faire.

CLARICE.

Je prens, comme je dois, tes conſeils là-deſſus,
Mais l'avis ne vaut pas cinquante mille écus.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

VOILA ce que me vaut ta légere cervelle.
Le maudit inſtrument qu'une langue femelle !
De ſes ſoupçons jaloux pourquoi la guéris-tu ?

LISETTE.

Comment ? De ma maîtreſſe effleurer la vertu ?
J'entens venir quelqu'un. Adieu, je me retire.

SCENE VI.

LEANDRE, LE CHEVALIER, CARLIN.

LE CHEVALIER *à part.*

C'EST Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire.
Un sort heureux, Monsieur, vous présente à mes yeux.

LEANDRE *à Carlin.*

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER.

Je sais que vous voulez devenir mon beau frere,
C'est fort bien fait à vous; ma sœur a de quoi plaire:
Elle est riche en vertus; pour en argent comptant,
Je crois, sans la flatter, qu'elle ne l'est pas tant.
Quand mon pere mourut, il nous laissa pour vivre,
Ses dettes à payer, & sa maniere à suivre;
C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LEANDRE.

Et n'avez-vous jamais eu que ce pere-là?

LE CHEVALIER *rit.*

Comment?

LEANDRE.

Que cette sœur, Monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN.

L'erreur est pardonnable, il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER.

Je sais votre naissance & votre probité,
Et je suis fort content de vous par ce côté.
Vous n'avez qu'un défaut, qui par-tout vous décéle,
Dans le fond cependant, c'est une bagatelle;

Mais je ferois content de vous en voir défait.
Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait ;
Et tout le monde dit que cette létargie
Fait insulte au bon sens, & vise à la folie.

LEANDRE.

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous ;
Tous les hommes, Monsieur, sont différemment fous,
Chacun a sa folie, & j'ai grace à vous rendre
De ne trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

LE CHEVALIER.

Ce que je vous en dis n'est que par amitié,
Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.
On ne m'entend jamais censurer ni médire,
Et je ne dis ici que ce que j'entens dire.

LEANDRE.

On parle volontiers ; mais un homme d'esprit
Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.
De louange & d'encens les hommes sont avares ;
Ils font rarement grace aux vertus les plus rares ;
Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein,
De leurs traits médisans ils chargent le prochain.
Je suis toujours en garde, & n'ai pas voulu croire
Cent bruits semés de vous fâcheux à votre gloire.

LE CHEVALIER.

Que peut-on, s'il vous plaît, Monsieur, dire de moi ?
On n'insultera pas ma naissance, je croi.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Nul dans l'Univers ne peut dire, je gage,
Que dans l'occasion je manque de courage.

LEANDRE.

Non.

LE CHEVALIER.

Peut-on m'accuser d'être fourbe, flatteur,
Fat, insolent, ingrat, suffisant, imposteur.

LEANDRE.

(Il prend sa tabatiere, la renverse : prend ses gands pour son mouchoir.)

Non, vous dis-je, Monsieur, & je ne vois personne,
Qui de ces vices-là seulement vous soupçonne :
Mais on ne me dit pas de vous autant de bien,
Que je souhaiterois. On dit, je n'en crois rien,
Qu'en discours vous prenez un peu trop de licence ;
Qu'on ne peut se soustraire à votre médisance ;
Que vous parlez toujours avant que de penser ;
Que tout votre mérite est de chanter, danser ;
Que pour vous faire croire homme à bonne fortune,
Vous passez en hiver des nuits au clair de Lune,
A souffler dans vos doigts, & prendre vos ébats
Sous la porte d'Iris qui ne vous connoît pas.
Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne,
Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompagne,
Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit,
Et même quelquefois vous reporter au lit.
Enfin, que sais-je moi, l'on charge ma mémoire
De cent mauvais récits que je ne veux pas croire ;
Et tout homme prudent doit se garder toujours
De donner trop crédit à de mauvais discours.

LE CHEVALIER.

Adieu, Carlin, adieu.

CARLIN.

Monsieur de la Musique
Redites-nous encor ce petit air Bachique.

****
***
**
*

SCENE VII.

LEANDRE, CARLIN.

CARLIN.

Vous avez fort bien fait de lui river son clou.
C'est bien à faire à lui de vous appeller fou :
Et vous deviez encor lui mieux laver la tête.

LEANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe & m'arrête.
Tu t'imagines bien que Clarice en courroux
Se livre toute entiere à ses transports jaloux,
Et m'accable des noms d'ingrat & d'infidele,
D'une autre part aussi que peut dire Isabelle ?

CARLIN.

Vous avez tort. Faut-il qu'à chaque instant du jour,
Votre distraction nous fasse quelque tour ?
Vous avez de l'esprit & de la politesse ;
Vous raisonnez par fois comme un sage de Grece,
Et d'autres fois aussi vos faits & vos raisons
Vous font croire échappé des Petites-Maisons.

LEANDRE.

Mais sais-tu bien, maraud, qu'avec ta remontrance,
Tu te feras chasser ?

CARLIN.

Monsieur, en conscience,
Je ne veux point du tout ici vous corriger.

LEANDRE.

Ma maniere est fort bonne, & n'en veux point changer.
Je ne ressemble point aux hommes de notre âge,
Qui masquent en tout tems leur cœur & leur visage.
Mon défaut prétendu, mon peu d'attention,
Fait la sincérité de mon intention.

Je ne prépare point avec effronterie,
Dans le fond de mon cœur d'indigne menterie;
Je dis ce que je pense, & sans déguisement;
Je suis sans réfléchir mon premier mouvement;
Un esprit naturel me conduit & m'anime,
Je suis un peu distrait, mais ce n'est pas un crime.

CARLIN.

Ce n'est pas un grand mal, pour être bel esprit,
Il faut avec mépris écouter ce qu'on dit,
Rêver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'âne,
Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.
Au suprême dégré vous avez ce défaut,
Et bien d'autres encor.

LEANDRE.

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet par distraction.)

Te tairas-tu, maraud....
Un cerveau foible, étroit, qui ne tient qu'une chose,
Peut répondre en tout tems à ce qu'on lui propose;
Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet,
Peut bien être excusé s'il est un peu distrait.

CARLIN *remet sa cravate.*

Je vous excuse aussi; mais permettez de grace
Que je remette ici chaque chose en sa place,
Il n'est pas encor tems que je m'aille coucher.

LEANDRE *déboutonne son Valet.*

C'est le moindre défaut qu'on puisse reprocher.
Est-il juste après tout que l'on s'assujettisse
A répondre à cent sots selon leur sot caprice?
Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leur discours.
J'irois de ma pensée interrompre le cours,
Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles
De ses travaux fameux d'amour & de bouteilles;
Pour un plaisant qui vient de son bruit m'enivrer,
Qui croit me faire rire, & qui me fait pleurer;
Pour un fastidieux, qui n'a pour l'ordinaire,
Ni le don de parler, ni l'esprit de se taire.

CARLIN *remettant son juste-au-corps.*

Mais voyez, s'il vous plaît, quelle distraction ?

LEANDRE.

Je crains pour mon amour quelque altération.
La Belle est en courroux, toute mon innocence
Ne me rassure pas, & je crains sa présence.

CARLIN.

Je vous dirai, Monsieur, pour sortir d'embarras,
Comme ordinairement j'en use en pareil cas.
Il faudroit qu'une lettre écrite d'un beau style,
Pût vous rendre près d'elle un accès plus facile.
Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait
N'est qu'un coup d'étourdi.

LEANDRE.

Je serai satisfait,
Si la lettre a l'effet, Carlin, que tu esperes.

CARLIN.

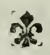
Une lettre, Monsieur, remet bien des affaires;
Et trois ou quatre mots en hâte barbouillés,
Font souvent embrasser des amans bien brouillés.

LEANDRE.

En cette occasion, Carlin, je te veux croire,
Va vîte me chercher la table & l'écritoire.

CARLIN.

Je vais, je cours, je vole, & je reviens à vous.



SCENE VIII.

LEANDRE *ſeul.*

Je veux la raſſurer de ſes ſoupçons jaloux,
Diſſiper ſon erreur. Oui, charmante Clarice,
Vous verrez que mon cœur, dépouillé d'artifice,
Ne brûle que pour vous d'un véritable feu,
Et ma main ſur-le-champ en va ſigner l'aveu.

SCENE IX.

CARLIN, LEANDRE.

CARLIN *lui preſentant un Livre.*

Tenez, Monſieur, voilà....

LEANDRE.

Comment, es-tu donc ivre?
Pour écrire un billet tu m'apportes un Livre?

CARLIN.

Ah! Vous avez raiſon. On heurle avec les Loups,
Et je ſerai bien-tôt auſſi diſtrait que vous:
Votre abſence d'eſprit eſt une maladie,
Qui ſe gagne aiſément.

LEANDRE.

Et tais-toi, je te prie,
Ne me fatigue point par tes mauvais diſcours.
Les Valets ſont fâcheux, & ſont tout à rebours.

CARLIN *apportant une table & une écritoire.*

Pour écrire, à ce coup, j'apporte toute chose.

LEANDRE *s'assit pour écrire.*

Donne-moi promptement.

CARLIN.

Voyons de votre Prose,
Si, pour vous, d'Apollon les trésors sont ouverts;
Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,
En Sonnet, en Balade, en Ode, en Elégie;
Le sexe aime les vers.

LEANDRE.

Il change plusieurs fois de plume qu'il trempe dans la poudre pour le cornet.

Quelque mauvais génie
Des plumes que je prens vient empêcher l'effet.

CARLIN.

Je le crois bien, Monsieur, car voilà le cornet,
Et dans le poudrier vous trempiez votre plume.

LEANDRE.

Tu peux avoir raison; c'est contre ta coutume.

CARLIN.

L'écriture est un art bien utile aux amans:
Petits soins, rendez-vous, doux raccommodemens,
Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture,
Tout cela se trafique avecque l'écriture.
Si le papier, qui sert aux amoureux billets,
Coutoit comme celui qu'on emploie au Palais,
Cette ferme en un an produiroit plus de rente,
Que le papier timbré ne peut rendre en quarante.

LEANDRE *renverse sur sa lettre le cornet pour la poudre.*

Ma lettre est achevée....

CARLIN.

Ah! Perdez-vous l'esprit?
Vous versez à grands flots l'ancre sur votre écrit.
Quelle est donc, s'il vous plaît, cette façon de peindre?

LEANDRE.

De mon esprit trop prompt, c'est à moi de me plaindre.

CARLIN *montrant la lettre.*

Le bel écrit, ma foi, pour un traité de paix !
On croira qu'un démon en a formé les traits ;
Les Experts Ecrivains s'y donneront au diable ;
Je tiens dès-à-présent la lettre indéchiffrable.

LEANDRE *se remet à écrire.*

Il faut recommencer, le mal n'est pas bien grand,
Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CARLIN.

C'est très bien fait, mais moi, je plains fort Isabelle.

LEANDRE.

Isabelle ?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

LEANDRE *écrivant.*

Ne me parle point d'elle.

CARLIN.

Soit. Quand d'une cruelle on veut toucher le cœur,
C'est un style éloquent qu'un billet au porteur,
Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles.
Si vous vous en serviez....

LEANDRE.

Fais trêve à tes paroles.

CARLIN.

Quand une Belle voit, comme par supplément,
Quatre doigts de papier plié bien proprement
Hors du corps de la lettre, & qu'avant sa lecture,
Car c'est toujours par-là que l'on fait l'ouverture,
On voit du coin de l'œil sur ce petit papier :
Monsieur, par la présente il vous plaira payer
Deux mille écus comptans aussi-tôt lettre vue,
A Damoiselle, en blanc, d'elle valeur reçue.
Et Dieu sait la valeur. Un discours aussi rond
Fait taire l'éloquence & l'art de Cicéron.

LEANDRE *écrivant.*

Cela peut être vrai pour de serviles ames
Qui trafiquent un cœur.

CARLIN.

Aujourd'hui bien des femmes
Se mêlent du trafic.

LEANDRE.

J'ai fini, je n'ai plus
Qu'à cacheter ma lettre, & mettre le dessus.

CARLIN.

Le Ciel en soit loué, me voilà hors de crise.
Je tremblois de vous voir faire quelque méprise
Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru,
Et j'attendois encore un trait de votre cru.

LEANDRE.

Tu deviens insolent.

CARLIN.

Ce n'est que par tendresse.

LEANDRE.

Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.
De ton zele empressé j'attens tout dans ce jour;
Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN.

Pour vous servir plus vîte en cette conjoncture,
Je m'en vais emprunter les aîles de Mercure.

SCENE X.

CARLIN *seul.*

Allons nous acquitter de notre honnête emploi,
Remettons deux amans.... Mais qu'est-ce que je voi?
Pour Isabelle. Oh diable! Aurois-je la berlue?
Quelque nuage épais m'obscurcit-il la vue?
Mais non, j'ai, grace au Ciel, encor deux bons yeux.
Monsieur, Monsieur; il est déja loin de ces lieux.
Il me semble pourtant que selon tout indice,
Le billet que je tiens doit aller à Clarice;

Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.
Ne me joueroit-il point un tour de son métier?
Il se peut faire aussi qu'il instruise Isabelle
De l'état de son cœur, & qu'il rompe avec elle;
Lui donne en peu de mots son congé par écrit:
Oui, voilà ce que c'est, & le cœur me le dit.
Ah! Qu'un maître est heureux quand un valet habile
A la conception & légere & facile!
Il peut se fourvoyer sans rien appréhender,
Et de tels serviteurs sont nés pour commander.

FIN DU QUATRIEME ACTE.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE, CARLIN.

ISABELLE *tenant une lettre ouverte.*

Croit-il que de mon cœur je sois embarrassée,
Et que de l'engager on ait eu la pensée ?

CARLIN.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Dans son petit cerveau
Pense-t-il que l'on soit bien tenté de sa peau,
Et de la tienne aussi ?

CARLIN.

Je ne l'ai pas trop rude.

ISABELLE.

Pour m'outrager encore il a mis tant d'étude
A m'offrir un billet pour Clarice dicté.

CARLIN *à part.*

Le traître a fait le coup, je m'en suis bien douté.

ISABELLE.

Mon parti, sur ce point, est fort facile à prendre.

CARLIN.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Je ne veux rien entendre,

CARLIN.

Mais, de grace, un ſeul mot.

LISETTE.

Sors d'ici, malheureux,
Va-t-en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN.

On ne traita jamais un courier de la ſorte.

LISETTE.

Détalons.

CARLIN.

Vous ſaurez....

LISETTE.

Gagneras-tu la porte ?

CARLIN.

Mais tu perds le reſpect, je ſuis Ambaſſadeur.

LISETTE.

Sortiras-tu d'ici, poſtillon de malheur ?
Il eſt enfin parti malgré ſon éloquence ;
Mais d'un autre côté le Chevalier s'avance.

SCENE II.

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HÉ bien, la mere encor fait-elle le lutin ?
Pourrons-nous nous ſouſtraire à ſon bruſque chagrin ?

ISABELLE.

Vous ſavez ſon humeur. Ah, juſte Ciel ! Je tremble ;
Elle peut revenir, & nous trouver enſemble.

LE CHEVALIER.

Que ce soin ne vous fasse aucune impression;
Je vous prens en ces lieux sous ma protection.
N'êtes-vous pas ma femme? Et pour hâter les choses,
J'ai dressé le contrat moi-même avec les clauses,
Dont mon oncle est porteur.

LISETTE.

Tout est bien avancé,
Puisque déja par vous le contrat est dressé;
Et l'aveu de la mere est une bagatelle.

ISABELLE.

Nous aurons de la peine à venir à bout d'elle.

LE CHEVALIER.

Avant d'accorder tout à mon juste transport,
Je veux sur son esprit faire un dernier effort;
Me jetter à ses piés, lui dire mes allarmes,
Crier, gémir, pleurer, car j'ai le don des larmes.
Lisette m'appuiera; malgré son noir chagrin,
Nous la flatterons tant, qu'il faudra bien enfin
Qu'elle me céde un bien dont mon amour est digne.

LISETTE.

Bon, bon, plus on la flatte, & plus elle égratigne;
C'est un esprit rétif, & qu'on ne réduit pas.
Mais je vois votre sœur tourner ici ses pas.



SCENE III.

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

HE bien, ma chere sœur, quel soin ici t'amene?
Et quelle intention est maintenant la tienne?
As-tu pris ton parti?

CLARICE.

J'espere qu'à la fin
Mon oncle avec Léandre unira mon destin.

ISABELLE.

Tant mieux: mais puisqu'enfin vous épousez Léandre,
L'amitié, la raison m'obligent à vous rendre
Un billet amoureux qu'il m'écrit; le voici.

CLARICE.

De Léandre?

ISABELLE.

De lui.

LE CHEVALIER.

Quel rôle fais-je ici?
Un rival odieux auroit pu vous écrire?

ISABELLE.

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire,
Suivez-moi seulement, & demeurez en paix.
Tenez, voilà la lettre, & le cas que j'en fais.
Adieu.

LE CHEVALIER.

Bon soir, ma sœur. Il faut aller, Madame,
Faire un dernier effort pour couronner ma flâme.

SCENE IV.

CLARICE *seule.*

L'AI-JE bien entendu ? Dois-je en croire mes yeux ?
Mais je puis sur-le-champ m'éclaircir encor mieux.
Lisons : *Pour Isabelle.* O Ciel ! je suis trahie.
Je vois, je tiens, je sens toute sa perfidie.
Mais je vois son valet.

SCENE V.

CARLIN, CLARICE.

CLARICE.

APPROCHE, monstre affreux,
Ministre impertinent d'un maître malheureux,
A qui va cette lettre ? Est-ce pour Isabelle ?

CARLIN.

Madame, c'est pour elle, & ce n'est pas pour elle.

CLARICE.

Avec ces vains détours penses-tu me tromper ?
Voyons. Demeure-là, ne crois pas m'échaper.

Elle lit.

Je suis au désespoir, Mademoiselle, que l'aventure du cabinet vous ait donné quelque soupçon de ma fidélité.

Viens-çà, maraud, réponds, parle.

Elle le prend par la cravate.

CARLIN.

Miséricorde.
Cette lettre est pour nous la pomme de discorde.
Ouf, hai ! Je n'en puis plus, vous serrez le siflet.
Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet.

CLARICE.

Que je lise, maraud? Que veux-tu qu'il m'apprenne ?
De ses déloyautés ne suis-je pas certaine ?

CARLIN.

Si mon maître est ingrat, puis-je mais de cela ?
Mais il vient, vous pouvez l'étrangler, le voilà.

SCENE VI.

LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

CLARICE.

J'ai peine en le voyant à tenir ma colere.

CARLIN.

Ne parlons pas trop haut de peur de le distraire.

CLARICE.

Vous voilà donc Monsieur? Cherchez-vous en ces lieux,
Que ma rivale encor se présente à mes yeux ?

LEANDRE.

Ah ! Madame, à propos avez-vous lu ma lettre ?

CLARICE.

Oui, traître, ma rivale a su me la remettre ;

Je la tiens d'Isabelle, & le cas qu'elle en fait,
Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LEANDRE.

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?
Le maraud! Je saurai châtier sa méprise;
Je le rouerai de coups; le coquin tous les jours
Lasse ma patience, & me fait de ces tours.
Je le vois. Viens-çà, traître, aux dépens de ta vie
Je veux tirer raison de cette perfidie.
Tu mourras de ma main.

CARLIN.

Ah! Monsieur, doucement.
Grace, je n'ai point fait encor mon testament.
Non, je n'ai jamais vu de piece d'écriture
Faire tant de procès.

LEANDRE.

Parle sans imposture,
Qu'as-tu fait de ma lettre? Et quel affreux démon
Te pousse à me trahir d'une telle façon?

CARLIN.

Moi, Monsieur, vous trahir! Je vous sers avec zele,
Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LEANDRE *tirant son épée.*

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé.

CARLIN.

Quelle faute ai-je fait?

LEANDRE.

Quelle faute, insensé?

CARLIN.

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LEANDRE.

Ne t'avois-je pas dit de la rendre à Clarice?

CARLIN.

A Clarice, Monsieur? Je veux être pendu,
Si je me ressouviens de l'avoir entendu.

LEANDRE.

Mais le deſſus écrit ſuffit pour te confondre.
A ce témoin muet que pourras-tu répondre ?
Pour lui faire ſentir ſon peu de jugement,
De grace, prêtez-moi cette lettre un moment.

Il prend la lettre.

CARLIN *à part.*

Bon, c'eſt où je l'attends.

LEANDRE.

Viens, tête ſans cervelle ;
Lis avec moi, bourreau, lis donc.... *Pour Iſabelle.*

CARLIN.

Pouf ! Il faut l'avouer, vous avez, à mon gré,
La préſence d'eſprit au ſuprême degré.
Lis donc, bourreau, lis donc.

LEANDRE.

Ah ! de grace, Madame,
Pardonnez mon erreur en faveur de ma flâme ;
Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE.

Vous tâchez, inconſtant, à me ſéduire en vain ;
Mais je ne reçois point un groſſier artifice.

CARLIN.

Je réponds pour mon maître, il n'a point de malice,
Et s'il n'étoit point fou, je veux dire diſtrait,
Ce ſeroit, je vous jure, un garçon tout parfait.

LEANDRE.

Mais ſi vous avez lu le dedans de ma lettre,
De ces ſoupçons cruels elle a dû vous remettre.

CLARICE.

Ma curioſité m'en a fait lire aſſez ;
Je n'en ai que trop lu.

CARLIN.

Mon Dieu, recommencez.

En changeant le deſſus nous changeons bien la théſe.
Vous avez le bras bon, ſoit dit par parenthéſe.

CLARICE *lit.*

Je ſuis au déſeſpoir que l'aventure du cabinet vous ait pu donner quelque ſoupçon de ma fidélité. Votre rivale ne ſervira qu'à rendre votre triomphe plus parfait. Monſieur, par la préſente, il vous plaira payer à Damoiſelle, en blanc, d'elle valeur reçue, & Dieu ſait la valeur.

CARLIN.

Fi donc, Madame, fi; vous moquez-vous de moi?
Cela n'eſt point écrit.

CLARICE.

Vois donc.

CARLIN.

Ah! par ma foi,
Votre mépriſe ici me paroît fort étrange.
Quoi! vos billets d'amour ſont des lettres de change?
Vous aurez bien-tôt fait votre paix à ce prix.

LEANDRE.

C'eſt ce malheureux-là qui, pendant que j'écris,
M'embarraſſe l'eſprit de ſes impertinences.

CARLIN.

J'ai diablement d'eſprit, on écrit mes ſentences.

CLARICE *continue de lire.*

Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, & fais tout mon bonheur de vous aimer le reſte de ma vie.

CARLIN.

Vous trouvez maintenant les termes plus coulans,
Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE.

Je reſpire. Ah! Carlin, c'eſt une joie extrême,
De trouver innocent un coupable qu'on aime;
Et que ſans nul effort on fait un prompt retour
Des mouvemens jaloux aux tranſports de l'amour!

LEANDRE.

A mes distractions faites grace, Madame,
Nul autre objet que vous ne regne dans mon ame.

CARLIN.

C'est une vérité ; le plaisir qu'il reçoit,
Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit.
Voici Monsieur votre oncle, à vos vœux tout conspire.

SCENE VII.

VALERE, LEANDRE, CLARICE, CARLIN.

VALERE.

Avec empressement, Monsieur, je viens vous dire
Que mon plaisir seroit de pouvoir en ce jour,
Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LEANDRE.

Je crois qu'à mes desirs vous n'êtes point contraire.

VALERE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire ;
Mais il faut du dédit encor vous délier,
Et procurer de plus l'hymen du Chevalier.
Nous nous trouvons toujours dans une peine extrême.

CARLIN.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagême.
La vieille ne songeoit dans votre engagement
Qu'au bien qu'on vous devoit laisser par testament ?

LEANDRE.

Non, sans doute.

CARLIN.

L'on peut dreſſer quelque machine,
Faire jouer ſous main quelque ſecrette mine...

VALERE.

J'ai déja dans ma poche un contrat.

CARLIN.

Bon, tant mieux ;
La mere ne ſait point que je ſuis en ces lieux ;
Elle ne m'a point vu ; je puis aiſément dire
Ce que pour vous ſervir mon adreſſe m'inſpire.

VALERE.

Mais, crois-tu....

CARLIN.

Laiſſez-moi, l'affaire eſt dans le ſac.

VALERE.

J'entends venir quelqu'un. C'eſt Madame Grognac.

CARLIN.

Je vais tout préparer pour que la mine joue ;
Et vous, ne manquez pas de pouſſer à la roue.



SCENE VIII.

Mad. GROGNAC, VALERE, LE CHEVALIER, CLARICE, LEANDRE.

LE CHEVALIER.

LE dessein en est pris, je ne vous quitte point,
Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.
Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre ;
Vous ne sauriez mieux faire, & pour vous en défendre,
Vous avez beau pester, crier, tempêter....

Mad. GROGNAC.

Ouais !
Je vous trouve plaisant ! Au gré de mes souhaits
Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille?
Monsieur, je ne veux point d'un fou dans ma famille.

LE CHEVALIER.

Là, là.... doucement.

Mad. GROGNAC.

Paix.

ISABELLE.

Ma mere....

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER.

Un peu de naturel.

Mad. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Calmez ce courroux.

Mad. GROGNAC.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiſcréte,
Ennuyeux harangueur. C'eſt une affaire faite,
Monſieur ſera mon gendre, & pour me délivrer
Des importunités qui pourroient trop durer,
J'ai mandé tout exprès en ces lieux un Notaire.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'inſcris en faux contre ce qu'il peut faire.

Mad. GROGNAC.

Mais où ſommes-nous donc? Vous, Monſieur le Diſtrait,
Vous êtes-là debout planté comme un piquet.

VALERE.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

Mad. GROGNAC.

Monſieur, guériſſez-vous des ſoucis où vous êtes:
Quand il ne voudroit point encor ſe marier,
Je n'aurai point recours à votre Chevalier,
Un fat dont la conduite eſt toute impertinente.

VALERE *à part.*

Et qui lui fait danſer quelquefois la courante.

Mad. GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés;
Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER.

Paſſons les qualités,
Cela ne rendra pas le contrat moins valide.



SCENE DERNIERE.

VALERE, Madame GROGNAC, CLARICE, ISABELLE, LE CHEVALIER, LEANDRE, LISETTE, CARLIN *en Coureur.*

LISETTE.

PLACE, place au courier qui vient à toute bride.

CARLIN *à Léandre.*

Ah ! Monſieur, vous voilà. Quelle fatalité !
Votre oncle ici m'envoie.... Ouf, je ſuis éreinté,
Pour vous dire.... Attendez.

CLARICE.

Tu nous fais bien attendre.

LEANDRE.

N'as-tu point, de ſa part, quelque lettre à me rendre ?

CARLIN.

Non, depuis qu'il eſt mort le défunt n'écrit plus.

LE CHEVALIER *riant.*

C'eſt Carlin.

CARLIN.

Ah ! Monſieur, vos ris ſont ſuperflus,
De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,
En apprenant le coup le plus fatal du monde,

Et qui fera trembler les pâles héritiers
Jusques dans l'avenir de nos neveux derniers.

CLARICE.

Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.

CARLIN.

La volonté de l'homme est bien ambulatoire !
A grand peine au bon homme aviez-vous dit adieu,
Qu'il a fait appeller le Notaire du lieu,
Et n'écoutant alors qu'un aveugle caprice,
Bien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,
Et que vous deveniez rétractaire à ses loix,
Refusant d'épouser celle dont il fit choix ;
Sans avoir en mourant égard à ma priere,
Il a testamenté tout d'une autre maniere,
Et l'avare défunt descendant au cercueil,
Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

Mad. GROGNAC.

Ah, juste Ciel ! qu'entends-je ?

CARLIN.

O cruelle disgrace !
Nous voilà pour jamais réduits à la besace.

Mad. GROGNAC.

Le défunt a bien fait, & je l'en applaudis ;
Il devoit, à mon sens, encore faire pis.

CARLIN.

Hélas ! qu'auroit-il fait ?

Mad. GROGNAC.

Ta plainte m'importune.

à Léandre.

Vous, Monsieur, vous pouvez chercher ailleurs fortune,
Votre hymen à-présent ne me convient en rien ;
Pour épouser ma fille il faut avoir du bien.

VALERE.

Mon neveu ne craint point la disgrace cruelle
D'un pareil testament. S'il épouse Isabelle,
Je lui donne à-présent mon bien après ma mort;
En faveur de l'amour faites-vous cet effort?

Mad. GROGNAC.

Il est bien étourdi.

LE CHEVALIER.

Dans peu je me propose
De l'être encore plus; si je vaux quelque chose,
C'est par-là que je vaux, & par ma belle humeur.

Mad. GROGNAC.

Euh! J'ai cette courante encore sur le cœur.

VALERE.

Signez donc ce papier.... Une plume, Lisette.

LISETTE.

Voilà tout ce qu'il faut.

Mad. GROGNAC *signant,*

C'est une affaire faite;
Je signerai, pourvu que vous me promettiez
Qu'il deviendra plus sage, & que vous le signiez.

VALERE.

à Léandre.

D'accord. Vous, pour le prix d'une juste tendresse,
Soyez heureux, Monsieur, je vous donne ma niece.

Mad. GROGNAC.

Comment donc? Rêvez-vous, Monsieur? Etes-vous fou,
De donner votre niece à qui n'a pas un sou?

VALERE.

Il ne faut pas ici plus long-tems vous séduire;
Et vous me permettrez maintenant de vous dire,

Que ce faux testament, Madame, n'est qu'un jeu
Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

Mad. GROGNAC.

Parle.

CARLIN *à part.*

Le dénouement est bien prêt à se faire.

Mad. GROGNAC.

Ne nous as-tu pas dit que l'oncle en sa colere
A d'autre qu'à Léandre avoit laissé son bien ?

CARLIN.

Ma foi, je le croyois; mais puisqu'il n'en est rien,
Le Ciel en soit loué.

Mad. GROGNAC.

Je suis assassinée.

LISETTE.

Il ne faut point ici tant faire l'étonnée,
C'est vous qui nous montrez à choisir un mari.
Quand votre Époux, jadis grand Gruyer de Berry,
Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire,
Votre fille est encor plus sage que sa mere.

Mad. GROGNAC.

Coquine.

ISABELLE.

Ecoutez-moi.

Mad. GROGNAC.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIN.

Vous pairez le dédit, parbleu.

VALERE.

De bonne grace,
Puisque tout est signé, que la chose se fasse.

Pour apporter la paix & calmer votre esprit,
Je m'oblige pour vous à payer le dédit,
Et je donne de plus cette somme à ma niece.

Mad. GROGNAC.

Je suis au desespoir. C'est à moi qu'on s'adresse,
Pour faire de ces tours! Vous saurez en un mot,
Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.
Fasse, qui le voudra, les frais du mariage,
Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage;
Et je prétends de plus qu'en formant ces liens,
On les sépare encore & de corps & de biens.

Elle sort.

VALERE.

Rentrons, & sur-le-champ terminons cette affaire.

LE CHEVALIER.

Allons, embrassez-vous, vous ne sauriez mieux faire,
Vous serez belles-sœurs: mais sur-tout gardez-vous
De prendre à l'avenir le même rendez-vous.

ISABELLE.

Lorsque j'en donnerai, je serai plus secrete.

CLARICE.

Une autre fois aussi je serai plus discrete.

LEANDRE.

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plutôt.

CARLIN.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage!
Vous devez cette nuit faire un autre voyage;
Vous n'y songez donc plus? vous êtes marié.

LEANDRE.

Tu m'en fais souvenir, je l'avois oublié.

CARLIN.

Ah, Ciel ! un jour de noce oublier une femme !
Cette erreur me paroît un peu digne de blâme :
Pour le lendemain, passe : & j'en vois aujourd'hui,
Qui voudroient bien pouvoir l'oublier comme lui.

FIN.



ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME,

COMÉDIE

En Prose, & en un Acte, avec un Divertissement.

Représentée, pour la premiere fois, le Mercredi 19 Mai 1694.

* La voix publique a toujours donné cette Piece à M. DUFRENY; cependant, comme elle est imprimée sous le nom de M. REGNARD, on a jugé à-propos de la laisser dans les Œuvres de ce dernier.

ACTEURS.

DORANTE, Officier réformé, revenant de sa garnison, qui devient amoureux d'Agathe.

AGATHE, fille d'un Fermier, amoureuse de Dorante.

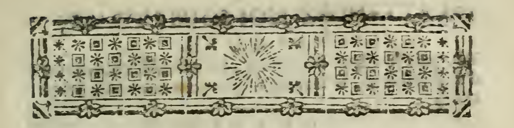
PASQUIN, valet de Dorante.

LISETTE, amie d'Agathe.

COLIN, jeune Fermier, accordé avec Agathe.

Plusieurs Bergers & Bergeres, qui étoient priés pour la noce de Colin & d'Agathe.

La Scene est dans un village de Poitou, sous l'Orme.



ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

POUR m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépense du voyage depuis notre garnison jusqu'à ce village-ci ; nous y avons déja séjourné quinze jours sur mes crochets ; je vous prie que nous comptions ensemble, & je vous demande mon congé.

DORANTE.

O palsambleu, tu prends bien ton tems.

PASQUIN.

Hé, puis-je mieux le prendre, Monſieur? Vous venez d'être réformé, il faut bien que vous réformiez votre train.

DORANTE.

Paſquin, quitter le ſervice d'un Officier, c'eſt ſe brouiller avec la fortune.

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, je me ſuis brouillé avec elle dès le jour que je ſuis entré chez vous : mais, Dieu merci, je ſuis au-deſſus de la fortune, je veux me retirer du monde.

DORANTE.

Le fat! ô le fat!

PASQUIN.

Oui, Monſieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales ſur la vanité des plaiſirs mondains : je ſuis las d'être bien battu & mal nourri; je ſuis las de paſſer la nuit à la porte d'un Lanſquenet, & le jour à vous détourner des Griſettes. Je ſuis las enfin d'avoir de la condeſcendance pour vos débauches, & de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, Monſieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Liſette, qui eſt le bel eſprit de ce village-ci. Les plus jolies filles de Poitou la conſultent comme un oracle, parcequ'elle a fait ſes études ſous une coquette de Paris, c'eſt-là où elle eſt devenue amoureuſe de moi.

DORANTE.

Hé, je n'ai pas encore trouvé en mon chemin cette Liſette ſi aimable; j'en fais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN.

Ce n'eſt pas votre étoile, Monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de vous cacher Liſette; je l'ai trouvée trop jolie, pour vous la faire connoître. Mais cette digreſſion vous fait oublier qu'il s'agit entre vous & moi d'une petite regle d'Arithmétique. Il y a huit ans que je

vous sers. A vingt-cinq écus de gages, somme totale, six cens livres, sur quoi j'ai reçu quelques coups de canne, quelques coups de pié au cul; partant reste toujours six cens livres, que je vous prie de me donner présentement.

DORANTE *d'un ton de colere.*

Quoi! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi?

PASQUIN.

Tout autant, Monsieur.

DORANTE.

Un maraud.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

DORANTE.

Huit ans, un valet à pendre.

PASQUIN.

Ah!

DORANTE.

A noyer, à écraser!

PASQUIN.

Il y a eu du malheur à mon affaire. Vous avez été jusqu'à présent très content de mon service, & vous cessez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE *se radoucissant.*

Pasquin, ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chasser de chez moi.

PASQUIN.

Vraiment, Monsieur, ce n'est pas vous qui me chassez, c'est moi qui vous demande mon congé, & les six cens livres.

DORANTE.

Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne sais

ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intriguant, à un fourbe.

PASQUIN.

Je sais bien que j'ai tous les talens pour faire fortune à la ville, mais je borne mon ambition à Lisette, à qui j'apporte en mariage les six cens livres, dont je vais vous donner quitance.

Pasquin tire de sa poche un papier.

DORANTE *lui arrêtant la main.*

Peste soit du faquin : Tu n'as que tes affaires en tête ; parlons un peu des miennes. J'épouse demain la petite Fermiere Agathe. J'ai si bien fait par mon manége, que le pere est à-présent aussi amoureux de moi que sa fille. Elle a dix mille écus, Pasquin.

PASQUIN.

Vous n'avez que vos affaires en tête, reparlons un peu des miennes.

DORANTE.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures, & avant que d'y aller, j'ai à régler certaines choses avec le Notaire.

PASQUIN.

Monsieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

DORANTE.

Le Notaire m'attend, Pasquin.

PASQUIN.

Mon congé, & mes gages.

DORANTE.

Oh, puisque tu veux absolument que nous sortions d'affaire ensemble....

PASQUIN.

Si ce n'étoit pas pour une occasion aussi pressante.

DORANTE.

Il faut faire un effort....

PASQUIN.

Je ne vous importunerois pas.

DORANTE.

Quelque peine que cela me fasse....

PASQUIN.

Voici la quitance.

DORANTE *prenant la quitance, & embrassant Pasquin.*

Va, je te donne ton congé.

PASQUIN.

Et mes gages, Monsieur ?

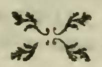
DORANTE.

Tu m'attendris, Pasquin, je ne veux pas te voir davantage.

SCENE II.

PASQUIN *seul.*

LE scélérat ! Je n'ai plus rien à ménager avec cet homme-là. Lisette me sollicite de rompre son mariage avec Agathe. Allons voir ce qui en sera.



SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

HA ! te voilà.

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agissoit entre lui & moi que de deux articles. Je lui demandois mon congé & mes gages, il a partagé le différend par moitié ; il m'a donné mon congé, & me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des mesures avec cet homme-là ! Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre son mariage en faveur de mon pauvre frere Colin, à qui Agathe étoit promise ? Il ne tient qu'à toi de rendre la joie à tout le village. Ce n'étoit que fêtes, danses & chansons préparées pour les noces de Colin & d'Agathe ; & depuis que ton Officier réformé est venu nous enlever le cœur de cette jolie Fermiere, toute notre galanterie Poitevine est en deuil.

PASQUIN.

Je ne manque pas de bonne volonté, mais je considere....

LISETTE.

Et moi, je ne considere plus rien. Je suis bien sotte de prier quand j'ai droit de commander. Colin est mon frere

frere, & s'il n'épouse point Agathe par ton moyen, Lisette n'épousera point Pasquin.

PASQUIN.

Ouais? tu mets le marché bien librement à la main.

LISETTE.

C'est que je ne suis pas comme la plupart de celles qui font de pareils marchés: je ne t'ai point donné d'arrhes, Et je romprai si....

PASQUIN.

Doucement. Çà, que faut-il donc faire pour ce petit frere Colin? As-tu pris des mesures avec lui?

LISETTE.

Des mesures avec Colin? Bon! c'est un jeune amant à la franquette, qui n'est capable que de se trémousser à contre-tems. Il va, il vient, il piétine, peste contre son infidelle, & a toujours quelque raisonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute; enfin, c'est un petit obstiné que j'ai été contrainte d'enfermer, afin qu'il me laissât en paix travailler à ses affaires. Je crois que le voilà encore.



SCENE IV.

COLIN, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Quoi, petit lutin, tu feras toujours fur mes talons ?

COLIN.

J'ai fauté par la fenêtre de la falle où tu m'avois enfermé, pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante, par-ci, par-là, tantia que tout ça ne vaut rian.

LISETTE.

Mort de ma vie, fi tu....

PASQUIN.

Laiffez opiner Colin, il me paroît homme de tête.

COLIN.

Affurément. J'ai trouvé un fecret pour qu'Agathe me r'aime, & j'ai commencé à imaginer....

LISETTE.

Et va-t-en achever d'imaginer, laiffe-moi exécuter.

COLIN.

Oh ! y faut que ce foit moi qui....

LISETTE.

Oh ! ce ne fera pas toi qui....

COLIN.

Je te dis que....

LISETTE.

Je te dis que tu te taises.

COLIN.

Oh ! c'eſt moi qui ſuis l'amoureux, une fois, je veux parler tout mon ſaou.

LISETTE.

Oh ! le petit mutin d'amoureux !

COLIN.

Tenez, ſi Paſquin me dit que je n'ai pas pu d'eſprit que toi, pour ce qui eſt d'Agathe, je veux bien m'en retourner dans la ſalle.

LISETTE.

Ecoutons à cette condition.

COLIN.

C'eſt que j'ai une ruſe pour faire venir Agathe dans un endroit où je vous cacherai tous deux.

PASQUIN.

Fort bien !

COLIN.

Et pi, quand a ſera là, je li dirai ; Çà gnia perſonne qui nous écoute, n'eſt-y pas vrai, Agathe, qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'aimiez ? A dira, oui, Colin, car çà eſt vrai. N'eſt-y pas vrai, li redirai-je, que quand vous me dites çà, je dis moi que les paroles étoient belles & bonnes, mais que çà ne tient guere, à moins qui n'y ait quelque choſe-là qui ſignifie qu'ou n'oſeriez pu prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira, oui, Colin. N'eſt-y pas vrai, ce li ferai-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre colet étoit défaite, je le ſoulevis tout doucement, tout doucement....

LISETTE.

Oh ! Va donc plus vîte, j'aime l'expédition.

PASQUIN.

Ce récit promet beaucoup au moins ; & nous ſerons cachés pour entendre tout cela ?

COLIN.

Assurément. Je ne barguignerai point à li faire tout dire : car si a m'épouse, l'épousaille couvre tout, & sinon, je sis bien-aise qu'on sache que la récolte appartient à sti qui a défriché la terre. O donc, je dirai à Agathe : N'est-y pas vrai, quand j'eus entr'ouvar votre colet, que je pris dessous un papier dans votre sein, & que sur ce papier vous m'aviez fagoté en las-d'amour votre nom parmi le mien, pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre.

PASQUIN.

Et a dira, oui, Colin.

COLIN.

Oh ! a dira peut-être que c'est qu'a dormoit ; mais je sai bian qu'a ne faisoit que semblant ; car a se réveillit tout juste quand....

LISETTE.

Hé bien enfin ; quand elle aura tout dit....

COLIN.

Vous sortirez tous deux de votre cache, & vous lui direz : Agathe, il faut qu'ou vous mariez rien qu'avec Colin tout seul, ou nous allons dire par-tout qu'ou aimez deux hommes à la fois. Oh ! a ne voudrait pas.

LISETTE.

O que si, a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN.

Faire gloire d'aimer un autre que sti avec qui on se marie ! Non, gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN.

Colin n'a pas voyagé. Çà, je juge que M. Colin imagine mieux que nous, mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant, condamné à retourner dans la salle jusqu'à ce que nous ayons besoin de lui.

COLIN.

Oh ! ne vla-t-il pas qu'il dit comme Lisette, à cause que.... hé, là, là.

LISETTE.

Oh ! va donc, ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN.

J'y vais, mais j'enrage.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

OH, nous voilà délivrés de lui. Çà, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle est pour ton Maître.

PASQUIN.

Hon, quand l'amour s'est une fois emparé d'un cœur aussi simple que celui d'Agathe, il est difficile de l'en chasser, il se trouve mieux logé-là que chez une coquette.

LISETTE.

J'avoue que les grands airs de ton maître ont saisi la superficie de son imagination, mais le fond du cœur est encore pour Colin. Finissons. Il faut empêcher Agathe de sortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre les mesures que nous avons prises. Comment nous y prendrons-nous ?

PASQUIN.

Hon. Attendez. Nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allois lui dire que mon maître veut qu'elle

les mettre, la coeffure seule suffit pour amuser une femme toute la journée.

LISETTE.

La voici qui vient, songe à la renvoyer chez elle.

SCENE VI.

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE.

OU est donc ton maître, Pasquin? Il y a deux heures que je l'attends chez moi.

PASQUIN.

Vous vous trompez, Madame, mon maître est trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE.

Je vous avois bien dit que ses empressemens ne dureroient pas.

AGATHE.

Oh, c'est tout le contraire, Lisette, Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie, car il m'a promis que son amour augmenteroit tous les jours, & il m'aimoit déja bien hier.

LISETTE.

En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un François.

PASQUIN.

Oui, sur la fin de ce siecle-ci les amans & les saisons se sont bien déréglés; le chaud & le froid n'y dominent plus que par caprice.

LISETTE.

Oh ! en Poitou nous avons une regle certaine ; c'est que le jour des noces le thermométre de la tendresse est à son plus haut degré, mais le lendemain il descend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me persuader tous deux que Dorante sera inconstant ; mais il faudroit que je fusse folle pour craindre qu'il change. Quoi ! quand Colin me disoit tout simplement qu'il me seroit fidéle, je le croyois ; & je ne croirois pas Dorante, qui est un gentilhomme, & qui fait des sermens horribles qu'il m'aimera toujours ?

PASQUIN.

En amour les sermens d'un Courtisan ne prouvent rien, c'est le langage du pays.

LISETTE.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferois voir que Dorante....

AGATHE.

Parlons d'autre chose, Lisette.

PASQUIN.

Elle a raison : parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah ! Pasquin, j'en suis charmée.

PASQUIN.

A propos, mon maître vouloit vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE.

Je voudrois bien l'être aussi, mais je ne sais pas lequel je dois mettre des deux habits : dis-moi, Pasquin, lequel aimera-t-il mieux de * l'innocente ou de la gourgandine ?

* *Deux noms d'habits à la mode.*

PASQUIN.

La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris aient bien de l'esprit pour inventer de si jolis noms !

PASQUIN.

Malpeste, leur imagination travaille beaucoup. Elles n'inventent point de modes qui ne servent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches; celles qui en ont trop, le portent plus bas. Le col long, & les gorges creuses, ont donné lieu à la steinquerque, & ainsi du reste.

AGATHE.

Ce qui m'embarrasse le plus, c'est la coeffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines sur ma tête; il n'y a pas de place pour en mettre seulement la moitié.

PASQUIN.

Oh, quand il s'agit de placer des fadaises, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne pense. Mais vous me faites souvenir que j'ai ici le Livre instructif que la Coeffeuse a envoyé de Paris. Il s'intitule : *Les Elémens de la Toilette, ou le systême harmonique de la Coeffure d'une femme.*

AGATHE.

Ah ! que ce Livre doit être joli !

PASQUIN *tirant un Livre de sa poche.*

Voici le second tome. Pour le premier, il ne contient qu'une table alphabétique des principales pieces qui entrent dans la composition d'une commode : comme

La duchesse, le solitaire,
La fontange, le choux,
Le tête-à-tête, la culbute,
Le mousquetaire, le croissant,

Le firmament, le dixieme ciel,
La palissade, & la souris.

AGATHE.

Ah ! Pasquin, cherche-moi l'endroit où le Livre dit que se met la souris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN.

C'est ici quelque part ; attendez : *Coeffure pour raccourcir le visage.* Ce n'est pas cela. *Petits tours blonds à boucles fringantes pour les fronts étroits & les nés longs.* Je n'y suis pas. *Supplément ingénieux qui donne du relief aux joues plates.* Ouais. *Cornettes fuyantes pour faire sortir les yeux en avant.* Ha ! voici ce que vous demandez. *La souris est un petit nœud de nompareille, qui se place dans le bois.* Nota, *qu'on appelle petit bois un paquet de cheveux hérissés, qui garnissent le pié de la futaie bouclée.* Mais vous lirez cela à loisir. Allez vîte arranger votre toilette, je vous enverrai mon maître si-tôt qu'il aura fini une petite affaire.

AGATHE.

Qu'il ne me fasse pas attendre au moins. Adieu, Lisette.



SCENE VII.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

ADIEU, Agathe. On vient à bout de tout en ce monde, quand on fait prendre chacun par son foible. Les hommes par les femmes, les femmes par les habits. Çà il faut à-présent nous assurer de ton maître.

PASQUIN.

Il est chez le Notaire ; il faut qu'il repasse par ici pour aller chez Agathe, & je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiser en veuve.

LISETTE.

Récapitulons un peu ce déguisement. Tu es bien sûr que ton maître n'a jamais vu la veuve ?

PASQUIN.

Assurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'est vanté qu'elle étoit amoureuse de lui. Pour se venger, elle a pris plaisir à se trouver masquée à deux ou trois assemblées où il étoit, de faire la passionnée ; en un mot, de se moquer de lui, trouvant toujours des excuses pour ne se point démasquer. C'est une gaillarde qui fait mille plaisanteries de cette nature pour égayer son veuvage.

LISETTE.

Puisque cela est ainsi, je contreferai la veuve comme si je l'étois.

PASQUIN.

Tant pis. Car on ne sauroit bien contrefaire la veuve,

qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit est-il prêt?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Voilà mon maître qui vient.

LISETTE.

Amuse-le pendant que je me déguiserai, & après tu iras avertir Agathe qu'elle vienne nous surprendre; tu la feras écouter notre conversation; laisse-moi faire.

SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

COMMENT lui tournerai-je la chose? Mais il ne faut pas tant de façons avec mon maître; un homme qui se croit aimé de toutes les femmes, en est aisément la dupe.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

MONSIEUR, Monsieur.

DORANTE.

Ne m'arrête point, Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'est plus de mes affaires que je veux vous parler à présent.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Pasquin, l'amour! Ah! quand on a le cœur pris....

PASQUIN.

Fait comme vous êtes, Monsieur, je n'eusse jamais deviné que l'amour vous feroit perdre votre fortune.

DORANTE.

Que veux-tu dire par-là?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

DORANTE.

Hé, ne t'ai-je pas dit que la sotte est devenue invisible à Poitiers?

PASQUIN.

Apparemment elle vouloit éprouver votre constance, l'heureux moment est venu; elle est ici, Monsieur.

DORANTE.

Est-il possible?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vrai, & depuis que vous m'avez quitté.... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Acheve, Pasquin, acheve.

PASQUIN.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus, plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra se faire violence. Avec vingt mille écus on achete un Régiment, on est utile au Prince; tu sais qu'un Gentilhomme doit se sacrifier pour les besoins de l'État.

PASQUIN.

Entre nous, l'État n'a pas grand besoin de vous, puisqu'il vous a remercié de vos services à la tête de votre compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Pasquin.

PASQUIN.

La veuve est venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux; & depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de sa part cent pistoles, si je puis lui livrer votre cœur.

DORANTE.

Je serai ravi de te faire gagner cent pistoles. J'aime à m'acquitter, Pasquin.

PASQUIN.

En rabattant sur mes gages!

DORANTE.

Çà, que faut-il faire, mon cœur?

PASQUIN.

On est convenu avec moi, que le hasard améneroit la veuve sous cet Orme dans un quart-d'heure.

DORANTE.

Bon.

PASQUIN.

J'ai promis que le hasard vous y conduiroit aussi.

DORANTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Il faut que vous vous promeniez sans faire semblant de rien. Elle va venir sans faire semblant de rien. Pour lors vous l'aborderez vous, en faisant semblant de rien; elle vous écoutera faisant semblant de rien. Voilà comment se font les mariages des Thuilleries.

DORANTE.

Parbleu, tu es un homme adorable,

PASQUIN.

Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit-maître; cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté, & la tête de l'autre; fur-tout, gardez-vous bien de vous promener fur une ligne droite, cela eft trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraut-là en fait prefque autant que moi.

PASQUIN.

Voici l'occafion, Monfieur, de faire profiter les talens que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah! fi vous pouviez vous fouvenir de cette mine que vous fites l'autre jour à la Comédie; là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin!

PASQUIN.

Voici la veuve, Monfieur, faites femblant de rien, femblant de rien.

SCENE X.

LISETTE *en veuve*, DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN *à Dorante, en faifant figne à Lifette.*

N'Y a-t-il rien de nouveau en Catalogne? Que dit-on de l'Allemagne? Vous avez reçu des Lettres de Flandre. La promenade eft bien déferte aujourd'hui.

De quel côté vient le vent ? Mon Dieu, la belle journée !

DORANTE.

Pasquin, la veuve soupire.

PASQUIN.

Aparemment, c'est pour le défunt.

DORANTE.

Il faut un peu la laisser ronger son frein. Elle est sensible aux bons airs. Je me sers de mes avantages.

PASQUIN.

Vous avez raison, votre geste est tout plein de mérite, & vous avez encore plus d'esprit de loin que de près. Si elle vous entendoit chanter, elle seroit charmée, Monsieur; ne savez-vous point par cœur quelque impromptu de l'Opera nouveau ?

DORANTE.

Je vais chanter pour me désennuyer, un petit air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve. Hem.

Il chante.

Palsambleu, l'Amour est un fat, l'Amour est un fat,
Sans égard pour ma naissance,
Il me fait soupirer, gémir, sentir l'absence,
Comme un amant du tiers état.
Palsambleu, l'Amour, &c.

Il n'est point de Belle en France,
Que je n'aie soumise à ce petit ingrat,
Et pour toute récompense,
Il m'enchaîne comme un forçat.
Palsambleu, l'Amour, &c.

PASQUIN *après que Dorante a chanté.*

Vous êtes l'Amour, Monsieur.

DORANTE.

à part. *à Pasquin.*

C'est assez la faire languir. Ciel ! quelle aventure,

Pasquin ! Je crois que voilà mon aimable invisible dont je te parlois.

PASQUIN.

C'est elle-même.

DORANTE *abordant la veuve.*

Par quel bonheur, Madame, vous trouve-t-on dans ce village ?

LISETTE.

J'y revenois chercher la solitude, & pleurer en liberté.

PASQUIN.

Retirons-nous donc, Monsieur : il est dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vue d'un joli homme fait rentrer la douleur en-dedans.

DORANTE.

Je vous l'ai dit cent fois, charmante spirituelle, je suis le Cavalier de France le plus spécifique pour la consolation des Dames.

LISETTE.

Un Cavalier fait comme vous ne sauroit en consoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

DORANTE.

Périssent de jalousie toutes les femmes du monde, pourvu que vous vouliez bien....

LISETTE.

Ah ! n'achevez pas, Monsieur, je crains que vous ne me fassiez des propositions que je ne pourrois entendre sans horreur : car enfin il n'y a encore que huit ans que mon mari est mort.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, vous allez r'ouvrir une plaie qui n'est pas encore bien fermée.

DORANTE.

Ah ! Pasquin, je sens que mon feu se rallume.

LISETTE

LISETTE.

Hélas ! le pauvre défunt m'aimoit tant !

PASQUIN.

Elle parle du défunt, vos affaires vont bien.

LISETTE.

Il m'a fait promettre en mourant que je ne me re- *en baissant la voix.* marierois point.

PASQUIN.

Profitez du moment, Monsieur, elle est femme ; & puisque sa parole baisse, il faut qu'elle soit bien foible.

LISETTE *bégayant.*

Je tiendrai.... ma promesse.... ou bien....

PASQUIN.

Elle bégaye, il est tems que je me retire.

SCENE XI.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

à Pasquin. *à Lisette.*
Va-t-en. Nous sommes seuls, Madame, accordez-moi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refusé à Poitiers ; levez ce voile cruel....

LISETTE.

Monsieur, l'affliction m'a si fort changée....

DORANTE.

Hé, je vous conjure....

LISETTE *d'un ton de précieuse.*

Je ne dors point, la fatigue du carosse, la chaleur, la

poussiere, le grand jour.... vous me trouverez laide à faire peur.

DORANTE.

Je vous trouverai charmante.

LISETTE.

Vous le voulez.

DORANTE.

Que vois-je!

LISETTE.

Puisqu'il faut vous l'avouer, dès la seconde fois que je vous vis, je formai le dessein de faire votre fortune; mais je voulois vous éprouver. Ah, cruel! falloit-il si-tôt vous rebuter?

DORANTE.

Hé! vous avois-je vue, Madame?

SCENE XII.

DORANTE, AGATHE, LISETTE, PASQUIN,

Pasquin amene Agathe pour écouter.

AGATHE *à part.*

C'est donc pour cela qu'il me faisoit tant attendre?

PASQUIN *à part.*

Ecoutez.

DORANTE.

Je l'avoue franchement; à votre refus j'avois jetté les yeux sur une petite Fermiere, parceque je trouvois une somme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction; mais d'honneur, je ne l'ai jamais regardée

que comme un enfant, une poupée avec quoi on se joue; & depuis les charmantes conversations de Poitiers, vous n'avez point désamparé mon cœur.

AGATHE *à part.*

Le traître!

LISETTE.

Apparemment que je vous crois, puisque je veux bien vous donner ma main; mais avant toutes choses, il faut que vous disiez à Agathe, en ma présence, que vous ne l'avez jamais aimée.

DORANTE.

En votre présence?

LISETTE.

Quoi! vous hésitez?

DORANTE.

Nullement. Mais enfin, dire en face à une femme que je ne l'aime point, c'est l'assassiner; le coup est mortel, Madame, & je dois avoir des ménagemens pour une pauvre petite créature, qui....

LISETTE.

Qui?

DORANTE.

Qui, puisqu'il faut vous faire la confidence, a eu pour moi certaines foiblesses. Je suis galant homme.

AGATHE *à part.*

Comme il ment!

DORANTE.

Mais, Madame, je quitte tout pour vous suivre. Je me laisse enlever, je vous épouse; faut-il d'autres marques de mon amour?

LISETTE.

Au moins, je vous ordonne d'aller tout présentement rompre l'engagement que vous avez avec le pere.

DORANTE.

Oh! pour cela, volontiers.

LISETTE.

Allez promptement, revenez dans une demie-heure m'attendre ſous cet Orme.

DORANTE.

Je vais vous ſatisfaire.

LISETTE.

Sous l'Orme au moins.

SCENE XIII.

AGATHE, LISETTE.

AGATHE *n'oſant aborder la Veuve.*

IL faut que je ſache d'elle.... mais me ferai-je connoître après ce qu'on lui vient de dire de moi?

LISETTE.

Mon Dieu, la jolie mignone! qu'elle eſt aimable.! Me voulez-vous parler?

AGATHE *n'oſant l'aborder.*

Non.

LISETTE.

Mais je crois vous avoir vue quelque part: n'êtes-vous pas la belle Agathe?

AGATHE.

Je ne ſais pas.

LISETTE.

Ne craignez rien, ma bouchonne, vous m'aviez enlevé mon amant, mais je ſuis déjà vengée, puiſqu'il vous a ſacrifiée à moi.

AGATHE.

Le traître!

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée, n'eſt-ce pas, de perdre un ſi joli petit homme ?

AGATHE.

Je ne ſuis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des fauſſetés de moi ; il dit que j'ai eu des foibleſſes pour lui : ah ! ne le croyez pas au moins, Madame, c'eſt un méchant qui en dira tout autant de vous.

LISETTE *rit.*

Ha ! ha !

AGATHE.

Vous riez ; eſt-ce que vous me ſoupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

LISETTE.

Dorante ne ſauroit mentir ; il eſt Gentilhomme.

AGATHE.

Que je ſuis malheureuſe ! Quoi, vous croyez....

LISETTE *ſe dévoilant.*

Oui, je crois....

AGATHE.

C'eſt Liſette !

LISETTE.

Je crois, comme je l'ai toujours cru, que vous êtes fort ſage, & que Dorante eſt le plus grand ſcélérat du monde. Mais je ſuis contente, vous avez tout entendu. Ce n'eſt pas ſa faute, comme vous voyez, ſi je ne ſuis qu'une fauſſe veuve. Hé bien, que vous dit le cœur préſentement ?

AGATHE.

Hélas ! j'ai trahi Colin. Colin m'aime-t-il encore ?

LISETTE.

Il fera tout comme s'il vous aimoit ; & ſi-tôt que vous lui aurez dit un mot, il ne ſongera qu'à ſe venger de Dorante.

AGATHE.

Ah ! qu'il ne s'y joue pas. Dorante m'a dit qu'il étoit bien méchant.

LISETTE.

Il s'agit d'une vengeance qui servira de divertissement à toute notre petite société galante. Il sera berné, qu'il n'y manquera rien.

SCENE XIV.

COLIN, AGATHE, LISETTE.

COLIN *sans appercevoir Agathe.*

PASQUIN me vient de dire que tout alloit bien, pourvu que je patientisse ; mais quand je devrois tout gâter, je ne saurois plus me tenir en place ; je sis trop amoureux.

AGATHE *fâchée d'avoir trahi Colin.*

Ah ! Colin, Colin.

COLIN *appercevant Agathe.*

Ce n'est pas de vous au moins, que je dis que je sis amoureux : il feroit beau var que j'aimisse encore eune.... ingrate.

AGATHE.

Il est vrai.

COLIN.

Eune.... infidele !

AGATHE.

Oui, Colin.

COLIN.

Eune.... changeuse.

AGATHE.

Hélas ! je n'aime pas trop à changer, mais c'eſt que cela me vint malgré moi tout-d'un-coup, parceque je n'avois jamais vu d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Oui, vous êtes une traîtreſſe.

AGATHE.

Oh, pour traîtreſſe, non.... Ne vous avois-je pas averti que je voulois aimer Dorante ?

COLIN *étoufant de colere.*

Eune.... aouf, gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

AGATHE.

Ah ! Colin, que je ſuis fâchée !

COLIN.

Ah, que je ſis aiſe, moi !

LISETTE.

Vous allez uſer toute votre tendreſſe, gardez-en un peu pour quand vous ſerez mariés, vous en aurez beſoin. Çà, Dorante va venir m'attendre ſous l'Orme, nous avons réſolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nanette & Licas nous doivent aider, ils ſont-là tout prêts; les voici. Qui vous a donc avertis qu'il étoit tems ?



SCENE XV.

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE, LICAS, PIERROT.

NANETTE.

Nous avons vu de loin qu'elle se laissoit baiser la main par Colin, nous avons jugé....

COLIN.

C'est signe qu'al a retrouvé l'esprit qu'al avoit pardu.

AGATHE.

Que je suis honteuse, Nanette, d'avoir été trompée par un homme !

NANETTE.

Hélas ! à qui est-ce de nous autres que cela n'arrive point ? Mais nous allons faire voir à ce petit coquet de Dorante, qu'il ne sait pas son métier, puisqu'il donne le tems à une fille de faire des réflexions.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de raillerie sont-ils prêts ?

NANETTE.

Bon ! notre Licas & notre Pierrot feroient un Opéra en deux heures.

LISETTE.

Oui, je vais vous donner votre rôle.

NANETTE.

Voici Dorante, retirez-vous, c'est à moi à commencer.

Ils se retirent, Dorante vient au rendez-vous que la Veuve lui a donné.

SCENE

SCENE XVI.

DORANTE, NANETTE, LICAS, &c.

DORANTE.

Voici à-peu-près l'heure du rendez-vous ; j'ai bien fait de ne point voir ni le pere ni la fille, si la veuve m'alloit manquer, je serois bien-aise de retrouver Agathe. J'entends des Villageois qui chantent, laissons-les passer.

NICAISE *finissant une chanson à une Paysane, qui le suit.*

NANETTE.

Mon pauvre Nicaise, tu perds ton tems & ta chanson. Il est vrai que je t'ai aimé, mais c'est justement pour cela que je ne t'aime plus. Ce sont-là nos régles.

NICAISE *chante.*

Lorsque tu me promis sous cet Orme fatal,
Que je triompherois bien-tôt de mon Rival,
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.
Ah ! que n'en ai-je profité !
Je ne serois plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.

NANETTE.

Il est vrai que ma franchise
Fut surprise
Par tes discours trompeurs & par ton air charmant ;
Mais j'ai passé l'écueil du dangereux moment.

J'ai pensé faire la sottise,
Tu ne m'as pas prise au mot,
Tu seras le sot, tu seras le sot, tu seras le sot.

DORANTE.

Ces Poitevines sont galantes naturellement : mais la veuve tarde beaucoup.

SCENE XVII.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, nous jouons de malheur.

DORANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

PASQUIN.

La veuve est partie, Monsieur ; une de ses tantes est venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrette a pû faire, c'est de sortir la tête par la portiere du carosse, & de me faire signe de loin qu'elle ne laisseroit pas de vous aimer toujours.

DORANTE.

Se seroit-elle moquée de moi ?

PASQUIN.

Monsieur, j'ai sellé votre Anglois, le voilà attaché à la porte : si vous voulez suivre le carosse, il n'est pas encore bien loin.

DORANTE.

Pasquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, & conclure avec elle. La voici justement.

SCENE XVIII.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE.

à part. JE vais bien me moquer de lui. *haut.* Ah ! vous voilà, Monsieur, il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah ! pardon, ma charmante, j'ai eu une affaire indispensable.

AGATHE.

N'est-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité.

DORANTE.

Que dites-vous-là, cruelle, injuste, ingrate ? J'atteste le Ciel....

AGATHE.

Hé là, là, ne jurez point. Je sais bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous, qui parlez, est-ce aimer, que de pouvoir attendre jusqu'à demain ?

AGATHE.

Hé bien ! marions-nous tout-à-l'heure.

DORANTE.

Dites donc au papa qu'il abrége les formalités ; ces articles, ce contrat me désesperent.

PASQUIN.

La sotte coutume pour les Amans qui sont bien pressés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon pere, & s'il nous fait trop attendre, nous nous marirons tous deux tous seuls.

LE CHŒUR *chante derriere le Théatre.*

Attendez-moi sous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

AGATHE.

C'est la noce d'un nommé Colin. Vous ne le connoissez pas ?

PASQUIN *faisant un saut, va joindre la noce.*

Un noce, ma foi, je m'en vais danser.



SCENE DERNIERE.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN, *plusieurs Bergers & Bergeres priés pour la noce de Colin & d'Agathe.*

DORANTE.

Ils s'avancent, cédons-leur la place.

AGATHE.

Oh ! il faut que je sois de cette noce-là.

DORANTE.

Quoi ! vous pouvez différer un moment ?

AGATHE.

Si-tôt que la noce sera faite, nous nous marirons.

LE CHŒUR *chante.*

Attendez-moi sous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

DORANTE.

Pasquin, voici bien des circonstances.

PASQUIN.

C'est le hasard, Monsieur.

DORANTE.

En tout cas, il faut faire bonne contenance. Fort bien ;
Dorante se mêle avec les Villageois.
mes enfans. Vive la Poitevine, Menuet de Poitou.
Courage, Pasquin.

On chante.

Prenez la fillette
Au premier mouvement,
Car elle eſt ſujette
Au changement :
Souvent la plus tendre,
Qu'on fait trop attendre,
Se moque de vous
Au rendez-vous.

PASQUIN *ſe moquant de Dorante.*

Nous ſommes trahis, on nous berne, Monſieur.

DORANTE.

Ceci me confond.

LISETTE *chante à Dorante.*

Vous qui pour héritage
N'avez que vos appas,
L'argent ni l'équipage
Ne vous manqueront pas,
Malgré votre réforme,
La Veuve y pourvoira;
Attendez-la ſous l'Orme,
Peut-être elle viendra.

AGATHE *chante à Dorante.*

La fille de village
Ne donne à l'Officier,
Qu'un amour de paſſage,
C'eſt le droit du guerrier :
Mais le contrat en forme,
C'eſt le lot du Fermier;
Attendez-moi ſous l'Orme,
Monſieur l'avanturier.

COLIN *chante.*

Un jour notre goulu de chat
Tenoit la ſouri ſous la pate;
Mais al étoit pour li trop délicate,
Il la lâchi pour prendre un rat.

PASQUIN.

Voilà de mauvais plaisans, Monsieur, votre cheval est sellé.

Dorante veut tirer l'épée.

PIERROT *l'arrêtant.*

Tout bellement, ou nous ferons sonner le tocsin sur vous.

DORANTE.

Je viendrai saccager ce village-ci, avec un régiment que j'acheterai exprès.

LISETTE.

Ce sera des deniers de la Veuve.

Dorante s'en va.

Le village le poursuit en dansant & chantant:
Attendez-moi sous l'Orme,
Vous m'attendrez long-tems.

FIN DU TOME II.





